TEASER CINEMA

55 - JUIN 2016

Qu'est-ce qui fait courir
MEGAN FOX ?

JAMES WAN
Interview événement avec le nouveau golden boy

EWAN McGREGOR
Trainspotting au Carré

CANNES
Pop, cannibales et petits kikis

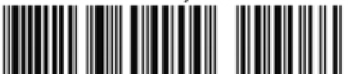
2 COUVERTURES AU CHOIX

EXCLUSIF
Sur le tournage du projet le plus barjot du DC-Verse

SUICIDE SQUAD

FRANCE METRO : 4,90 € - BEL/LUX : 5,30 € - DOM : 5,40 € - CH : 8,30 FS - CAN : 8,99 $ CAD - NCAL/S : 850 CFP - POL/S : 1000 CFP

L 11366 - 55 - F: 4,90 € - RD



UNE VIE ENTRE DEUX OCÉANS

De Derek Cianfrance. Avec Michael Fassbender, Alicia Vikander, Rachel Weisz

05.10.2016

Adaptation du roman éponyme de M.L. Stedman, UNE VIE ENTRE DEUX OCÉANS met en scène un gardien de phare, Tom (Michael Fassbender), et sa femme Isabel (Alicia Vikander) qui découvrent un canot sur la plage. À l'intérieur, un bébé. Isabel ne pouvant avoir d'enfants, le couple décide de garder le nourrisson. Des années plus tard, cette décision vient les hanter… La rumeur voudrait que Disney, distributeur américain de cette production Dreamworks, soit circonspect à l'égard du film, d'où sa décision de le sortir durant le week-end du Labor Day, début septembre. Un créneau réputé peu engageant. Il faut dire qu'UNE VIE ENTRE DEUX OCÉANS n'a concouru dans aucun festival en 2015 ni début 2016 et ce, en dépit de son casting très glamour. Il n'empêche : avec son trailer vendant un gros mélo à l'ancienne – ce n'est pas une insulte par chez nous –, le film a de sérieux arguments, dont l'identité de son réalisateur, Derek Cianfrance. Avec BLUE VALENTINE et THE PLACE BEYOND THE PINES, il avait exploré avec brio et sentiment les figures du couple et de la paternité. UNE VIE ENTRE DEUX OCÉANS pourrait donc lui aller comme un gant.



LES TRIVIAS DU MOIS

On l'ignorait. Maintenant, on le sait.

Anthony Hopkins n'était pas le premier choix de Marvel pour incarner Odin, le roi des Dieux d'Asgard, dans THOR. Et à qui donc la Maison des Idées et le réalisateur Kenneth Branagh avaient initialement pensé pour le rôle ? À nul autre que Mel Gibson, qui n'était alors pas au mieux, sa réputation endommagée par ses excès. C'est l'interprète de Mad Max lui-même qui a révélé la chose dans une interview accordée au Guardian durant le Festival de Cannes, où il présentait BLOOD FATHER hors compétition. À la question : "Avez-vous déjà été approché pour un film de super-héros ?", Gibson a tout simplement répondu : "Oui, il y a longtemps, pour jouer le père de Thor. Mais je ne l'ai pas fait." Il n'a toutefois pas précisé la raison de son refus.

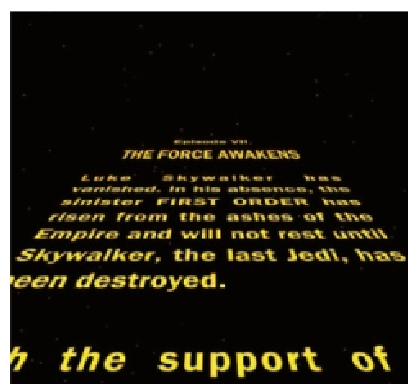




Dans une interview avec Vanity Fair, Pedro Almodovar a révélé que Meryl Streep aurait pu être la star de JULIETA, son dernier film en date présenté en compétition à Cannes. Le cinéaste espagnol a raconté avoir rencontré la comédienne lors de la saison des awards, il y a une quinzaine d'années. Lors des prémices du projet JULIETA, il lui a proposé d'en tenir le rôle principal et d'y camper la même femme à trois âges de sa vie – 20, 40 et 60 ans – sans avoir recours au moindre trucage ou maquillage. Malheureusement, en dépit du fait que la star avait accepté la proposition intrigante d'Almodovar, ce dernier a fini par abandonner l'idée de tourner son premier film en anglais. "Je ne me sentais pas assez en sécurité", a-t-il expliqué. Au final, dans JULIETA, ce sont bien deux actrices qui incarnent le rôle-titre à deux périodes différentes : Adriana Ugarte et Emma Suarez.



George Clooney aurait pu être au générique de THELMA ET LOUISE… s'il ne s'était pas fait griller la politesse par son futur grand ami Brad Pitt. L'anecdote, déjà connue, a ressurgi ces derniers jours à la faveur des 25 ans du film de Ridley Scott – un anniversaire fêté au Festival de Cannes. L'acteur d'URGENCES avait auditionné plusieurs fois pour le rôle de J.D., voleur bellâtre au physique fantasmatique digne d'une pub pour les jeans, qui lança la carrière de Pitt. Au départ, le rôle était toutefois dévolu à William Baldwin, qui préféra finalement tourner dans BACKDRAFT de Ron Howard.



Attention, polémique : la police de caractère du déroulant de STAR WARS – LE RÉVEIL DE LA FORCE n'est pas la bonne. Du moins, ce n'est pas la même que dans les six autres films de la saga. Un certain Fix The Crawl a écrit tout un essai en forme de pétition pour expliquer que J.J. Abrams avait utilisé la News Gothic Condensed quand George Lucas avait jeté son dévolu sur la police Univers en Ultra Condensed. Personne ne sait s'il s'agit d'une erreur ou d'un choix. Pour info, le texte que vous êtes en train de lire est en Amasis MT.

ET SINON, ON REGARDE QUOI ?

DREW STRUZAN
L'HOMME DERRIÈRE L'AFFICHE
D'ERIK SHARKEY



Il est l'un des artistes les plus influents de la pop culture et du cinéma des années 80 et 90, sans que son nom ne soit pourtant connu du grand public. Drew Struzan, dessinateur et peintre, est le créateur des affiches de RETOUR VERS LE FUTUR, LES GOONIES, BLADE RUNNER, THE THING, des sagas STAR WARS (éditions spéciales et prélogie) et INDIANA JONES. Entre autres. Avec DREW STRUZAN : L'HOMME DERRIÈRE L'AFFICHE, le réalisateur Erik Sharkey entend livrer un portrait de l'artiste et de l'homme, qui se livre avec timidité et humilité. Qu'il parle du manque d'amour de ses parents, de ses années de pauvreté ou de son succès, Struzan ne s'impose jamais, il sourit et parle de sa voix douce et basse. Une vision d'autant plus émouvante quand on la met en parallèle avec son œuvre imposante, commentée ici par des intervenants de choix – dont Guillermo Del Toro, Frank Darabont, Steven Spielberg, George Lucas et Michael J. Fox. Si le documentaire a parfois tendance à se répéter et à se laisser aller à un catalogue d'anecdotes – certes délectables –, il livre tout de même un regard souvent passionnant sur un art perdu ainsi que sur l'œuvre de Struzan. Le voir confectionner devant la caméra le poster de LA MENACE FANTÔME dans la scène introductive du film est même aussi intimidant que captivant.

D'Erik Sharkey
93 mn
TCM Cinéma
Diffusions : 25 juin à 19h10 / 29 juin à 10h10

C'EST ELLE *QUI LE DIT*

> *« Il a fait trois commentaires homophobes d'affilée. Une blague sur Hitler. Une autre sur le viol. Le tout en 30 secondes. C'était très déroutant.*

Blake Lively** n'a pas apprécié l'humour de Laurent Lafitte lors de la cérémonie d'ouverture du Festival de Cannes. Ses propos sont rapportés par **Variety

LA SOUNDTRACK DU MOIS



Ce mois-ci devait sortir en salles SING STREET, coming of age musical se déroulant dans les 80's et suivant un ado irlandais qui, pour impressionner une fille, monte un groupe de "pop futuriste". Une sucrerie drôle et touchante due à John Carney, précédemment aux commandes du très mignon ONCE et du très médiocre NEW YORK MELODY. Malheureusement, le distributeur français a décidé de repousser SING STREET sine die… Le film retrouvera-t-il le chemin des cinémas français ou passera-t-il directement par la case VOD ? Le mystère est total mais en attendant, on ne saurait trop vous conseiller d'aller jeter une oreille à la bande-son. Tout d'abord parce qu'elle réunit quelques gros hits de groupes aussi divers que Motörhead ("Stay Clean"), Duran Duran ("Rio"), The Jam ("Town Called Malice"), The Cure ("Inbetween Days") ou Hall & Oates ("Maneater"). Mais aussi (surtout ?) parce qu'on y entend les chansons composées pour le film et qui, interprétées par les excellents jeunes acteurs, rejouent avec entrain le style des artistes sus cités. On retiendra notamment l'électro branque surannée de "The Riddle of The Model", la power ballad "Up", la bondissante "Drive It Like You Stole It" ou encore la très Curesque "Beautiful Sea". Rien de révolutionnaire (duh) mais un ensemble de pop songs FM efficaces, charmantes et printanières.


HARTSWOOD FILMS


BBC

ET SINON, ON REGARDE QUOI ?

HAP & LEONARD
SÉRIE DE JIM MICKLE ET NICK DAMICI



Après COLD IN JULY, adaptation cinéma du livre "Juillet de Sang", Jim Mickle et Nick Damici ont la bonne idée de se saisir d'autres travaux de l'écrivain américain Joe R. Lansdale : ses romans pulp "Hap & Leonard". L'un est blanc, hétéro, Démocrate et anciennement objecteur de conscience. L'autre est noir, gay, Républicain et vétéran du Vietnam. Ensemble, ils ont tendance à se faire embrigader dans des histoires louches. Dans cette saison introductive de six épisodes adaptée du premier livre de la série, "Les Mécanos de Venus", Hap (James Purefoy) voit ressurgir son ex-femme, Trudy (Christina Hendricks), au grand dam de Leonard (Michael K. Williams). Elle leur propose de se mettre en affaires avec son nouvel amant et ses comparses, afin de mettre la main sur l'énorme butin d'un braquage commis vingt ans auparavant... Fin 2014, Joe Lansdale nous disait que Mickle et Damici "comprenaient son travail" et que HAP & LEONARD, alors en écriture, semblait être "assez fidèle à ses romans". On confirme : le résultat final capture parfaitement l'ambiance moite et dangereuse des livres, leur ton si particulier combinant violence, sexe et humour. Purefoy et Williams, particulièrement, donnent vie avec brio à Hap et Leonard, dans tout ce qu'ils peuvent avoir de cartoonesque et d'attachant. Plutôt maligne dans son adaptation, notamment dans sa manière d'utiliser quelques rares éléments du deuxième livre pour préparer la saison suivante, cette première salve convainc haut la main. On se réjouit donc de savoir que HAP & LEONARD a été reconduite pour une saison 2 : leur deuxième aventure, "L'Arbre à bouteilles" est peut-être le plus remarquable livre de la saga – et l'un des meilleurs Lansdale tout court.

De Jim Mickle et Nick Damici. 6x52 mn
Sundance Channel
Tous les jeudis à 21h depuis le 2 juin

C'EST ELLE *QUI LE DIT*

> *“ Le problème dans le fait de bosser avec de prétendus auteurs, c'est que j'ai maintenant un profond dédain pour les réalisateurs.*

***Chloë Sevigny**, dans une interview avec The Guardian*

LA SOUNDTRACK DU MOIS, BIS



Andy Samberg. Akiva Schaffer. Jorma Taccone. Acteurs, scénaristes, réalisateurs. Membres et créateurs du groupe le plus con du monde, The Lonely Island. Voilà des années que le trio fait les beaux jours du "Saturday Night Live" et de nos soirées YouTube avec des tubes aussi stupides que "Dick In A Box", "I Just Had Sex", "Jizz In My Pants", "Boombox", "YOLO" ou le classique "Cool Guys Don't Look At Explosions". Après trois albums indispensables ("Incredibad" en 2009, "Turtleneck & Chains" en 2011 et "The Wack Album" en 2013), le groupe revient avec la bande-son de leur film POPSTAR : NEVER STOP NEVER STOPPING – mockumentary sur une popstar qui ne s'arrête jamais de ne pas s'arrêter, en gros. Si la soundtrack n'était pas encore disponible à l'heure où ces lignes étaient écrites, on a tout de même pu en écouter quelques titres très prometteurs : "Mona Lisa", "I'm So Humble", "Finest Girl (Bin Laden Song)" et "I'm A Weirdo". Que des chansons si débiles puissent être aussi efficaces et soigneusement produites ne cessera jamais de nous étonner. On attend donc avec impatience de pouvoir écouter l'intégralité des 23 (!!) morceaux de la soundtrack. Accessoirement, on aimerait bien que POPSTAR ait aussi une date de sortie française.

CASTING

HOSTILE, DE MATHIEU TURI

Dans un monde post-apocalyptique, les survivants ne sortent que le jour car la nuit, d'étranges créatures rôdent… En novembre dernier, nous vous parlions du projet HOSTILE, premier long-métrage de Mathieu Turi produit par Xavier Gens (THE DIVIDE). Le casting était alors en cours et la production bien avancée, symbolisée par un très joli et intrigant poster teaser. Les prises de vues sont désormais imminentes – elles doivent débuter en août – et la distribution, "venant de pays et d'horizons différents", a été annoncée durant le Marché du Film à Cannes. Au générique de HOSTILE, que Mathieu Turi envisage comme "une histoire angoissante, tragique et émotionnelle", on trouvera tout d'abord Britanny Ashworth. Elle incarnera le rôle principal de Juliette qui, un soir, subit un accident de voiture et ne se réveille qu'une fois la nuit tombée. Une ombre s'approche alors de la carcasse... La jeune actrice donnera la réplique au Français Grégory Fitoussi (la série ENGRENAGES) et à l'Espagnol Javier Botet (CRIMSON PEAK, [REC]). Maintenant, y a plus qu'à… HOSTILE ne dispose pas encore de date de sortie mais on vous tiendra évidemment au courant dès qu'on en saura plus.

HOSTILE. De Mathieu Turi. **Prochainement**



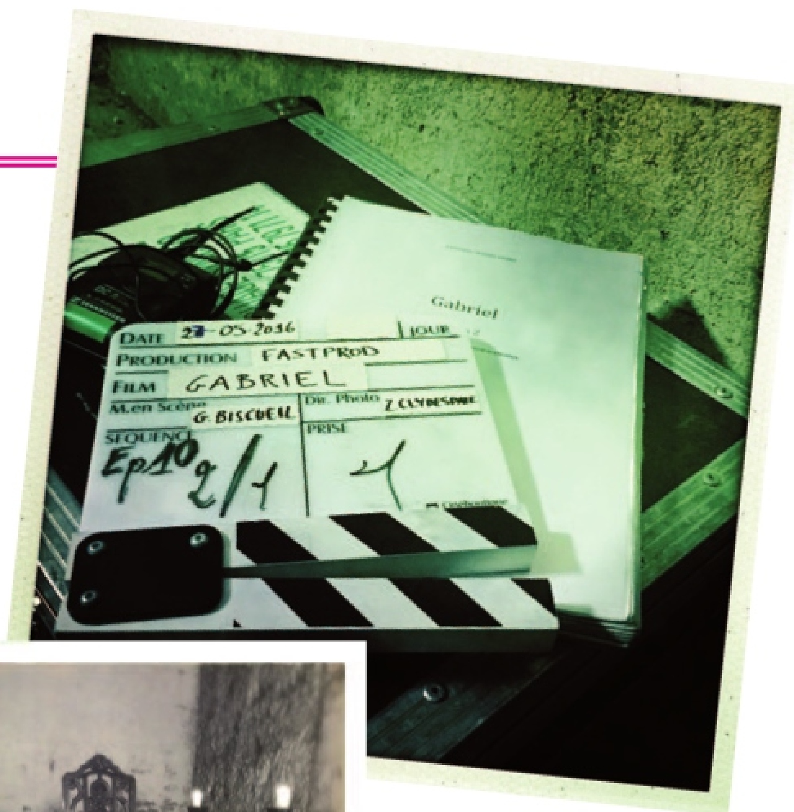






GABRIEL
SAISON 2

LA SUCCESS STORY DE LA WEB-SÉRIE **GABRIEL** NE S'ARRÊTE PAS À SA BRILLANTE PREMIÈRE SAISON. UNE NOUVELLE SALVE D'ÉPISODES EST ACTUELLEMENT EN TOURNAGE.









Après avoir conquis en 2015 les Rome Web Awards, le Los Angeles Web Fest, le Marseille Web Fest et une tripotée de festivals à travers le monde, l'une des web-séries les plus remarquées de la production française revient. Arnaud D'Ancona et Gwendal Biscueil, les deux auteurs à son initiative, ont largement mérité ce succès. Mais ils ont encore du mal à y croire, eux qui avaient autoproduit la première saison et réuni pour les aider des purs passionnés dont la plupart sont toujours là aujourd'hui. Désormais, Gwendal (scénariste et réalisateur) et Arnaud (scénariste et acteur principal) ont autour d'eux de solides partenaires et producteurs, notamment Canal Play, Studio+, Wizart Studio et Fastprod. Après une première saison surprenante, mêlant le surnaturel, l'horreur et l'humour, les voilà partis pour une saison 2. Quarante jours de tournage entre la Bretagne et la région parisienne pour accoucher de douze épisodes de douze minutes. "D'où vient cette malédiction qui semble poursuivre le héros ? Que lui veut-elle et quel est le lien entre cette étrange entité démoniaque et le passé de Gabriel ?" Ces nouveaux épisodes seront plus sombres encore, nous promet-on. GABRIEL capitalisera sur ce qui faisait la véritable originalité de la première saison : c'était un conte fantastique et urbain. La web-série de genre est rarissime en France et Arnaud et Gwendal, sans abandonner la verve haute qui font leur style, creuseront précisément ce sillon. Bienvenue dans un monde où les vivants et les morts se confondent jusqu'à se combattre, l'affrontement culminant sur les terres de Bretagne. Pour l'instant, nous sommes aux Chais de France à Issy-les-Moulineaux. Sous ces gigantesques voûtes de pierre, on éclaire les scènes à la bougie, on infuse un peu d'Argenteuil à ces histoires ésotériques et on parle du "Posticum de Furfur" avec le plus grand des sérieux et la plus jolie des poésies.

GABRIEL - saison 2. De Gwendal Biscueil et Arnaud D'Ancona. Avec Arnaud D'Ancona, Mickaël Vecchio, Cindy Rodriguez. Cet automne sur Canal Play

FESTIVAL DE CINÉMA FRANCO-AMÉRICAIN

CHAMPS-ÉLYSÉES FILM FESTIVAL

5e ÉDITION

7/14 JUIN 2016

GAGNEZ UN PASS FESTIVAL en flashant ce code



* jeu concours gratuit sans obligation d'achat - règlement sur champselyseesfilmfestival.com

CHAMPS-ÉLYSÉES FILM FESTIVAL 2016

champselyseesfilmfestival.com



THE MAN WHO KILLED DON QUIXOTE
HISTOIRE D'ALLERS-RETOURS

À Cannes, Terry Gilliam et son producteur Paulo Branco ont officiellement relancé le projet maudit THE MAN WHO KILLED DON QUIXOTE – mais on ne criera victoire qu'une fois la chose sur un écran. En attendant, on récapitule plus de vingt ans de galères.



ALLER-RETOUR #1

C'est à la toute fin des 80's que Terry Gilliam décide de raconter à sa manière le classique de Cervantes. Avec Tony Grisoni, il écrit un script mettant en scène un pubard qui voyage dans le temps et prend contre son gré la place de Sancho Pança aux côtés de Don Quichotte. La production prend dix ans et Gilliam, fort d'un budget de près de 35 millions de dollars, élabore un casting enthousiasmant : Jean Rochefort, Johnny Depp et Vanessa Paradis. Le tournage débute en septembre 2000 mais les tuiles s'enchaînent : le plateau est constamment survolé par des avions militaires, des inondations dévastent les décors et les équipements, puis Rochefort se blesse. Sa double hernie discale met fin aux prises de vues. Le fiasco sera immortalisé dans le documentaire LOST IN LA MANCHA.

ALLER-RETOUR #2

Pendant des années, Terry Gilliam tente de récupérer les droits de son scénario, détenus depuis 2000 par les compagnies d'assurance. C'est en 2008 qu'il obtient gain de cause. THE MAN WHO KILLED DON QUIXOTE est relancé l'année suivante. Robert Duvall remplace Jean Rochefort, Gilliam tente en vain d'embaucher Colin Farrell (qu'il a dirigé dans PARNASSUS) pour prendre la place de Johnny Depp, trop occupé. Il obtient finalement un accord d'Ewan McGregor, qui débloque les financiers. Tout semble prêt même le script, qui a été réécrit. Duvall assure ainsi jouer un cordonnier qui, engagé pour camper Don Quichotte dans une pub, devient peu à peu le personnage. Mais les financements s'effondrent et le film est remis au placard.



ALLER-RETOUR #3

En 2012, une rumeur parle vaguement d'Owen Wilson au casting mais rien de sérieux. Pendant ce temps, Johnny Depp développe un DON QUICHOTTE modernisé pour Disney – qui n'a toujours pas vu le jour non plus.

ALLER-RETOUR #4

Là, on a commencé à y croire. En 2015, Terry Gilliam signe un deal avec Amazon Studios, qui s'engage à distribuer le film en salles. Le cinéaste convainc John Hurt d'incarner Don Quichotte et met aussi le grappin sur le très hype Jack O'Connell. Le script a encore changé, comme l'explique Gilliam à The Wrap : "Le personnage principal a réalisé un film sur Don Quichotte quand il était plus jeune et ce film a eu des effets variés sur les gens : certains sont devenus fous, d'autres se sont mis à boire ou à faire le trottoir." Mais quand ça ne veut pas, ça ne veut pas : on diagnostique un cancer à John Hurt. Les financements s'effondrent à nouveau.



ALLER #5 (SANS RETOUR ?)

Plus de quinze ans après sa première tentative, Terry Gilliam l'assure : cette fois, c'est la bonne. Le 18 mai dernier, il donnait ainsi une conférence de presse à Cannes avec son nouveau producteur, Paulo Branco, qu'il a rencontré en février dernier. THE MAN WHO KILLED DON QUIXOTE doit se tourner en octobre prochain avec un budget de 17 millions d'euros, sur 11 semaines, entre l'Espagne continentale, le Portugal et les îles Canaries. Le deal avec Amazon tient-il toujours ? Mystère. En revanche, Branco et Gilliam en ont dit plus sur le casting. Le vieux complice de Terry Gilliam et ex Monty Python Michael Palin sera le rôle-titre et donnera la réplique à Adam Driver, qui incarnera un réalisateur de pubs que Don Quichotte prend pour Sancho Pança. Olga Kurylenko, elle, interprètera la femme du patron de Driver. "Adam est l'acteur que je cherchais depuis des années et grâce à STAR WARS, il est bankable ! Ce mec est formidable et de tous les acteurs attachés au film, c'est le premier à lire le bouquin [de Cervantes] ! Il m'appelle pour me proposer d'ajouter telle ou telle réplique. Travailler avec quelqu'un de si passionné est excitant." Le script est actuellement en révision et il a largement évolué au fil des ans, devenant "de plus en plus autobiographique". Quoi qu'il en soit, il ne sera désormais plus question de voyage dans le temps : tout se déroulera au XXIe siècle. Terry Gilliam, qui a comparé Don Quichotte à "une maladie dangereuse" – rappelant au passage qu'Orson Welles avait nourri la même obsession pour le personnage –, espère dévoiler le film au prochain Festival de Cannes, en mai 2017. "Il fallait que je sorte ce projet de mon existence pour pouvoir continuer à vivre", a-t-il lancé, avant de reconnaître que "la simple idée de faire enfin le film était terrifiante".

QUI SONT **LES INDÉ** *DU* **CEFF ?**

Au prochain Champs-Élysées Film Festival, du 7 au 14 juin, Cinemateaser accompagnera les films indépendants américains de la compétition, documentaires et fictions. Qui sont-ils ? D'où viennent-ils ? Formidables promesses des temps nouveaux. Présentations.

Par Emmanuelle Spadacenta et Aurélien Allin



KATE PLAYS CHRISTINE

En 1974, la journaliste et présentatrice Christine Chubbuck, 29 ans, se suicidait d'une balle dans la tête, en direct à la télé. Depuis, la bande est introuvable… KATE PLAYS CHRISTINE est un projet hybride : il suit en effet une jeune actrice, Kate Lyn Sheil (vue dans YOU'RE NEXT ou la série THE GIRLFRIEND EXPERIENCE), qui s'apprête à incarner Chubbuck dans un film. En documentant la préparation et les interrogations de la comédienne, le réalisateur Robert Greene retrace également le destin tragique de la journaliste qu'elle va incarner. De quoi flouter les lignes entre fiction et réalité, entre biopic et documentaire, tout en questionnant la condition de l'actrice ainsi que les limites de ce que le cinéma peut montrer et le spectateur, accepter.

WEINER

Anthony Weiner est une personnalité assez fascinante : Démocrate et membre du Congrès, il a dû démissionner de son poste suite à un scandale sexuel – l'envoi de sextos et la mise en ligne d'une image explicite sur Twitter. Le documentaire le cueille lorsqu'il a un besoin impérieux de résilience. Le voilà parti à la conquête de la mairie de New York et il est prêt à tout pour gagner des voix. Si vous pensiez que les séries américaines grossissaient le trait dès qu'elles parlaient de politique, vous n'avez encore rien vu. Weiner et sa femme traversent les situations les plus humiliantes mais font preuve d'un entêtement qui forcerait presque le respect. Ou serait-ce pathétique ? Une presque comédie documentaire effarante.





FROM NOWHERE

FROM NOWHERE est le troisième long-métrage de Matthew Newton. S'il s'agit d'une production américaine, lui-même est né en Australie où il est d'ailleurs plus connu en tant qu'acteur (notamment de la série UNDERBELLY). Les films réalisés par des comédiens ont toujours au moins une énorme qualité : leur casting. Et ici, entre Denis O'Hare (LE JUGE, TRUE BLOOD THE GOOD WIFE), J. Mallory McCree (SHOW ME A HERO, QUANTICO) et Julianne Nicholson (MASTERS OF SEX, STRICTLY CRIMINAL), la distribution est aux petits oignons. L'histoire n'est pas mal non plus, puisque le film suit trois lycéens du Bronx sans papiers qui n'ont pas le droit à l'insouciance et "vivent dans la crainte d'être découverts par les autorités".

MORRIS FROM AMERICA



Peut-on vraiment prendre avec humour de déménager en Allemagne pour suivre son père entraîneur de foot ? C'est la question à laquelle est confronté Morris, ado américain de 13 ans qui, loin de chez lui, va tomber amoureux et embrasser ses rêves de carrière dans le rap. Avec ce coming of age, le réalisateur Chad Hartigan explique s'être inspiré d'expériences très personnelles et avoir voulu fusionner le cinéma européen avec le teen movie à l'américaine. Avec un jeune talent à suivre de près : Markees Christmas, dont c'est les grands débuts et qui, après la présentation du film à Sundance, a très rapidement été harponné par une agence pour être représenté.

THE ALCHEMIST COOKBOOK



On le présente comme un anti-drame, ce qui est une manière percutante d'interpeler un public. Troisième long-métrage de Joel Portykus, figure du cinéma indépendant (voire carrément underground) et acclamé pour ses précédents APE et BUZZARD, THE ALCHEMIST COOKBOOK possède un pitch plus qu'intrigant. "Atteint d'hallucinations, un jeune ermite vit reclus dans une forêt, espérant percer un mystère d'un autre temps. Mais il va devoir payer le prix de sa folie." Après avoir fait sa grande première américaine au très hype Festival SXSW d'Austin, le film fait ici sa première internationale. Au casting, Ty Kickson, star de la sensation GIMME THE LOOT.

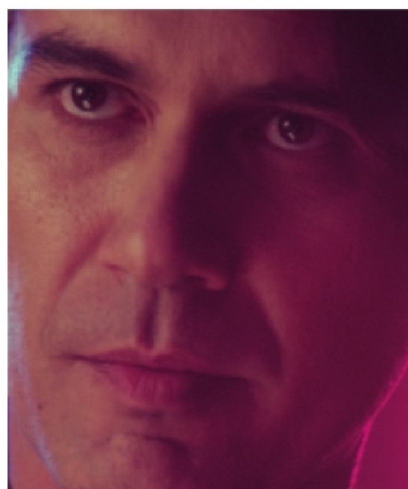


AUTHOR / THE JT LEROY STORY

JT Leroy est un romancier hype, à l'origine notamment du "Livre du Jérémie" qu'Asia Argento avait adapté dans un film éponyme en 2005. Sauf que JT Leroy n'existe en fait pas. Il y a une dizaine d'années, le New York Magazine révèle que ce nom n'est qu'un avatar de Laura Albert et que cette artiste de 40 ans a créé Leroy pour exprimer des sentiments qu'elle ne parvenait pas à exorciser en tant qu'elle-même. Incarné pour ses rares apparitions publiques par Savannah Knoop (une amie de Laura Albert), JT Leroy a pourtant longtemps fait illusion. Le documentaire AUTHOR : THE JT LEROY STORY de Jeff Feuerzeig (déjà derrière THE DEVIL AND DANIEL JOHNSTON) entend remonter le fil de ce que certains appellent l'un des plus gros canulars du monde de l'édition.

THE LONER

Behrouz, malfrat d'origine iranienne, a non seulement des soucis amoureux mais, en plus, son ancien patron l'accuse de l'avoir truandé, l'obligeant à se mettre en quête d'une cargaison de drogue volée. Après avoir écrit et réalisé divers courts, Daniel Grove passe au long avec THE LONER, thriller étrange. Grove a été voilà deux ans le producteur exécutif de l'excellent A GIRL WALKS HOME ALONE AT NIGHT d'Ana Lily Amirpour, et il en retrouve ici l'un des acteurs, le très stylé Reza Sixo Safai. Ce dernier donne la réplique à Helena Mattsson, vue notamment dans la cinquième saison de AMERICAN HORROR STORY et Laura Harring, dont on n'avait pas eu beaucoup de nouvelles réjouissantes depuis MULHOLLAND DRIVE. Un peu cool, donc.





WHITE GIRL

Attention, premier long ! Celui d'Elizabeth Wood, jusque-là réalisatrice de docu ou de courts-métrages. Elle est parvenue à réunir Justin Bartha (VERY BAD TRIP), Chris Noth (THE GOOD WIFE) et Brian Marc (bientôt dans LUKE CAGE) autour de Morgan Saylor (Dana Brody dans HOMELAND) pour raconter l'histoire d'une jeune étudiante éconduite, prête à tout pour récupérer le garçon dont elle est amoureuse et traverser un monde de drogue, de sexe et d'excès. À ce qu'on a lu, WHITE GIRL serait en grande partie basé sur la jeunesse de sa réalisatrice. Justin Bartha a décrit le film comme particulièrement immersif, Wood comme une expérience clivante. Elle est un grand espoir du nouveau cinéma indépendant américain.

CASUAL
LA DÉMOCRATISATION D'UN TABOU ?

L'inceste entre frère et sœur peuple les séries historiques et fantastiques, qui s'éloignent de notre réalité. Dans sa première saison ultracontemporaine, CASUAL aborde la complexité de l'amour adelphique et la tension incestueuse entre un frère et une sœur trentenaires. **Analyse.**

Par Iris Brey

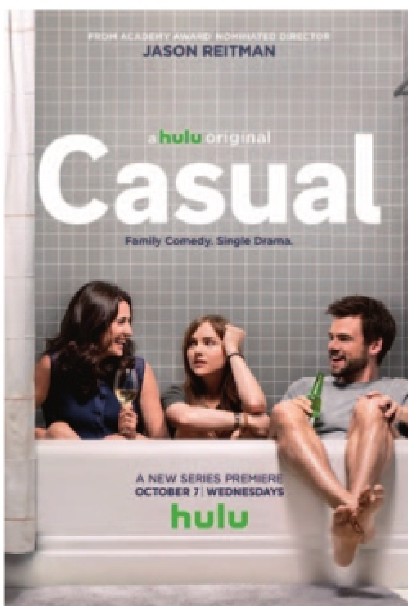


L'inceste adelphique est devenu presque monnaie courante dans les séries dites historiques, où la décadence des lignées royales passe aussi par les coucheries entre frère et sœur comme dans THE TUDORS, THE BORGIAS ou encore ROME. L'inceste est souvent consenti, Lucrezia et Cesare Borgia sont amoureux, Octavia initie Octave (futur empereur Auguste) aux joies de la chair dans ROME. La question d'emprise d'un adulte sur sa progéniture est évacuée pour montrer des rapports sans contrainte entre frères et sœurs. Mais surtout, il devient montrable lorsque le couple ne renvoie pas le spectateur à la réalité. C'est la distanciation, grâce à la période historique, qui permet à ces incestes d'être perçus avec légèreté et érotisme, en évitant d'aborder l'aspect sordide de ces rapports.

GAME OF THRONES exploite le filon avec l'histoire d'amour entre Cersei et Jaime, les jumeaux royaux d'un monde fantastique. Les héritiers Lannister sont, dès le pilote de la série, interrompus pendant leur coït par Bran Stark. Cersei et Jaime sont dépeints comme un couple amoureux, qui a des enfants, et le tabou de l'inceste devient quasiment inexistant puisque leur amour est connu (sans être validé) de plusieurs personnages et notamment de leur père. Dans ce royaume lointain, l'inceste n'est plus une donnée choquante, c'est un secret comme un autre. L'amour incestueux n'y est pas dérangeant.
La scène de viol de Cersei devant la sépulture de son fils a fait couler beaucoup d'encre car elle n'était pas présentée par la série comme une scène de viol mais comme un rapport conjugal ambigu. Le fait que Cersei soit violée par son frère est totalement évacué de l'imaginaire du spectateur, qui voit la scène comme un viol conjugal et qui en oublie la donnée incestueuse.

L'inceste semble mettre mal à l'aise seulement dans des séries dites réalistes, rattachées au présent. Dans ce cas de figure, la relation incestueuse n'aboutit pas, elle est seulement évoquée. Dans DEXTER, Debra rêve que son demi-frère serial killer l'embrasse. Elle finit par lui avouer qu'elle est amoureuse de lui et constate : "You're a serial killer and I'm more fucked up than you are" (tu es un serial killer et je suis plus tordue que toi – S07E08). Debra se met donc au même rang que son frère, elle se présente comme un monstre lorsqu'elle annonce son désir incestueux. Dans une série dite réaliste, l'amour incestueux ne peut pas exister et le désir, lui, doit être présenté comme une pulsion abominable, au niveau de la pulsion de mort.

« Dans une série dite réaliste, l'amour incestueux ne peut pas exister.



Dans la nouvelle série Hulu, CASUAL de Zander Lehmann, Valerie, 39 ans, emménage avec son frère Alex après son divorce et s'installe dans sa maison de Los Angeles avec sa fille. La tension incestueuse entre le frère et la sœur est d'abord sous-jacente. Les limites ne semblent pas établies dans la famille, comme si aucune barrière n'existait. Alex n'a pas honte de regarder sa nièce en pleins ébats dans le jacuzzi et se permet même de raconter à sa sœur que la taille du pénis d'Emile, petit ami de la jeune fille, est celle d'une canette de soda. Lorsque Laura est dans sa chambre avec Emile, sans tee-shirt, s'apprêtant à avoir un rapport sexuel, elle autorise sa mère et Alex à venir lui dire au revoir avant qu'ils partent ensemble à leur blind date. Le frère et la sœur vont au même restaurant pour rencontrer des personnes trouvées sur un site Internet. Ils débriefent leurs interactions aux toilettes, entre deux plats. Les espaces ne sont pas segmentés, les portes fermées de la maison s'ouvrent, il n'y a pas de lieux pour l'intimité, même les toilettes du restaurant deviennent un endroit où le frère et la sœur se retrouvent. Dans la cuisine de la maison, ouverte sur le salon comme dans un loft, Alex prépare le petit-déjeuner pour Laura et Leon, l'amant de Valerie. Alors qu'elle voulait juste un one night stand (un coup d'un soir), son frère invite Leon à partager des gaufres. Lorsque Leon s'étonne des rapports si proches entre Valerie et Alex, Laura lui répond : "it's actually pretty normal except when they shower together" (c'est en fait assez normal, sauf quand ils se douchent ensemble – S01E02). Laura s'amuse de cette tension incestueuse que même les étrangers remarquent.

L'inceste entre Valerie et Alex ne sera jamais consommé. Cependant, la triangulation amoureuse permet d'assouvir ce désir incestueux **[attention spoiler].** Leon, le coup d'un soir de Valerie, essaiera d'avoir une relation à quatre avec Alex et sa petite amie Emmy, ainsi qu'une autre femme. Et Valerie couchera avec Emmy, la petite amie d'Alex. Alex et Valerie ne sont jamais dans la même chambre mais ils ont des relations sexuelles avec les partenaires de chacun. Après avoir couché avec Emmy, Valerie fait un rêve où elle explique à Alex ce qui vient de se passer. Dans le rêve, elle mime ce qu'Emmy lui a fait. Elle commence par prendre la main d'Alex, puis lui suce son pouce de manière sexuelle avant de se réveiller en sursaut (S01E09). **[fin spoiler]** L'espace du rêve (dans DEXTER et dans CASUAL) est le seul lieu pour montrer l'inceste au spectateur, comme si cette distanciation avec la réalité était nécessaire pour aborder ce tabou dans les séries réalistes. D'ailleurs, la première séquence de CASUAL est un rêve, celui d'Alex qui imagine l'enterrement de son père. La série s'ouvre donc avec cette image très puissante, comme si la mort du père était finalement la condition pour traiter de l'inceste dans la série. Lévi-Strauss concevait la prohibition de l'inceste comme le fondement de toutes les sociétés. Dans quel monde vivrions-nous si ce tabou si puissant pouvait exister librement sur le petit écran ? ●

CASUAL. Saison 1 le mercredi sur Canal+Séries. **Saison 2** à l'heure US en juin sur Canal+Séries

MEGAN FOX
A-T-ELLE TROUVÉ SA PLACE ?

Elle est ce mois-ci au générique de NINJA TURTLES 2, dans lequel elle reprend son rôle d'April O'Neil. Devenue star mondiale et fantasme nerd il y a près de dix ans avec TRANSFORMERS, Megan Fox n'a pourtant jamais réellement intégré la liste A. Pourquoi ? Parce qu'elle s'en fout.

Par Aurélien Allin



Je ne suis pas au courant de la plupart des choses qui se disent car je ne vais pas sur Internet. Et puis vous savez ce qu'on dit : 'Les opinions, c'est comme le trou du cul…'" Tout le monde en a un, OK. Nous ne discutons pas avec elle depuis plus de cinq minutes que son légendaire franc parler, froid et sardonique, est déjà de sortie. Non, la négativité ambiante n'a aucun effet sur Megan Fox. Les avis des fanboys, elle n'en a même franchement rien à carrer. "Leur caractère protecteur, je ne peux pas y penser, nous explique-t-elle. En ce qui concerne les Tortues Ninja, certains préfèrent le comic book, d'autres le cartoon ou les films des années 90. Il est impossible de faire plaisir à tout le monde alors, [dans le cadre d'une franchise reboot comme NINJA TURTLES], il faut juste essayer de rester fidèle au canon et ne pas trop s'inquiéter. De toute façon, il y en aura toujours pour s'énerver sur chaque trailer, chaque image. Au final ils vont quand même voir les films qu'ils critiquent parce que ça les intéresse : en fait, ils espèrent aimer."

Cette franchise déconcertante qui bouscule le geek a valu quelques désagréments à Megan Fox par le passé – en 2009, elle compara bêtement Michael Bay à Hitler. L'actrice fut éjectée de la saga TRANSFORMERS mais cinq ans plus tard, la rabiboche : Bay produit NINJA TURTLES et l'appelle pour camper April O'Neil. Un succès – près de 500 millions de dollars de recettes – qui engendre aujourd'hui une suite, NINJA TURTLES 2. Fox fait donc de nouveau partie du groupe Bay, une étiquette qui pourrait ne pas avoir que des avantages. "En ce qui me concerne, c'est positif car Michael ne produit pas de films qui ne font pas d'argent. Je me sens en sécurité dans son groupe." Megan Fox ne se dit pourtant affiliée à aucune famille artistique : "Ce serait peut-être différent si j'étais impliquée dans la production de films. À mes yeux cette industrie est faite pour les solitaires. Si vous ne l'êtes pas, si vous avez besoin de soutien, vous aurez du mal à survivre… Il est possible d'avoir une famille artistique mais moi je n'en ai pas. Peut-être que je n'en ressens pas le besoin. C'est vrai que je m'en sors très bien 'toute seule'. Par le passé, je me suis isolée. Je pourrais tout à fait recommencer. L'isolement me va très bien."

Depuis TRANSFORMERS, Megan Fox n'a donc été que très peu sur les écrans et n'a jamais concrétisé plus d'un ou deux projets par an. Par choix. "Je





« Je dois être l'actrice la moins ambitieuse qui ait jamais existé à Hollywood. »

n'ai pas envie que mon travail devienne une corvée. Et puis je ne fais pas partie de ces gens qui s'épanouissent sur un plateau, qui se disent 'Je suis un artiste, ce boulot c'est ma vie !' Je suis intéressée par des tas d'autres choses." On se risque à lui demander si elle ne manquerait pas un poil d'ambition… "Si, répond-elle sans même réfléchir. Je dois être l'actrice la moins ambitieuse qui ait jamais existé à Hollywood. Que j'aie réussi à faire tous ces films est un miracle. Je n'ai rien fait pour tout ça, cela m'est tombé dessus. C'est très étrange… Généralement les acteurs sont des gens affamés : ils veulent être vus, travailler tout le temps. Je suis l'antithèse de ça. En fait je reçois toujours plus d'offres que je ne suis prête à en accepter. Je suis mère *(de deux enfants, et bientôt d'un troisième, ndlr)* et je prends ça très au sérieux. Du coup je ne cherche pas à travailler davantage." Megan Fox nous dit qu'elle cherche surtout à s'amuser, ce qui explique sans doute que sa filmographie soit un peu aléatoire, passant de navets comme PASSION PLAY ou JONAH HEX à des réussites comme 40 ANS MODE D'EMPLOI de Judd Apatow et récemment la série NEW GIRL.

Préférant les plateaux de blockbusters, dont elle aime les tournages "plus athlétiques" et débordant d'adrénaline, Megan Fox ne cherche pas à dégoter de meilleurs rôles, plus fouillés, dans des productions indépendantes – même si elle a récemment mis en boîte ZEROVILLE de James Franco. Elle reconnaît pourtant que les rôles qu'on lui propose sont limités. La preuve ? Sa première scène de NINJA TURTLES 2 joue lourdement sur sa plastique. "Toutes les femmes vous diraient que les rôles manquent d'imagination, qu'ils sont prévisibles. Et d'autant plus pour moi ! *(Rires.)* En général, il suffit que je lise le titre d'un script pour que je sache quel type de rôle on va m'offrir. Les films sont écrits, produits et réalisés par des hommes incapables de donner vie à des personnages de femmes crédibles…" Sans doute qu'Hollywood lui a aussi fait payer son über féminité. "Je ne sais pas, peut-être. Mais je m'en fous. Je ne cherche pas à détruire les idées reçues que les gens ont sur moi. J'aurais pu me lancer dans un projet où je me serais enlaidie ou vieillie, où tout aurait reposé sur le jeu. Mais je ne l'ai pas fait. C'est mon choix. Cela ne m'ennuie pas que les gens m'associent à telle ou telle image. Je m'en fous." On partage avec elle notre ultime analyse de comptoir : et si avoir débuté avec Michael Bay, réalisateur qui force les acteurs à l'humilité en les soumettant à des conditions de tournage dantesques, ne lui avait pas au final créé la plus solide des carapaces ? "Cela m'a préparé à toute situation, oui. Les TRANSFORMERS étaient difficiles à faire pour tout le monde. J'ai survécu et je continue à survivre. *(Rires.)* Quand je suis arrivée sur un plateau de Judd Apatow, c'était du gâteau : chaque jour était une fête !" Après NINJA TURTLES 2 Megan Fox n'a aucun projet. Ça doit être ça, sa place : ne rien demander à l'industrie, ne rien imposer à qui que ce soit. Faire ce qu'elle veut, comme elle veut, quand elle veut. Et s'amuser. Pépouze, Megan.

NINJA TURTLES 2.
Sortie le 29 juin. Voir p.47

C'EST QUOI UN FILM DES **SŒURS KUPERBERG** ?

Clara et Julia Kuperberg sont françaises mais de chaque voyage aux États-Unis, elles ramènent des bouts du cinéma américain, pour signer des documentaires cinéphiles et populaires. Des grandes figures de l'industrie au Code Hays en passant par la face cachée de l'Histoire, elles dessinent les contours du Hollywood classique de manière à la fois ludique et érudite. L'an dernier, leur THIS IS ORSON WELLES était sélectionné à Cannes Classics. Cette année, c'était ET LA FEMME CRÉA HOLLYWOOD… Rencontre avec deux sœurs, héroïnes de la transmission.

Propos recueillis par Emmanuelle Spadacenta



Ce qui est incroyable avec ET LA FEMME CRÉA HOLLYWOOD, c'est qu'au-delà de votre esprit de synthèse habituel, ici vous nous faites littéralement découvrir un pan caché de l'Histoire du cinéma…

Julia : Nous, on a fait des études de cinéma, ça fait dix ans qu'on fait des documentaires sur le cinéma, qui plus est spécialisés dans l'âge d'or et on n'avait jamais entendu parler de ces femmes.

Clara : À l'occasion d'un autre docu, nous avions rencontré Lynda Obst, Nora Ephron… pour parler des pionnières des années 80. C'était passionnant de voir comment en sortant de l'université, elles avaient 'pris le contrôle' de Hollywood. En faisant des recherches, on est tombées sur un bouquin d'Ally Acker, qui remontait aux pionnières du début du XXe siècle. Et pas seulement Alice Guy, qu'on connaît bien parce qu'elle est liée à Gaumont. C'est donc Ally Acker qui a ouvert la porte à ce documentaire puisqu'elle recensait toutes les pionnières. On s'est dit : 'c'est dingue, qui sont toutes ces femmes ?'

Vous estimez que c'est un documentaire politique ?

Julia : Oui, dans le sens où il répare une injustice. Et qu'il réhabilite ces femmes. Qu'il soit sélectionné à Cannes Classics, c'est vraiment super. C'est enfin le coup de projecteur qui leur fallait.

C'est un documentaire d'OCS Géants. Regrettez-vous d'avoir eu à vous conformer à un format ?

Julia : On aime bien le format 52 minutes. C'est synthétique. On ne s'ennuie jamais. On est en train de développer une série télé, une fiction, sur ces femmes, tu sais ? Il faut ! Leurs vies sont incroyables. Tu n'as même pas à inventer quoi que ce soit.

Il y a ce côté bigger than fiction dans le documentaire. Que les hommes chassent les femmes d'Hollywood, lorsque la crise de 1929 frappe, c'est incroyable. D'ailleurs, avez-vous eu peur de le formuler comme ça ?

Julia : C'est marrant que tu dises ça. C'est la première fois qu'on nous le demande, mais on s'est clairement posé la question.

Clara : Certains hommes ont eu une réaction hostile devant ce passage. Pourtant, ce sont des faits. On voulait justement rester 'historique'. Oui, désolée, quand il y a la crise, les hommes arrivent à Hollywood, ils montent des syndicats, les syndicats sont interdits aux femmes, et les femmes disparaissent. On n'a rien inventé.

Julia : Au montage, quand on est arrivées à ce point de l'histoire, on s'est longtemps demandées comment tourner les choses sans que ça fasse revanchard. Tout en restant collées aux faits.

Clara : Nos intervenantes ont aussi des phrases très fortes. Il fallait faire attention à ce que ça ne devienne pas un documentaire militant. À vrai dire, nous aurions eu la même démarche si tout un groupe d'hommes avait été oublié de la sorte par l'Histoire.



Y a-t-il des sujets importants qu'il vous tarde d'explorer ?
Julia : ET LA FEMME CRÉA HOLLYWOOD nous a donné envie d'aller un peu au-delà du cinéma. On aimerait faire un docu sur les camps de Japonais aux États-Unis au lendemain de Pearl Harbor. Une histoire qu'on ne connaît pas du tout.
Clara : On vient de finir un docu sur Reagan. Sur la manière dont il s'est rapproché des bonnes personnes pour se faire porter jusqu'à La Maison Blanche.

Combien êtes-vous pour faire un documentaire ?
Julia : On a un chef opérateur à Los Angeles qui vient faire les entretiens avec nous. Nous, on met en boîte des plans d'illustration. On écrit, on réalise, on produit. On monte.
Clara : Quand on fait des interviews, on est quatre, car il y a un preneur de son aussi. Et on voulait dire qu'on n'avait aucun problème avec le fait qu'on rémunérait les intervenants *(certains intervenants le refusent, précisent les sœurs Kuperberg, ndlr).*
Julia : Ça fait des années qu'ils bossent leurs sujets.
Clara : On leur envoie aussi les questions à l'avance. Comme ça, ils ont le temps de réfléchir. Ils savent aussi qu'il est dans leur intérêt personnel d'être bons. Ils veulent se montrer sous leur meilleur jour. On n'est pas là pour coincer quiconque. On ne court pas après la petite phrase choc sur John Ford, hein.

Comment vous définiriez vos films ?
Julia : Divertissants et instructifs en même temps. Et jamais chiants.
Clara : On est très attentives au montage. On fait attention à ce que ce soit compréhensible par tous. Car nous, nous connaissons très bien nos sujets, parfois trop. Est-ce que c'est clair ? Est-ce que ça donne envie d'aller voir les films qu'on évoque ? Nous, on a été élevées dans l'esprit de transmission, par un papa qui était très cinéphile.
Julia : Il ne faut pas que ce soit universitaire. Ni psychologisant.

Vous travaillez sur le Hollywood classique. Mais quand vous interviewez quelqu'un comme Paula Wagner dans ET LA FEMME CRÉA HOLLYWOOD, vous allez chercher un autre cinéma.
Julia : Parce qu'on part souvent d'aujourd'hui pour remonter l'Histoire. Il y a très souvent des corrélations entre hier et maintenant. C'est aussi ça que racontent nos films.

Toutes ces recherches sur l'Histoire du cinéma, c'est enrichissant à titre personnel ?
Clara : On repart toujours d'une interview en ayant appris quelque chose.
Julia : Et puis on ne sait jamais vraiment à l'avance ce que notre interlocuteur va nous dire.
Clara : Quand on rencontre Paula Wagner, on se dit qu'on va parler de Tom Cruise. Et finalement, on ne parle pas de Tom Cruise. Elle nous parle de Mary Pickford.
Julia : Souvent, on a le texte d'un docu mais ce n'est pas ce qu'on obtient au final.
Clara : Il faut savoir rebondir. On a toujours un moment d'angoisse [quand on n'obtient pas ce qu'on est venues chercher]. Mais lorsque ça ne prend pas la tournure imaginée, ça nous amuse aussi.

> *« Les films sont hyper personnels. On sait ce qu'on veut. On sait ce qu'on aime.*
> *Julia Kuperberg*

De l'idée qui naît au documentaire totalement fini, cela prend combien de temps ?
Clara : Un an ?
Julia : On en fait quatre par an.

Vous n'avez pas de monteur ?
Clara : Non, c'est nous qui montons. On est terribles.
Julia : Au moins, les films sont hyper ➤

édito



Retour de Cannes

C'est en bouclant ce numéro, dans les toutes dernières heures avant de l'envoyer à l'imprimerie, qu'on s'est tous regardés et qu'on s'est dit : "Hey, mais on parle pas de LOVING dans le compte-rendu de Cannes... C'est notre film préféré et on l'évoque juste à l'occasion du paragraphe sur les beaux rôles féminins... C'est chelou *(pardon, ndlr)*, non ?" Eh bien tout compte fait, non, ce n'est pas "chelou". C'est tout naturel que le film de Jeff Nichols n'ait sa place ni dans les phrases choc, ni dans tout autre module visant à résumer Cannes en tendances. LOVING n'est pas un film "tendance", il s'exclut de toute modernité qui le rendrait obsolète à la moindre occasion venue. Il est intemporel, universel, il n'est pas dans la provocation et d'ailleurs, il est si parfait de partout que c'était la Palme d'Or ou rien. Bon, c'était "rien" apparemment. Mais ce palmarès tout pété (même si à nos yeux le film de Ken Loach était parmi les meilleurs), personne ne l'aime de toute façon.

Bonne lecture,

La rédaction

Mensuel / N°55 – JUIN 2016
IMPRIMÉ EN FRANCE
Cinemateaser est une publication de 36 15 Éditions
THOMAS GHITTI : Directeur de la publication

RÉDACTION
74, rue de la Colonie, 75013 Paris
09.67.18.84.41
mail : contact@cinemateaser.com
Site web : www.cinemateaser.com
Facebook : facebook.com/cinemateaser
Twitter : twitter.com/cinemateaser

EMMANUELLE SPADACENTA : Rédactrice en chef
AURÉLIEN ALLIN : Rédacteur en chef adjoint
MOUSS DU BAKH : Directeur artistique
MUSTAPHA BAKHTAOUI : Graphiste/Maquettiste
SOPHIE GOUZON : Secrétaire générale de la rédaction

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO :
Rose Piccini, Constantin Lacombe, Renan Cros, Alex Masson, Julien Foussereau, Julien Munoz, Jérôme Patalano
Correspondant US : Henry Arnaud

L'ÉQUIPE DE CINEMATEASER REMERCIE :
Sabri A., Carole C., Cédric L., Muriel K., Aurélia L., Jean-Michel et Monique A.

PUBLICITÉ
m•i•n•t
125, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 75008 Paris
www.mint-regie.com
DIRECTEURS ASSOCIÉS :
Philippe Leroy, 01 42 02 21 62. philippe@mint-regie.com
Fabrice Régy, 01 42 02 21 57. fabrice@mint-regie.com

DIFFUSION
Sudipresse
Pascal FASCIONE
93,chemin du petit lac - 83480 Puget sur Argens
Tel: 04 98 11 82 83 - e-mail: sudipresse@gmail.com

ÉDITEUR
36 15 Éditions, S.A.R.L. au capital de 7 500€
Domaine de Changey, Route de Changey - 21121 DAIX

IMPRIMEUR
Imprimerie Léonce Deprez - ZI "Le Moulin" - 62620 RUITZ

DISTRIBUTION : MLP. N° ISSN : 2114-5571
N° de commission paritaire : 0516 K 90846
Dépôt légal : à parution.

OFFRE ABONNEMENT : p.104
abonnements@cinemateaser.com



personnels. On sait ce qu'on veut. On sait ce qu'on aime.
Clara : Au-delà du fait qu'on soit sœurs – ou peut-être parce qu'on est sœurs –, la raison pour laquelle on travaille bien ensemble, c'est qu'on a le même film en tête. Ce serait compliqué d'être un binôme où chacune imagine un film différent.

Vous avez peur de devenir prévisibles ? Que le cinéma des sœurs Kuperberg devienne une formule ?
Clara : Moi, je ne crois pas.
Julia : Chaque docu est une nouvelle histoire et une nouvelle aventure. À chaque tournage, il nous arrive quelque chose de différent.

Qui joue le rôle du regard extérieur quand vous travaillez alors ?
Clara : La chaîne *(qui commande le doc, ndlr)*. Et puis notre mère aussi. Quand elle ne comprend pas, ce n'est pas bon signe. *(Rires.)*
Julia : On a des amis de confiance à qui on les montre. Mais on se fie beaucoup à nous-mêmes.
Clara : Si tu écoutes tout le monde, tu commences à douter de tout.
Julia : Notre père nous a appris qu'il fallait décréter. Décréter qu'on était réalisatrices et productrices. Décréter qu'on avait raison.

Vous regardez beaucoup de documentaires ?
Clara : Oui.
Julia : Oui. On regarde un peu de tout. On a beau être critiques – c'est normal –, souvent, ça marche sur nous. Parfois, on se dit : 'celui-là, on aurait bien aimé le faire'.

> *" On s'entend souvent dire que ce qu'on fait est trop américain. Trop ciné. Mais surtout trop américain.*
> Clara Kuperberg

Vos films coûtent cher ?
Julia : Entre 150000 et 300000 euros.

Y a-t-il chez vous, parfois, une frustration quant à la forme de vos documentaires ? Rêvez-vous parfois d'une autre caméra, d'un autre matériel ?
Clara : Notre chef opérateur vient d'acheter un drone. Il est super, c'est un obsédé de caméras. Il a un camion entier, rempli de matériel. On l'adore, on ne le quitte plus, il peut même nous contredire s'il veut ! *(Rires.)*

Revenons à la série télé, la fiction, que vous préparez sur les femmes pionnières d'Hollywood. Allez-vous aussi la réaliser ?
Julia : Non. Parce qu'on a envie qu'elle se fasse. *(Rires.)*
Clara : Soyons réalistes. *(Rires.)*
Julia : On sera productrices exécutives. C'est notre idée. C'est notre bébé. Tu sais, c'est un projet américain. Nous sommes soutenues par le groupe Cohen Media. On cherche des financements actuellement, mais ça se profile très bien.
Clara : Et Paula Wagner est la marraine du projet. Elle ne fait pas de fictions télé mais elle a bien voulu en être la marraine. On aimerait beaucoup convaincre de grandes réalisatrices de venir avec nous. Maintenant, on cherche un gros groupe qui pourrait faire la passerelle entre les États-Unis et la France.
Julia : On est en train de l'écrire, et on se base sur tout ce qu'on n'a pas pu mettre

Filmographie sélective

ET LA FEMME CRÉA HOLLYWOOD…
Retour sur les pionnières de l'industrie américaine. Alice Guy Blaché, Loïs Weber, Frances Marion, Mary Pickford… Elles ont investi la Californie et ont inventé le cinéma. Elles étaient puissantes jusqu'à ce que les hommes en décident autrement. *(en replay sur OCS GO)*

THIS IS ORSON WELLES
Un portrait intime du génial Orson Welles. "Du scandale de La Guerre des Mondes, aux années RKO et CITIZEN KANE jusqu'à son exil en Europe, Orson Welles revient avec humour et émotion sur ses erreurs, ses réussites, ses débuts sur scène ou son apprentissage du cinéma."

SIDNEY KORSHAK LA FACE CACHÉE D'HOLLYWOOD
Allié de la pègre, cet avocat et "fixer" (terme anglais difficile à traduire décrivant un homme payé pour régler les affaires les plus problématiques de personnes puissantes) était aussi l'ami des stars hollywoodiennes, de Frank Sinatra à Ronald Reagan…

TEEN MOVIES : LES ORIGINES
Le teen movie est un pilier du cinéma américain. Et ce n'est pas John Hughes qui l'a inventé, hein. Voyage aux origines d'un genre culte.

LOS ANGELES : CITÉ DU FILM NOIR
Notamment portée par l'inénarrable James Ellroy, une visite guidée au cœur de Los Angeles, ville cinématographique par excellence, de CHINATOWN à MULLHOLLAND DRIVE.

LA CENSURE À HOLLYWOOD
Quand les "bonnes mœurs" s'emparèrent du cinéma américain, assénées par les articles sévères du Code Hays, les réalisateurs durent s'adapter aux contraintes pour mieux les contourner. Le documentaire passe notamment en revue les influences de la censure sur la créativité.



dans le documentaire, tout ce qui concerne la vie de ces femmes, les aspects personnels…
Clara : … les anecdotes. Que Mary Pickford a payé son mari pour qu'il dégage et qu'elle puisse rejoindre Douglas Fairbanks, par exemple. Il y a une telle matière ! Dès qu'on en a parlé à Cohen Media, ils ont trouvé ça génial.
Julia : On est 23 ans avant que le signe Hollywood ne soit installé. On est à la limite des terres colonisées, ce sont des terres agricoles, y a des moutons, il fait 40°C, les femmes ont des robes qui remontent jusqu'au cou. Elles sont dans la poussière et elles créent le cinéma. Quelque chose qui n'existe même pas.

Vos documentaires, eux, sont toujours produits par la France ?
Clara : Non, justement, on a un gros projet avec Cohen Media autour de Douglas Fairbanks, à faire pour l'année prochaine. Cohen Media est un groupe très investi dans la restauration et la production – c'est eux qui avaient produit HITCHCOCK/TRUFFAUT l'an dernier. À l'occasion des restaurations programmées du catalogue Douglas Fairbanks, ils nous ont commandé un grand docu.

Les documentaires de commande, c'est un exercice différent ?
Julia : C'est le premier ! On n'en fait jamais. Bon, THIS IS ORSON WELLES était une idée de TCM Cinéma. Sinon, ce sont nos idées. On tient des listes et on propose.

Vous lisez beaucoup ?
Clara : La presse américaine, oui. On se balade beaucoup dans les librairies aux États-Unis. On furète sur Amazon, on regarde tout ce qui sort.
Julia : Et chaque docu fait des bébés. Chaque docu nous donne l'envie d'en faire un autre.
Clara : Un intervenant va nous parler de quelque chose qui va nous donner des idées.

Il y a des gens du métier que vous n'avez jamais réussi à interviewer ?
Clara : Les acteurs de la A-List, c'est dur.
Julia : Moi, j'adore parler aux scénaristes. Aux critiques. Et aux profs de cinéma.

Y a-t-il des sujets bankables ?
Clara : Le cinéma, ça n'intéresse que les chaînes de cinéma. Heureusement, Arte a une case pop et une case documania. OCS est très friand de cinéma américain. Évidemment, il y a TCM Cinéma. Pour les autres, on s'entend souvent dire que ce qu'on fait est trop américain. Trop ciné. Mais surtout trop américain.

IRRESPONSABLE
COMMENT ÉCRIT-ON DE LA (BONNE) COMÉDIE EN FRANCE ?

Une bonne comédie française débarque en juin sur OCS. Si si, une comédie populaire et drôle. En français. Écrite par un Français. Ce n'était pas arrivé depuis LAZY COMPANY, non ? Vite vite, partons à la rencontre de son créateur Frédéric Rosset qui – sans vouloir lui mettre trop la pression – cristallise désormais tous nos espoirs.

Propos recueillis par Renan Cros



À Cinemateaser, on évite de prendre de la place pour se navrer, comme beaucoup, de l'état de la comédie populaire en France. Par contre, quand on en trouve une qui nous réjouit, on a très envie de vous la faire découvrir. C'est le cas ce mois-ci, avec IRRESPONSABLE, comédie en 10x26min, diffusée à partir du 20 juin sur OCS. Le pitch est simple et pourtant diablement efficace et universel. À 31 ans, Julien n'a pas de boulot, pas d'appartement, alors il retourne squatter chez sa mère à Chaville (dans les Hauts-de-Seine, hein). Ce glandeur professionnel reparti sur les traces de son adolescence rêvée y fait une découverte improbable : il est le père d'un ado de 15 ans. Oui mais comment joue-t-on le rôle d'un père quand on est soi-même encore un ado ? Extrêmement drôle et très bien interprété par des acteurs peu connus et tous parfaits, IRRESPONSABLE impressionne par son écriture à la fois très efficace (les punchlines y sont irrésistibles) et très précise sur l'époque et ses doutes. Pour comprendre comment est né ce petit "miracle" d'humour à la française, on est allé prendre une leçon de comédie avec son jeune auteur Frédéric Rosset.

Comment définiriez-vous IRRESPONSABLE ? D'où vient l'envie d'écrire une pure comédie pour la télé ?
De manière pragmatique, je dirais qu'IRRESPONSABLE est une comédie au format 26 minutes. C'est la première définition qui me vient à l'esprit. Un format compliqué en France mais très populaire ailleurs. Mais étrangement, si je remonte le fil du projet, le sujet m'est venu avant le genre. Un jour, j'ai eu l'idée de raconter l'histoire d'un type se comportant comme un adolescent qui se découvre père d'un vrai adolescent. J'étais très excité, c'est comme si je venais de trouver le pitch le plus simple et efficace au monde pour mélanger toutes mes envies de fiction du moment. Le fait qu'il s'agissait clairement d'une comédie était la cerise sur le gâteau, car j'avais envie depuis longtemps de me frotter au genre, moi qui avais jusqu'à présent écrit des choses bien plus sombres.

Est-ce plus simple ou plus compliqué aujourd'hui de proposer et de vendre une comédie qu'une série dramatique ?
Plus compliqué, car le format propice à la comédie est le 26 minutes. Or, plusieurs chaînes françaises ont encore du mal à programmer ce format. Comme en France, on ne fait pour le moment que de la série de prime time, avec le besoin d'occuper l'espace pendant 1h30 minimum, 2h de préférence, les drames aux épisodes de 52 minutes sont privilégiés. Ça a été, je crois, l'intelligence d'OCS : se démarquer en se concentrant sur ce format délaissé (mis à part Canal+), et à la portée de leur budget. Mais heureusement, j'ai l'impression que c'est en train de changer. Arte a fait AU SERVICE DE LA FRANCE, France TV va peut-être aussi se mettre au 26 minutes, ça bouge. C'est bien, ça va faire du bien à la

> « Le réalisme n'est pas forcément l'ennemi du rire. Il peut le devenir si on se contente de jouer sur les banalités du quotidien...
>
> Frédéric Rosset



comédie. Peut-être que d'ici quelques années ma remarque n'aura plus lieu d'être, et ce sera tant mieux !

Le sujet d'IRRESPONSABLE (la paternité) est certes très classique mais il est traité avec un ton loufoque, absurde mais surtout très personnel…
Alors non, je n'ai pas eu d'enfant, ni à 15 ans, ni récemment ! Mais j'ai un petit frère bien plus jeune que moi, et notre relation a sûrement été le point de départ du duo Julien/Jacques, mi-père/fils, mi-potes. Quand on écrit de la comédie, on s'inspire toujours quelque part de soi. J'ai moi-même grandi à Chaville. J'y ai réalisé mes premiers courts d'adolescent, et j'y retourne régulièrement, pour voir ma famille et des amis vivant encore là-bas, certains chez leurs parents. Donc oui, le point de départ de cette histoire se repose sur des éléments très personnels, même si la vie et les emmerdes de Julien sont au final bien plus over the top que les miennes ou celles de mon entourage ! Je connais bien l'univers que je décris, moins mon personnage. C'était aussi tout l'enjeu et ce qui m'a permis d'écrire et de construire des situations à partir de lui. Comment Julien vit-il à Chaville ? Que fait-il ? Qui rencontre-t-il ? etc.

La série joue également beaucoup sur la nostalgie de l'adolescence. Julien joue au jeux vidéo, traîne en caleçon dans sa chambre, fait la fête, s'ennuie… Pourquoi l'adulescent est-il aujourd'hui un personnage si récurrent dans la comédie (dans l'écurie Apatow, dans BREF, COMMENT C'EST LOIN, etc.) ?
Je pense que c'est tout simplement parce que c'est un personnage qui parle à beaucoup de gens. Ensuite, il répond immédiatement à l'archétype de ce qu'est un bon personnage de fiction. Il est amené à évoluer, mais en même temps il ne le désire pas, ou alors en est incapable. Il est donc automatiquement face à un parcours bourré d'embûches, où son pire ennemi est régulièrement lui-même. Comment ne pas s'attacher à quelqu'un d'aussi humain ? On comprend immédiatement Julien parce qu'on est tous passés par là. Sauf que pour le meilleur des cas, on a vite réglé ce problème. Julien, lui, va mettre un peu de temps avant de comprendre qu'il faut grandir…

La série montre un personnage vraiment 'irresponsable' pour le coup. Il fait boire les ados, les fait fumer et semble ne jamais se préoccuper des interdits. Ce moteur comique pose le problème de l'identification. Julien est-il un personnage positif, selon vous ?
Je laisse les spectateurs percevoir les actions de Julien comme ils veulent, ce n'est pas à moi de leur dire quoi penser. Je suis bien plus inquiet par certaines pensées réacs. Certaines font leur retour, d'autres ont toujours gardé leur position dominante. Les parents de Marie (l'amour d'enfance de Julien et mère de Jacques, son fils) sont les principaux représentants de cela, mais pas que. Des personnages moins condamnables, comme Adrien (le flic), ou même Jacques, font parfois preuve de pensées réacs, et deviennent à mes yeux tout aussi irresponsables, si ce n'est plus. Et Julien les mouche toujours à ce moment-là, passant du statut d'anti-héros à héros. C'est ce qui fait sa force : Julien ne respecte pas les règles mais il reconnaît quand il a tort. Il fume et boit depuis l'adolescence, il ne trouve pas nécessaire d'interdire ce qu'il s'était autorisé lui-même. On en pense ce qu'on veut, mais ça ne veut pas dire qu'il n'a pas un code moral qui lui appartient. La comédie vient de là : on finit par comprendre une logique différente de l'ordinaire.

La force comique de la série, c'est que Julien est aussi insupportable qu'attachant, en fait.
Le truc avec Julien, c'est que c'est un personnage actif : il veut toujours bien faire. En début d'écriture, j'ai en effet eu peur qu'il finisse par devenir antipathique. Puis son interprète, Sébastien Chassagne, est arrivé. On ne va pas se mentir : c'est lui qui fait la part principale du job. Il dégage un je ne sais quoi qui nous donne envie de ➤

“ J'ai l'impression qu'aujourd'hui les écarts de situation entre différents trentenaires sont encore plus creusés que pour les générations précédentes.

Frédéric Rosset



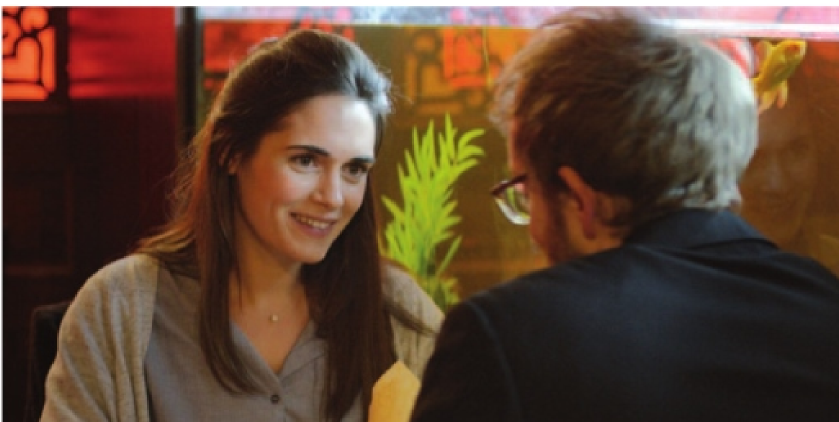
pardonner immédiatement à Julien dès qu'il commet une saloperie ! La comédie, c'est de l'empathie. Sans ça, ça ne marche pas complètement, je crois.

Pensez-vous qu'IRRESPONSABLE décrit quelque chose d'une génération ?
J'ai l'impression qu'aujourd'hui les écarts de situation entre différents trentenaires sont encore plus creusés que pour les générations précédentes. À 30 ans, on peut déjà être très installé dans sa vie, avec un travail stable et une famille, ou bien être un adolescent attardé, sans job fixe, ne voulant pas être responsable de quelqu'un d'autre que soi-même. Julien et Marie représentent les deux extrêmes. Julien est resté un ado, là où Marie a dû sauter cette étape en devenant mère bien trop tôt. Et ce qui m'intéresse, c'est que chacun jalouse l'autre. Il n'y a pas clairement de gagnant et de perdant, c'est plus complexe que cela. C'est cette complexité qui fait, à mon avis, l'intérêt de ce sujet. On n'a pas d'avis tranché, on ne sait pas ce qui est le mieux.

Le réalisme social a donc pour vous sa place dans la comédie ?
Oui, mais comme pour n'importe quel genre, il ne faut pas que cela se fasse au détriment de l'efficacité du récit. Du moment que la cohérence des personnages est respectée, et que les situations posées restent crédibles, on peut se lâcher. Le réalisme n'est pas forcément l'ennemi du rire. Il peut le devenir si on se contente de jouer sur les banalités du quotidien, pour donner l'impression qu'on parle à tout le monde. Le 'je ne sais pas si vous avez remarqué, mais tout le monde fait ça, c'est rigolo', c'est un problème. Mais ça peut aussi devenir intéressant quand on n'en fait qu'une première étape, et qu'après on pousse la situation à l'extrême, la rendant délirante. L'un des rois pour ça, c'est évidemment Louis CK, que ce soit dans sa série ou sur scène. Ce qui m'intéressait, c'était de mélanger les genres. Déjà, ne pas hésiter à avoir des instants plus dramatiques à des moments où on s'y attend le moins. Mais aussi mélanger les différents genres de comédie. L'humour du quotidien et l'humour absurde peuvent magnifiquement bien se marier. Par exemple, quand Julien et Jacques mettent un seau au dessus d'une porte, c'est un gag typique des BD, ça lorgne sur du 'Quick et Flupke' – que j'adore. Mais ce qui est vraiment drôle dans cette scène, c'est que le seau tombe droit, et fracasse le crâne de la personne visée. C'est le dur retour de la réalité, en contradiction avec la bulle dans laquelle vit Julien, qui est drôle. Tout aussi drôle que lorsque l'absurde surgit naturellement dans une situation des plus réalistes.

Quelles sont vos influences comiques ? Avez-vous des influences françaises ?
Pour IRRESPONSABLE, l'influence la plus évidente semble être les productions d'Apatow, et il est clair qu'on a plein de points communs. La bromance entre personnages immatures, c'est son truc, et c'est aussi une grosse partie de ma série. Je pense aussi à FREAKS AND GEEKS et GIRLS, quand je dis cela. Quand j'ai commencé à écrire IRRESPONSABLE, GIRLS en était à sa saison 3. C'est la saison où le drame a régulièrement pris le pas, et je trouvais que ça fonctionnait du tonnerre, ça m'a poussé à aller moi aussi vers ce mélange des genres. Depuis, on en a eu plein des séries comme ça (MASTER OF NONE, YOU'RE THE WORST). J'en





suis très heureux, même si ça n'a rien de nouveau – la comédie a toujours été un terrain fertile pour parler de la dépression. Après, avec du recul, je me suis rendu compte que mes deux vraies principales influences pour la série sont françaises ! Déjà LES BEAUX GOSSES, l'une des rares bonnes comédies sur l'adolescence, qui est drôle car respectueuse de son sujet. Et surtout, VERSAILLES-CHANTIERS (DIEU SEUL ME VOIT) de Bruno Podalydès. La version dite 'interminable' est une mini-série de 6 épisodes d'une heure, et c'est ma série française préférée de tous les temps. On est complètement dans l'humour de situation au départ banal qui dérape de plus en plus quand le héros ne cherche qu'à la tempérer. C'est ma comédie française de chevet.

Quel regard portez-vous sur la comédie en France ?
Déjà, je n'ai pas de rejet en bloc. Dire qu'en France, on est incapable de faire ceci ou cela est faux, il y a toujours des exceptions. Après, l'humour qui me parle le plus vient des situations, pas juste des dialogues ou des bons mots. A priori, c'est donc un humour plus anglo-saxon que français, selon les codes établis. Mais comme je disais, il y a des exceptions. KAAMELOTT me faisait rire, car chaque épisode arrivait à mettre en place une situation absurde parfaite. L'art du verbe d'Astier ne faisait pas tout, loin de là. Le seul truc qui m'énerve dans une partie des comédies françaises, c'est quand on cherche à faire rire au détriment des 'autres'. Attention, je ne parle pas forcément de ce qu'on appelle 'l'humour communautariste'. Quand quelqu'un parle de sa culture pour faire rire, je suis super curieux. Je fais de toute façon exactement la même chose quand je fais une série comique se passant dans ma banlieue bourgeoise. Un film comme QU'EST-CE QU'ON A FAIT AU BON DIEU ? me gêne beaucoup plus. C'est de l'opportunisme comique.

IRRESPONSABLE. 10x26min
À partir du 20 juin sur OCS

Les films un peu *IRRESPONSABLE(s)*



LIBRE ET ASSOUPI
de Benjamin Guedj (2014)
Passé un peu trop inaperçu, cet éloge de la glande avec Baptiste Lecaplain, Felix Moati et Charlotte Lebon regorge de trouvailles comiques, de moments charmants et de piques sur l'époque. Une vraie/fausse romcom façon buddy movie.



COMMENT C'EST LOIN
de Orelsan (2015)
Les deux rappeurs "bloqués" Orelsan et Gringe racontent en musique la galère et l'ennui à Caen. Une odyssée du "sur-place" aussi juste que drôle. Une révélation !



ENCORE HEUREUX
de Benoit Graffin (2016)
Les quadra aussi galèrent ! Edouard Baer et Sandrine Kiberlain détonnent dans cette comédie grinçante sur la crise et le couple. Un portrait cinglant de la France du système D.



CONJURING 2
LE CAS ENFIELD

De James Wan. Avec Vera Farmiga, Patrick Wilson, Frances O'Connor. États-Unis. 2h10
SORTIE LE 29 JUIN



PEUT-ÊTRE MOINS TERRIFIANT QUE LE PREMIER VOLET, *CONJURING 2* N'EST PAS UN CHEF-D'ŒUVRE DU CINÉMA D'HORREUR, MAIS UN GROS MORCEAU DE CINÉMA TOUT COURT.

James Wan est un génie du cinéma d'horreur, moins par le vice de ses histoires ou ses velléités gores que par sa manière, presque théorique, de mettre le langage cinématographique au service de l'émotion. Il a une intelligence époustouflante du cadre, mais mieux, il est fin psychologue. Cette aisance indécente à jouer avec nos nerfs grâce à un tout petit mouvement de caméra, cette maîtrise totale de l'obscurité, font de lui un expert de la manipulation. Au-delà de son esprit de synthèse, qui lui permet de faire de CONJURING 2 un exemple de ce qu'est le storytelling par l'image, James Wan se permet d'inventer. De créer des vraies idées de film d'horreur que d'autres n'ont pas. D'imaginer toutes sortes de perversités. Et quand il semble coincé par le réalisme, il pioche soudain dans le baroque des contes de fées et nous plonge dans un cauchemar d'enfant. Alors que son précédent chef opérateur, John R. Leonetti (aussi réalisateur d'ANNABELLE), l'avait aidé à maîtriser la palette des ombres et la profondeur du noir, James Wan s'adjoint ici les services de Don Burgess, directeur de la photographie de Robert Zemeckis, avec qui il a bouleversé le cinéma à coups de plans improbables (CONTACT, LE PÔLE EXPRESS…). Ici, grâce au savoir-faire de Don Burgess et à l'audace de James Wan, rien n'est impossible. Dans son premier tiers, la caméra aérienne, âme d'un fantôme malveillant qui observe, emporte le film dans une grande virtuosité. Elle se faufile à travers les vitres, slalome entre les portes grinçantes d'une vieille maison anglaise, guette les moments de faiblesse d'enfants insouciants… Mais il n'y a pas que les prouesses des mouvements dans CONJURING 2, il y a aussi des partis pris sidérants : un plan fixe hanté en arrière par la colère d'un monstre flou, des allers-retours en travelling pour un cache-cache avec un fantôme… La caméra, dotée d'une âme, peut être aussi inquiète, parfois horrifiée. Et quand il ouvre son film avec les meurtres d'Amityville, revécus par une Lorraine Warren en transe, James Wan, autrefois réalisateur de DEATH SENTENCE, verse dans le polar cinglant, violent, sans scrupules, comme si Don Siegel s'était réincarné et épanoui avec les codes d'aujourd'hui. Le réalisateur de SAW emmène le cinéma d'horreur ailleurs, loin des produits adolescents modernes, au plus près des ambitions de Friedkin ou Polanski – cela implique d'accepter des lenteurs de récit, voire des ventres mous. CONJURING 2 est, bien plus que son prédécesseur, un film de possession, un film de diable plein des figures graphiques que Wan avait jusqu'alors réservées à sa franchise INSIDIOUS. En filmant des visages en furie, des monstres hurlants, il prive CONJURING 2 d'un certain mystère mais le plonge dans une effarante brutalité. Au beau milieu du chaos, Ed et Lorraine Warren, enquêteurs du paranormal confrontés à l'indicible (on rappelle qu'il s'agit d'une histoire vraie), sont les héros d'un film d'entre-deux mondes, où l'horreur surgit souvent en plein jour (magnifique), aussi réaliste que fantastique. Et si James Wan arme parfois son savoir-faire d'artisan avec des effets spéciaux, ce n'est ni dans un but spectaculaire ni pour faire du gringue aux ados, mais plutôt pour mieux taillader le visage d'une petite fille avec du verre brisé ou permettre à la foudre de s'abattre sur le bon arbre. En utilisant avec soin et délicatesse tous les outils du cinéma, tous les langages, James Wan fait un film précis, intense et lapidaire. Un film qui, comme de la sorcellerie, vous force à perdre votre regard dans le noir d'où vous guette un fantôme maléfique ou le spectre de Starsky figé sur le poster d'une petite fille possédée par le démon.

E.S.

THE WITCH

De Robert Eggers. Avec Anya Taylor Joy, Kate Dickie, Ralph Ineson. États-Unis/Canada. 1h30

SORTIE LE 15 JUIN



ARIDE, AUSTÈRE, EXTRÊME : *THE WITCH* PROPOSE UNE EXPÉRIENCE DE CINÉMA ATMOSPHÉRIQUE ET ESTHÉTIQUE DES PLUS PRENANTES.

Nouvelle Angleterre, XVIIe siècle : une famille de colons puritains se fait bannir de son village. Elle s'installe dans une plaine isolée, à la lisière d'une forêt. Un matin, la fille aînée, Thomasin, joue avec le dernier-né du clan. Mais le bébé disparaît sous ses yeux, en un instant. Cet événement traumatique va mener toute la famille dans l'hystérie. Et si des forces surnaturelles vivaient dans la forêt et avaient kidnappé leur enfant ? Et si leur fille était une sorcière ? Avec son premier film de cinéaste, le production designer Robert Eggers s'est immédiatement fait un nom au festival de Sundance, où il a remporté le prix du meilleur réalisateur. Il faut dire qu'avec THE WITCH, il propose une expérience de cinéma marquante –qu'elle rebute ou qu'elle fascine. À la manière de Kubrick dans BARRY LYNDON, Eggers tente l'immersion totale dans un sujet et son époque, cherchant à reproduire à l'écran, de manière organique et la plus réaliste possible, ce que devait être la vie quatre siècles dans le passé. THE WITCH débute dans le choc et l'horreur – une manière maligne de capter l'imagination effrayée du spectateur. Puis, lent et patient, le récit prend le temps de laisser son univers se construire et son atmosphère se consolider, scène après scène. Bâtissant cette ambiance sur les attentes suscitées par les cinq premières minutes de son film, Eggers refuse l'effusion ou les effets faciles. Tenant le spectateur au creux de sa main, il laisse le temps à ses acteurs de jouer, d'incarner, lors de longues scènes de dialogues en plans fixes. La ferveur religieuse de la mère, la noblesse sentimentale du père, l'étrangeté flippante des enfants y éclatent à l'écran, en une sorte de théâtre grotesque dont on peine parfois à décoder tous les tenants et aboutissants. Défini dans son titre comme un "conte folklorique", THE WITCH use d'un langage ancien, presque excluant. Il met au défi le spectateur. Alors, parfois perdu dans les méandres de la folie apparente de cette famille, se raccroche-t-on à l'édifice esthétique imparable qu'est THE WITCH. Tour de force pictural –l'utilisation redoutablement précise des ombres et de la lumière– et trip sonore déstabilisant –un score tout en cordes tremblotantes et un sound design où la nature se fait des plus menaçantes–, THE WITCH demeure aussi un film profondément sensoriel, extrêmement dérangeant car élusif. Puis survient le troisième acte. D'austère, le film devient plus frontal et offre quelques grands moments d'effroi. Pas sûr que l'on puisse réellement se préparer à THE WITCH et c'est peut-être là tout le sel de l'expérience de cinéma proposée par Robert Eggers. Immersive et jusqu'au-boutiste, elle invite au lâcher prise.

A.A.

BLACK

D'Adil El Arbi et Bilall Fallah. Avec Martha Canga Antonio, Aboubakr Bensaihi. Belgique. 1h35
EN E-CINÉMA LE 24 JUIN



UN BRIN MALADROITE, LA NOUVELLE TROUVAILLE DU CINÉMA BELGE FLAMAND EST À DÉGROSSIR MAIS RESTE TRÈS PROMETTEUSE.



Adil El Arbi et Bilall Fallah ont tourné BLACK bien avant que Molenbeek ne fasse la une des chaînes d'info. Mais c'était déjà dans un quartier communautaire que le tandem de réalisateurs situait son remix de ROMÉO & JULIETTE. Marwan, petite frappe tout en gouaille, rencontre Mareva, ado à la langue bien pendue, sur le banc d'un commissariat. Ils sont encore à l'âge où la vie n'est qu'un jeu, où la délinquance est surtout un moyen d'impressionner les potes, de se faire un nom. Les gangs rivaux auxquels ils appartiennent chacun vont leur apprendre que les règles sont plus dures quand on veut jouer aux grands. Rien de très nouveau depuis Shakespeare ou WEST SIDE STORY donc. Ce n'est pas le souci de BLACK, film qui ne s'encombre pas d'un scénario subtil. Ce mélo met pourtant de côté ses gros sabots dès qu'El Arbi et Fallah se concentrent sur l'énergie et la forme d'un cinéma urbain contemporain, ou s'attardent sur Mareva, pour déplacer les enjeux. BLACK devient alors la lutte d'une jeune femme pour s'émanciper d'une culture machiste. Entre cette approche trop tardive, le poids des archétypes et le style post-MTV trop clinquant, voilà un film maladroit mais prometteur car traversé de fulgurances. Autant de sidérantes démonstrations du gros potentiel de ces deux cinéastes, s'ils choisissaient d'être plus proches du cinéma social de Spike Lee que du barnum visuel d'un Baz Luhrmann.
A.M.

NINJA TURTLES 2

De Dave Green. Avec Megan Fox, Stephen Amell, Will Arnett. États-Unis. 1h52
SORTIE LE 29 JUIN



MEILLEURE QUE LE VOLET PRÉCÉDENT, CETTE SUITE LAISSERA TOUT DE MÊME CIRCONSPECTS LES PLUS DE 12 ANS.



Après avoir défait Shredder et son Foot Clan, les Tortues Ninja continuent de protéger New York sans se faire connaître, souffrant de leur solitude et de leur différence. Mais pas le temps de s'appesantir: une nouvelle menace gronde… En 2014, NINJA TURTLES rebootait les célèbres Tortues Ninja avec en point d'orgue une origin story en partie convaincante sur le papier, enserrée dans un maelström sonore et visuel insupportable. Deux ans plus tard, force est de constater que les choses se sont (un peu) améliorées. Dave Green (ECHO) remplace Jonathan Liebesman et, s'il a tendance à étriquer ses cadres au point que l'action se révèle parfois brouillonne et en manque d'ampleur, son découpage s'avère plus lisible et moins lourdement dérivé de l'inimitable style Michael Bay. On notera aussi quelques efforts d'écriture dans le traitement de la prétendue monstruosité des tortues ou dans l'exploration de leurs relations fraternelles –notamment les classiques mais intéressants conflits entre Leonardo et Raphaël. Reste que NINJA TURTLES 2 demeure un divertissement assez paresseux qui cantonne Megan Fox à un objet sexy, survole ses personnages secondaires –à l'instar de Casey Jones, interprété au ras des pâquerettes par Stephen Amell– et rejoue dans son dernier acte le climax de TRANSFORMERS 3 –et, par conséquence, d'AVENGERS. Certains gamins hyperactifs pourraient bien adorer. Les autres…
A.A.

CASABLANCAS

De Hubert Woroniecki.
Documentaire.
États-Unis. 1h29
SORTIE LE 29 JUIN





SPLENDEURS ET MISÈRES DE CELUI QUI TRANSFORMA LES MANNEQUINS EN STARS. UN HÉROS À LA SCORSESE ET UN DOCU SOIGNÉ, UN PEU TROP RESPECTUEUX.

Souvent le documentaire nous rappelle combien la fiction ne peut pas grand-chose face à la réalité. Les scénaristes les plus brillants et les plus tordus font parfois pâles figures devant l'absurde et la démesure de la vie des "vrais" gens. Le créateur de l'agence Elite, John Casablancas, avec son air de mâle alpha, ses costumes parfaits et son bagout improbable semble tout droit sorti des meilleurs films de Scorsese. Cette biographie un peu trop hagiographique retrace le parcours d'un jeune gamin aisé qui va faire du sexe et de la beauté un business florissant. Montage dynamique, alternant documents d'époque, cinéma d'animation et photos de famille, le film suit le fil de la voix de Casablancas himself qui se raconte comme un survivant. C'est à la fois gênant et fascinant. Si le peu de recul critique sur le personnage et ses actes oblige le spectateur à s'interroger sur la vraisemblance et le bien fondé de ce qui est dit, l'autocélébration de l'homme par lui-même colle si bien au sujet, si bien aux époques fastueuses qui défilent, que l'on cède assez facilement aux charmes curieux de ce docu clinquant et retors. Par le prisme de ce roi du mannequinat, le film restitue avec précision l'évolution des fantasmes de la société et cette fascination très warholienne pour le "beau" et la célébrité. Bien plus juste et passionnant sur le même sujet que l'hémoglobine chic du THE NEON DEMON de Nicolas Winding Refn.
R.C.

APPRENTICE

De Junfeng Boo. Avec Gerald Chew, Wan Hanafi Su, Crispian Chan.
Singapour. 1h36
EN SALLES





PRÉSENTÉ À UN CERTAIN REGARD CETTE ANNÉE, LE DÉCEVANT *APPRENTICE* AVAIT POURTANT UN PITCH PROMETTEUR.

Avec ses promesses de polar asiatique, son postulat un peu tordu impliquant un gardien de prison de haute sécurité nourrissant une certaine fascination pour la potence de l'établissement et le mécanisme de pendaison, APPRENTICE, en sélection officiel au dernier Festival de Cannes, promettait du lourd, du poisseux, du pas clair. Malheureusement, rien de tout ça au final, plutôt des banalités de film d'auteur. Il s'agit d'un tout petit film singapourien, un petit geste de cinéma pas foncièrement inintéressant mais assez anodin. Le mystère autour du comportement de son protagoniste et ses réelles motivations devient rapidement clair, et si le réalisateur, Junfeng Boo, fait croire à un virage vers le revenge movie, c'est du flan. À vouloir être toujours plus intelligent que son sujet, il ensevelit son film sous une couche de cinéma psychologisant et refuse toute action concrète au profit de trop d'interrogations et d'errances. Au final, même si l'ambiance carcérale est posée avec un certain talent, si le questionnement autour de la peine capitale est contourné par les trivialités de l'exécution, si la mise en scène –notamment pour les séquences en prison– recèle d'une certaine grâce et d'un bon sens géographique, le film échoue face aux sentiments ou à l'émotion. Et se permet en plus de se conclure en eau de boudin. Il y a "Un Certain Regard" dans APPRENTICE, mais il s'oublie très vite.
E.S.

LA LÉGENDE DE BAAHUBALI : 1ÈRE PARTIE

De S.S. Rajamouli. Avec Prabhas, Rana Daggubati, Anushka Shetty.
Inde. 2h17

SORTIE LE 15 JUIN



UN ÉQUIVALENT INDIEN AUX *DIX COMMANDEMENTS*, DONT LE SOUFFLE DÉCOMPLEXÉ RIDICULISE BON NOMBRE DE BLOCKBUSTERS RÉCENTS.

Sauvé des eaux par des villageois lorsqu'il n'était qu'un nourrisson, Shivudu ignore tout de ses origines. Même quand, une fois devenu adulte, il se laisse séduire par un irrésistible appel de l'aventure le conduisant dans le royaume voisin. Sous le charme d'une rebelle luttant contre un tyran esclavagiste, Shivudu finit par rejoindre la lutte sans se douter qu'il est en train d'embrasser son destin messianique. Quelques mois à peine après la sortie mondiale d'EXODUS, l'Inde dévoilait sa dernière superproduction aux accents "bibliques", et dont la logistique pharaonique et le triomphe commercial suffisent à en remontrer à la fresque pantouflarde de Ridley Scott. Parce que contrairement à la démarche du réalisateur de GLADIATOR, qui pâtissait d'une rationalisation contreproductive de sa mythologie, LA LÉGENDE DE BAAHUBALI ne saurait s'embarrasser de telles considérations, avec à son bord l'auteur du délirant EEGA. À la barre d'une épopée pourvue de moyens logistiques considérables, S.S. Rajamouli entend clairement redéfinir le concept de démesure. À chaque scène ! De l'escalade d'une montagne olympienne à faire baver d'envie le Tom Cruise de MISSION IMPOSSIBLE 2, de la domination à main nue d'un taureau herculéen jusqu'à une monstrueuse bataille finale (un pur moment de bravoure faisant office de flash-back !), BAAHUBALI y va à fond dans l'exagération et l'iconographie martiale sans se soucier d'en faire trop. Le résultat aurait pu être ridicule, surtout avec des effets spéciaux pas toujours très bien fignolés, mais la puissance des images, l'échelle surdimensionnée du projet et la sincérité du spectacle suscitent un enthousiasme béat de chaque instant. Pour peu qu'on soit prêt à ranger au placard son regard conditionné de spectateur occidental. Car même allégé d'une bonne vingtaine de minutes (afin d'en atténuer les aspects les plus folkloriques), le montage international de LA LÉGENDE DE BAAHUBALI ne peut dissimuler sa nature d'objet conçu pour satisfaire un public indien dont la culture est singulière. Une culture qui ne s'amuse jamais de la virilité excessive du héros et du caractère niais d'une romance teintée de machisme et agrémentée d'inévitables parenthèses musicales. Bref, tout ce qui alimente les préjugés à l'encontre du cinéma indien. Pourtant, c'est aussi ce qui contribue à la générosité de cette première partie, décomplexée, d'un diptyque gargantuesque qui ne s'achèvera que l'année prochaine. La suite, pourtant tournée en même temps, ayant été repoussée de cet été à avril 2017, l'attente n'en sera que plus grande.
J.M.

UN TRAÎTRE IDÉAL

De Susanna White. Avec Ewan McGregor, Naomie Harris, Stellan Skarsgård. Grande-Bretagne. 1h48

SORTIE LE 15 JUIN



APRÈS LES RÉCENTS *LA TAUPE* ET *UN HOMME TRÈS RECHERCHÉ*, LE CINÉMA S'EMPARE À NOUVEAU DE L'UNIVERS DE JOHN LE CARRÉ.

Les producteurs et cinéastes ont l'heureuse idée de piocher dans les histoires implacables de l'ancien agent secret devenu écrivain John Le Carré pour produire des anti-JAMES BOND. Des films bavards, anti-spectaculaires, presque poétiques. Depuis cinq ans plus particulièrement, les adaptations sont d'une qualité remarquable – tournez-vous vers la série de la BBC THE NIGHT MANAGER ou les films LA TAUPE et UN HOMME TRÈS RECHERCHÉ pour comprendre les atouts dramatiques de l'auteur. Si au cinéma, Tomas Alfredson et Anton Corbijn avaient traduit le monde impitoyable de l'espionnage dans des films sévères, rigoureux, précis, Susanna White – grande réalisatrice de séries télévisées – a fait d'UN TRAÎTRE IDÉAL une production très mainstream, sans grande identité visuelle d'accord, mais bougrement bien menée. Sur un scénario signé Hossein Amini, l'une des plumes les plus appliquées de la production actuelle (d'aucuns disent qu'il est trop scolaire dans ses influences hitchcockiennes), la réalisatrice trousse un vrai film d'espionnage, baladant son intrigue depuis un luxueux hôtel marocain jusqu'à une planque dans les Alpes suisses, du métro parisien aux cuisines d'un palace londonien. Un film ramassé et solide dans lequel Perry (Ewan McGregor), un type assez banal, en pleine rupture avec sa femme (Naomie Harris), voit un homme d'affaires russe (Stellan Skarsgård) jeter son dévolu sur lui et finir par lui confier des documents secrets pour qu'il les remette au MI:6. Une situation extraordinaire qui lui donne l'occasion de se sentir moins nul que d'habitude. Nouant une indéfectible relation avec Dima et sa famille, il devient un peu par la force des choses un espion britannique. Si la relation de couple entre Perry et Gail ne convainc jamais vraiment (la faute à un personnage féminin trop effacé), Ewan McGregor porte à lui seul le film, lui le non-initié qui nous trimbale par la main dans d'excitantes aventures en même temps qu'il se débat avec une situation qui le dépasse largement. Face à lui, Damian Lewis crée un personnage d'agent du gouvernement dont l'apparente simplicité regorge en fait d'un mystère insondable, comme s'il cachait tout l'univers secret du renseignement derrière son pardessus chic. UN TRAÎTRE IDÉAL est parfois trop conventionnel, et jamais la forme ou la mise en scène n'apporte une réelle plus-value à son scénario intrinsèquement efficace. Mais c'est un très bon récit d'espionnage, qui remplit parfaitement le cahier des charges : des patios exotiques baignés de soleil aux trottoirs mouillés des pays du G7, la fin des idéaux.

R.P.

AMERICAN HERO

De Nick Love. Avec Stephen Dorff, Eddie Griffin, Keena Ferguson. États-Unis. 1h26

SORTIE LE 8 JUIN





UN FILM DE SUPER-HÉROS VOULANT SORTIR DES SENTIERS BATTUS, MAIS EN MANQUE DE POINT DE VUE FORT.

Abîmé par les abus d'alcool, de drogues et de fêtes, Melvin est un déchet vivotant dans la vieille maison de sa mère et luttant pour voir son fils, éloigné par son ex-femme. Mais Melvin dispose aussi de pouvoirs surnaturels... Et s'il les utilisait enfin à bon escient? Huit ans après HANCOCK, AMERICAN HERO tente de nouveau le coup du "super-héros pas commode" sortant des canons habituels du samaritain voué à faire le bien. Une tâche que l'Anglais Nick Love (THE SWEENEY) embrasse sans moyens et avec la volonté de sortir des sentiers battus. S'il utilise la facilité du "film reportage", Love parvient à capter l'attention grâce au personnage même de Melvin. AMERICAN HERO a beau user de stéréotypes, son personnage principal a tout de même de la chair, notamment grâce à son interprète, Stephen Dorff, comédien dont une carrière globalement piteuse n'a pas émoussé le charisme de branleur vénéneux. Il porte littéralement AMERICAN HERO de séquence en séquence, donnant une crédibilité parfois touchante aux émotions contradictoires ressenties par son personnage. Malheureusement, AMERICAN HERO finit par bégayer. Car à force de multiplier des pistes intéressantes –chronique sociale et morale d'une Amérique désenchantée, super-héros movie lo-fi, histoire de rédemption et coming of age tardif– sans parvenir à les creuser, AMERICAN HERO semble parfois manquer cruellement de point de vue.

A.A.

AVANT TOI

De Thea Sharrock. Avec Emilia Clarke, Sam Claflin, Matthew Lewis. États-Unis. 1h50

SORTIE LE 22 JUIN





L'AMOUR ET LE HANDICAP : *AVANT TOI* HÉSITE ENTRE LE MÉLO, LE SUJET DE SOCIÉTÉ ET LA ROMCOM. ET FINIT PAR EN FAIRE DES CAISSES.

Dans un bled d'Angleterre, Lou (Emilia Clarke) trouve un travail d'aide à la personne, auprès du fils (Sam Claflin) d'une famille bourgeoise, qu'un accident a laissé tétraplégique. AVANT TOI essaie d'abord de nous vendre un choc des cultures : elle est une Punky Brewster adulescente, évoluant le sourire aux lèvres sous le ciel gris et la menace du chômage typiques de la campagne britannique ; lui est un ancien col blanc athlétique, désormais aussi collé à son fauteuil qu'esclave de sa colère. À grand renfort de chansons d'Ed Sheeran, le film fait naître un amour vrai entre "ces êtres que tout oppose" et pompe autant NOS ÉTOILES CONTRAIRES qu'INTOUCHABLES. Si l'on fait abstraction des sourires et de l'accent anglais hyper forcés d'Emilia Clarke (c'est difficile), AVANT TOI peut éventuellement donner un peu de plaisir aux plus romantiques d'entre nous. D'autant que le charme et le talent de Sam Claflin agissent vraiment, malgré les entraves physiques du rôle. Mais dès que le film aborde des sujets plus difficiles (le droit à l'euthanasie, notamment), il devient une sorte de devoir sur table, thèse/antithèse, étalant ses arguments et étayant son cas d'étude. La fiction ne parvient plus à s'affranchir du sujet de société. THIS IS NOT A LOVE STORY peignait de manière plus poétique et déchirante l'intrusion du morbide dans l'histoire d'amour. Mais AVANT TOI n'est pas une bluette très finaude.

R.P.

THE NEON DEMON

De Nicolas Winding Refn. Avec Elle Fanning, Jena Malone, Bella Heathcote. États-Unis/France. 1h57

SORTIE LE 8 JUIN



LES CODES PUBLICITAIRES USÉS JUSQU'À LA CORDE, REFN FAIT DE L'IMAGE POUR L'IMAGE ET REGARDE LE MONDE AVEC DÉDAIN.

Nicolas Winding Refn nous a toujours raconté des histoires. De vikings, de prisonniers anglais, de chevaliers blancs… Avec une certaine idée du romanesque et du cauchemar. Au fil de sa filmo, il a travaillé un ton plus sexuel, jusqu'à ce qu'ONLY GOD FORGIVES ne parle quasiment plus que de ça. Ainsi, qu'il finisse par faire un film de possession (par la beauté) semble presque une évolution naturelle. Un film d'horreur sans les balises de l'horreur, nous promet-il. Un film sur la beauté "très présente dans [sa] vie", celle "qui donne aux femmes un certain pouvoir", "qui peut mener à une forme de folie". Et de conclure cette note d'intention, publiée dans le dossier de presse, par une référence à Narcisse, qui est mort de s'être trop admiré. Ce postulat, un peu simpliste, Refn aura du mal à l'exploiter sous forme de récit. Le parcours de cette jeune Américaine débarquée à Los Angeles pour devenir mannequin tient sur un bout de nappe. Et deux heures pour nous raconter sa transformation en créature vaniteuse et en objet de convoitise, c'est long. Un rapport histoire/durée déplorable, qui vous donne une idée de la complaisance du film. Refn ne dénonce rien, et même s'il argue "fuck the establishment" en conférence de presse cannoise, il exploite une industrie de la mode en lui chipant tous ses codes, tous ses effets, toutes ses aberrations mais la regarde de haut, en traitant cinématographiquement ceux qui la font comme des crétins. Bien sûr, le film est plastiquement intéressant. Comme son nom l'indique, il est très L.A. nocturne, très papier glacé. Envoûtant donc, puisque chapoté par le "démon du néon". Mais le film se repaissant du minimalisme, embrassant le statisme comme une mannequin qui pose, Refn ne se préoccupe que de la géométrie du cadre et malheureusement, le résultat est souvent sage comme une image. Rien de neuf dans le visuel refnien. Surtout, d'autres l'ont mieux fait avant lui (Gaspar Noé, Kubrick) ; lui-même l'a mieux fait avant cela. Dans ce NEON DEMON figé et sans chair, il y a le mauvais goût des excellents réalisateurs, mais paralysé par le premier degré. Refn s'entête à vouloir faire de l'horreur sans horreur dans un grand spot publicitaire pour lui-même – aujourd'hui, il s'est brandé en "NWR". Sans la générosité et la jouissance que ses films charriaient si bien avant (même dans ses récits les plus abruptes comme VALHALLA RISING), son cinéma fait désormais la gueule, pas par prise de position mais par apathie. Parce que, comme plein de mannequins, d'actrices, d'acteurs, et de réalisateurs, NWR est persuadé que faire du boudin lui donne un air plus intelligent.

E.S.

ALICE DE L'AUTRE CÔTÉ DU MIROIR

De James Bobin. Avec Mia Wasikowska, Johnny Depp, Helena Bonham Carter. États-Unis. 1h50

EN SALLES





L'INDIGENCE VISUELLE DE LA SUITE D'*ALICE AU PAYS DES MERVEILLES* DÉPASSE TOUT CE QUE L'ON CRAIGNAIT.

Sorti en 2010, ALICE AU PAYS DES MERVEILLES avait raflé plus d'un milliard de dollars de recettes, confortant Hollywood dans sa volonté d'adapter en live action des contes de la littérature classique. Là où le dessin animé de 1951 se roulait dans le bizarre et le psychédélisme, Tim Burton, aux commandes du film, enchaînait les fautes de goût, agressait le spectateur au lieu de l'hypnotiser, et laissait sa muse Johnny Depp évoluer en roue libre (l'horreur). L'arrivée sur cette suite de James Bobin, artisan du retour des Muppets, auteur/réalisateur de DA ALI G. SHOW et FLIGHT OF THE CONCHORDS, promettait de mettre un peu de piment dans cette franchise, mais aucune ambition d'auteur ne pouvait alléger la grosse meringue de Disney. Capitalisant sur trois influences visuelles (Dali, Bottero et Arcimboldo) qu'il remixe façon vacherin hypercalorique, ALICE DE L'AUTRE CÔTÉ DU MIROIR est une atrocité visuelle, qui ne jure que par le numérique. Artificielle, synthétique, cette suite laisse complètement indifférent. Alors qu'Alice (Mia Wasikowska) part à la recherche de la famille disparue du Chapelier, avec à ses trousses le Temps personnifié (Sacha Baron Cohen), impossible de se sentir un tant soit peu concerné, la faute à l'hystérie ambiante et à un récit ni fait ni à faire. Peut-être dans le dénouement, le regard affolé de Johnny Depp véhicule-t-il quelques émotions, mais c'est déjà trop tard.

R.P.

LA TORTUE ROUGE

De Michael Dudok de Wit. Animation France/Belgique. 1h20

SORTIE LE 29 JUIN





DOUCE, DÉLICATE MAIS PARFOIS TRÈS CRUELLE, LA LÉGENDE DE LA TORTUE ROUGE IMPOSE SON ANACHRONISME ET SON AUDACE.

Rescapé d'un bateau qui a fait naufrage, un homme survit seul sur une île déserte. À chaque fois qu'il construit un radeau pour s'enfuir, une tortue rouge, en pétard, dotée d'une grande force, anéantit tous ses espoirs. Il la tue, mais ce n'est que le début de sa grande aventure. Un destin raconté avec la poésie des légendes intemporelles et universelles. Celle-ci vise à remettre l'Homme à sa place face à une nature toute-puissante et colérique, et à lui inculquer une certaine contrition face à sa propre cruauté. Le dessin de Michael Dudok de Wit est d'une simplicité virginale, l'animation est minimaliste et la palette de couleurs plutôt sommaire. Pourtant, c'est cette pureté, cette modestie, qui rendent le film élémentaire et fondamental et son récit aussi clair qu'un passage biblique. Aussi effrayant. La tension, la solitude, la peur et même la panique deviennent des sentiments très palpables, car il y a une évidence de storytelling. Le risque étant que ce côté conte moral, volontairement en dehors des codes de l'animation commerciale, range le film du côté des œuvres théoriques plus que cinématographiques. L'histoire avait attiré l'attention de Miyazaki, il y a quelques années (d'où le studio Ghibli à la production) : ça n'étonnera personne. Si le style est plus épuré et moins épique que celui du maître japonais, la spiritualité de LA TORTUE ROUGE n'aurait pas juré dans sa filmographie.

E.S.


Suicide
Squad
Property of Joker

Des prises de vues à Toronto en juillet 2015 au CinemaCon de Las Vegas en avril dernier, où il était présenté comme l'un des piliers du line-up de Warner, SUICIDE SQUAD nous a ouvert ses portes et son univers barjot, dévorant et collé au bitume. Avec son casting éblouissant, son réalisateur déterminé et son riche bestiaire d'anti-héros, la nouvelle superproduction DC Comics est aussi une flamboyante proposition de cinéma. Un film d'auteur ? C'est bien possible. Cinemateaser vous invite à un voyage dans le Gotham captivant de David Ayer.

DE DAVID AYER. SORTIE LE 3 AOÛT
PAR EMMANUELLE SPADACENTA

Dans une salle de réunion des studios canadiens de Pinewood investis par les équipes de Warner Bros./DC Comics, sont exposés des portraits, des artworks, des concept arts et des photos préparatoires des héros de SUICIDE SQUAD, de leurs costumes et de leurs armes de prédilection respectives. Ils sont neuf protagonistes : Deadshot (Will Smith), Harley Quinn (Margot Robbie), El Diablo (Jay Hernandez), Killer Croc (Adewale Akinnuoye-Agbaje), Captain Boomerang (Jai Courtney), Enchantress (Cara Delevingne), Slipknot (Adam Beach), Katana (Karen Fukuhara) et Rick Flag (Joel Kinnaman). Ce dernier est en fait employé par Amanda Waller (Viola Davis), agent gouvernemental, pour chapeauter les autres, des super-vilains qu'elle a réunis en task force pour des missions périlleuses : la Suicide Squad. Des combattants censés obéir servilement, en échange de diverses remises de peine. Une galerie de personnages qui ne serait pas complète sans le Joker (Jared Leto). S'il reste extérieur à la Suicide Squad, il est en rapport étroit avec la première mission de Waller et intimement lié à Harley Quinn, son ancienne psychiatre devenue déglingo et dangereuse après être tombée éperdument amoureuse de lui. Nous sommes à Toronto, en juillet 2015. Une première photo du Squad a été publiée deux mois et demi auparavant, début mai : elle nous avait laissés dubitatifs car, en mode figé, l'allure générale nous était apparue très terne et artificielle. En revanche, un premier trailer, mis en ligne au lendemain du Comic-con de San Diego mi-juillet, nous avait retourné la tête. Sur une reprise lyrique et sombre de "I Started a Joke" des Bee Gees, Warner présentait au public un ballet morbide, un jeu de manipulation entre une femme d'ambition et des criminels à fleur de peau. Une bande-annonce lovée dans un faux calme, une retenue en forme de menace. Formidable et audacieuse entrée en matière pour une superproduction de studio : entre ces multiples personnages mal connus et mal aimables, sa musique à se pendre et son refus obstiné de mettre en avant les ingrédients naturels du genre comic book movie, SUICIDE SQUAD s'imposait d'abord comme un geste artistique un peu… suicidaire.

Quand on visite le tournage de SUICIDE SQUAD, le DC-verse n'est pas encore plombé par le désastreux retour critique de BATMAN V SUPERMAN. Il est donc juste de dire que le discours tenu sur place, notamment par les producteurs Charles Roven et Rick Suckle qui nous accueillent, n'est pas défensif. SUICIDE SQUAD est le troisième film du grand DC Extended Universe que Warner produit après MAN OF STEEL et BVS. Selon Charles Roven, le plus gros défi face à la mise en place de cet univers partagé est artistique : "Il faut faire en sorte que ce ne soit pas contraignant pour les réalisateurs respectifs. Il faut qu'ils s'amusent avec leur propre film. Nous avons donné à David *(Ayer, ndlr)* l'espace pour faire ce qu'il veut avec SUICIDE SQUAD, sans le brider avec nos propres exigences." D'aucuns diraient qu'il s'agit justement de l'un des problèmes de Warner/DC : si Marvel est guidé de main de maître par la vision de Kevin Feige, personne ne serait là pour assurer la cohérence du Justice League ➤



« On travaille sur la vérité émotionnelle. Ce n'est pas juste un comic book movie tout coloré. Il y a une vraie quête de réalisme… »

Jai Courtney, Captain Boomerang



sommaire



Universe. On oppose à ce fumeux argument le facteur risque. Quand les blockbusters de Disney/Marvel roulent avec les mêmes sempiternelles recettes (du fun, aucun style et un manque d'enjeux) qui fonctionnent à merveille commercialement, ceux de Warner/DC osent refléter le point de vue de leur metteur en scène, de ses préférences esthétiques à ses maladresses narratives par exemple. Ainsi, avant d'être un blockbuster de Warner, SUICIDE SQUAD se revendique comme un film de David Ayer. Un postulat qu'on a voulu mettre à l'épreuve.

Dans les tuyaux depuis 2009, le projet SUICIDE SQUAD a connu une avancée spectaculaire pendant l'été 2014, peu ou prou quand, dans le camp adverse, LES GARDIENS DE LA GALAXIE devenait le comic book movie le plus hypé depuis bien longtemps (toutes majors confondues). L'industrie a tiré deux leçons de l'attente débridée autour du film de James Gunn ainsi que de son succès. 1/ Loin de la dictature de la pré-awareness, les spectateurs ont envie de faire connaissance avec les super-héros les moins connus des BD. 2/ Il semble que le public affectionne particulièrement les groupes de super-héros – probablement parce que la dynamique du comic book movie change alors de codes. "Les bonnes idées surgissent toujours de discussions entre plusieurs personnes, nous explique Charles Roven, alors je ne me souviens plus de qui est venue l'envie de se concentrer non plus sur les héros mais sur les super-vilains." Les équipes de Warner/DC sont pourtant "engoncées" dans le modèle Justice League avec ses rutilants good guys. C'est David Ayer, alors en postproduction de FURY, film de guerre avec et produit par Brad Pitt, qui déverrouillera le DC-verse avec SUICIDE SQUAD. "Il est venu nous dire qu'il avait un point de vue sur le projet, se souvient Roven. On filmait BATMAN V SUPERMAN à Detroit alors on lui a demandé de venir nous voir. Les têtes de la compagnie, Kevin Tsujihara *(PDG de Warner, ndlr)* et Sue Kroll *(Présidente de la distribution mondiale de Warner, ndlr)*, étaient également en visite sur le plateau, alors on a investi une salle de réunion et on l'a écouté. Il nous a pitché son film, parfois jusqu'au moindre détail. On lui a dit : 'si tu es capable de traduire en scénario ce que tu viens de nous expliquer, alors nous te donnerons le feu vert'. Quatre mois plus tard, il nous faisait parvenir un script." Entre-temps, l'industrie bruisse de la rumeur selon laquelle SUICIDE SQUAD pourrait être officiellement lancé d'ici la fin de l'année 2014. Des comédiens, comme Jai Courtney, Margot Robbie ou Will Smith, montrent un grand enthousiasme et donnent un accord de principe. "C'est peut-être le film qui s'est monté le plus rapidement de toute ma carrière, nous dit Charles Roven, presque 35 ans de métier. David a pitché le film en juillet, le tournage a démarré en avril. La préproduction a commencé avant même que FURY ne sorte…"

Il fait nuit, et nous voilà dans le feu de l'action. Une scène de fusillade, impliquant la totalité du Squad, est en préparation. Le mouvement de la grue est inlassablement répété pendant qu'à quelques mètres de nous, les acteurs, en costumes, discutent, rigolent, se tapent dans le dos. "Ça ne se voit jamais sur les tournages, ça, nous dit David Ayer. Entre les prises, les acteurs se réfugient toujours dans leur caravane. Ici, c'est spécial." Alors que Will Smith ne devait pas se rendre disponible pour les journalistes sur le plateau, la superstar vient tout de même nous briefer sur la nature de la scène en passe de se tourner – et finit par trop en dévoiler, jusqu'à spoiler. La "faute" à une évidente décontraction générale, une atmosphère assez informelle et assez rare sur les tournages de blockbuster. Mais dont l'origine est à chercher du côté des méthodes de travail atypiques du réalisateur. Issu d'une famille de militaires, étant lui-même un ancien de la Navy, David Ayer bâtit ses films sur l'esprit de corps et l'énergie massive qui s'en dégage. Il y a deux ans, SABOTAGE réunissait dix protagonistes autour d'Arnold Schwarzenegger ; plus tard, il assignait Shia LaBeouf, Brad Pitt, Michael Peña, Jon Bernthal et Logan Lerman à un bootcamp drastique en préparation de FURY, film de guerre dans lequel ses acteurs devaient survivre à l'ennemi nazi dans la cabine d'un tank. "J'aime les gros castings, concède David Ayer. Il faut 'créer une famille' et si elle marche à l'écran, alors elle peut aussi marcher dans ➤

« C'est peut-être le film qui s'est monté le plus rapidement de toute ma carrière... »

Charles Roven, producteur



la vie. [Sur le tournage de SUICIDE SQUAD,] il y a une énergie incroyable. Ça me plaît de réunir des individus et d'en faire un groupe vraiment soudé."

"La plupart des réalisateurs avec qui j'ai bossé m'ont toujours promis des répétitions extensives, nous explique Joel Kinnaman, mais au final, ce n'était que des lectures plus ou moins améliorées. Ici, on a eu un mois entier de répétition. Tous dans une même pièce, à lire et relire le scénario mais aussi à improviser. Tout le monde était dans la même position de vulnérabilité. C'est plutôt une pratique de théâtre…" "On était comme à poil, poursuit Jay Hernandez. À partir de là, il faut créer la confiance." "David te pose des questions devant tout le monde et tu peux pas y couper, continue Kinnaman. 'De quoi t'as le plus peur? Quel est le moment le plus embarrassant de ta vie? Quelle est la chose la plus méchante que tu aies faite à quelqu'un?' Les masques tombent, c'est un moment de pure honnêteté." "Ce qu'il pratique avec les acteurs, développe Jai Courtney, c'est de l'ordre de la découverte de soi et des autres. On travaille sur la vérité émotionnelle. Ce n'est pas juste un comic book movie tout coloré. Il y a une vraie quête de réalisme." C'est par les répétitions et un team building que toutes les grandes corporations jalousent que David Ayer dégraisse ses films des vanités de comédiens. Des joutes verbales aux séances quasipsychanalytiques… "On apprend beaucoup d'une personne quand on doit lui mettre son poing dans la

« Will Smith a un sens du leadership. Il est aussi très charismatique. Avec lui, il n'y a pas toutes ces conneries de movie stars. »

David Ayer, réalisateur

gueule", rigole le metteur en scène. De ce processus, a émergé un meneur naturel : Will Smith. "Il a un sens du leadership, concède David Ayer. Il est aussi très charismatique. Avec lui, il n'y a pas toutes ces conneries de movie stars."

"Je voulais que tout le monde s'amuse. Ce genre de grosses productions peuvent être lourdes, les producteurs sont stressés et au studio, tout le monde a peur de perdre son boulot. Je me suis positionné comme un tampon entre ça et nous." Will Smith est comme vous imaginez Will Smith. C'est un leader, chaleureux et rieur. Nous sommes huit mois après notre visite sur le tournage de SUICIDE SQUAD, à Las Vegas où se tient le CinemaCon, une grande convention organisée pour les exploitants. Dans une suite du Caesars Palace, la Suicide Squad est fin prête à discuter du processus créatif du film. Et surtout de la cohésion du groupe, des longues parties de billard ➤





« Les barons de la drogue ont des comptes Instagram maintenant. C'est un moyen très efficace de comprendre comment les méchants vivent vraiment.»

David Ayer, réalisateur



ou de ping-pong jouées entre les prises dans des salles imaginées par l'acteur pour ses partenaires. Mais, à côté de Will Smith, s'est assis celui que tout exclut : Jared Leto. Calme et observateur, l'interprète du Joker ne fait pas partie du Squad. Sur le plateau, il s'était caché, créant lui-même sa propre mystique. "Nous aussi, on avait très hâte de le voir débarquer, confirme Jay Hernandez. Tout le monde voulait le voir en vrai." Se faisant appeler "Mister J" (le "J" faisant référence au "Joker" autant qu'à "Jared") devant et derrière les caméras, il a pris la Méthode au pied de la lettre, plongeant corps et âme dans ce personnage que David Ayer consacre comme "l'un des plus célèbres vilains du monde de la fiction". "Quand il débarque sur le plateau, il est putain de terrifiant", nous disait le réalisateur. "Je ne me suis pas fait peur, dit Leto posément, précautionneusement, pour éviter toute analogie avec l'expérience morbide de Heath Ledger. C'était excitant mais terrifiant. Vous pouvez rester devant le mur et hésiter ou monter et avoir le vertige. Le fait est, c'est que vous devez grimper". Puis il se mure à nouveau dans le silence, un peu mauvais garçon, un peu capricieux, un peu impénétrable, et laisse le soin à ses partenaires d'être enthousiastes et volubiles.

"Ce qui est intéressant dans nos personnages, explique Will Smith, c'est qu'on a des aptitudes et des capacités mais nous ne sommes pas des super-héros. Nous sommes très humains. Nous ne sommes pas hors d'atteinte et ça crée un lien avec le public." David Ayer n'aborde pas SUICIDE SQUAD comme un comic book movie. "Mes personnages ne savent pas qu'ils viennent d'une BD", rigole-t-il. Selon lui, ses super-vilains sont davantage des anti-héros : "Ce sont des 'vilains' mais ils n'en ont pas conscience. Ils ont fait de mauvais choix, des choix qui les ont définis. Ils veulent une vie normale, être heureux, avoir une famille, mais on leur dit que ce n'est plus possible. C'est de ça dont parle SUICIDE SQUAD." Avant de s'atteler aux prises de vues, il a potassé la mise en scène de Kurosawa (LES SEPT SAMOURAIS, YOJIMBO), revu UN APRÈS-MIDI DE CHIEN de Sidney Lumet et quelques Sydney Pollack. Des références comme des monuments quand on parle de cinéma de personnages. SUICIDE SQUAD, un film "de lumières et de visages", nuance le metteur en scène, départi des champs lexicaux des blockbusters. Mais attention, si le premier trailer avait la mélancolie chevillée au cadre, SUICIDE SQUAD a abattu des cartes bien plus glamrock, revendiquant totalement ses outrances (un peu de "Bohemian Rhapsody" de Queen dans le deuxième trailer et un soupçon de "Ballroom Blitz" de Sweet dans le troisième). Sauf que les influences sont encore plus diverses. "Vous savez, dit-il, les barons de la drogue ont des comptes Instagram maintenant. C'est un moyen très efficace de comprendre comment les méchants vivent vraiment. Et ce que signifient leurs tatouages, quelles histoires très précises ils racontent." De TRAINING DAY à SWAT (il en a écrit les scripts), de BAD TIMES à END OF WATCH (qu'il a réalisés), le metteur en scène explore depuis ses débuts ce Los Angeles des narcos, des flics ripoux, des gangs. Et même s'il a délocalisé ses histoires de crapules de la Cité des Anges au cafardeux Gotham, c'est le même cinéma qui coule dans les veines de ses films. "C'est aussi ça qui est cool avec le Joker, exulte Will Smith. C'est le baron des gangsters." "Avec mes flingues en or", acquiesce Leto en murmurant. "David a un style urbain, reprend Smith. En matière de costumes, de set design, il est très East L.A. Avec lui, Gotham est presque plus funky. Nos looks ont une sensibilité hyper gangsta." SUICIDE SQUAD tient à sa street crédibilité. Parce qu'il puise son énergie dans quelque chose de très dur et de très authentique, mais aussi parce qu'il n'est le fruit d'aucune compromission de la part de son réalisateur : "J'ai pu faire mon film. Personne n'a interféré. Bien sûr qu'il y a une sorte de contrat tacite et mutuel : j'aurais eu des soucis si j'avais voulu tourner en noir et blanc par exemple. Mais c'est courageux de la part du studio, parce qu'une grande partie de ce que je fais dans SUICIDE SQUAD est différent. Nouveau. C'est la première fois qu'on fait un film avec des vilains. Même si j'ai absolument dû utiliser Batman. Mais j'adorais Batman quand j'étais gosse, ce vigilante endeuillé. Superman a toujours été un peu trop… 'génial' pour moi."





UN TRAÎTRE IDÉAL

Documentaire, fiction, télé, cinéma... en dépit d'un CV bien rempli et d'une carrière débutée il y a trente ans, UN TRAÎTRE IDÉAL n'est que le deuxième long-métrage de Susanna White. Un parcours semé d'embûches qui rappelle que, derrière une caméra comme dans presque toute profession, il est toujours plus difficile d'être une femme.

DE SUSANNA WHITE. SORTIE LE 15 JUIN. PAR AURÉLIEN ALLIN.

Le jour où Cinemateaser se rend à Londres pour interviewer Susanna White, un article de Variety révèle que, pour la première fois en quatre saisons, un épisode de la série SHERLOCK va être dirigé par une femme, Rachel Talalay – connue notamment pour TANK GIRL, adaptation méconnue d'un comic de Jamie 'Gorillaz' Hewlett. Il est si rare que l'industrie demande aux femmes de cornaquer les grandes licences de la pop culture que l'engagement de Talalay fait les gros titres. Nous mentionnons la nouvelle à Susanna White, qui ne s'étonne pas : "Je trouve ça triste que les gens aient encore à commenter ce genre de choses. Quand je suis allée en école de cinéma dans les années 80, il y avait peu de femmes réalisatrices. J'aurais espéré que trente ans plus tard, nous n'aurions pas encore cette même discussion. Mais malheureusement, c'est le cas." La réalisatrice d'UN TRAÎTRE IDÉAL a beau passer sa journée dans un hôtel de luxe du bord de la Tamise à promouvoir son film aux côtés d'Ewan McGregor, elle n'en oublie pas pour autant les obstacles que l'industrie oppose aux femmes cinéastes. "Il est encore très difficile pour une femme de réaliser quoi que ce soit, commente-t-elle. Une étude récente révélait que seulement 13% des films britanniques ont été dirigés par des femmes ces cinq dernières années. C'est minuscule ! Surtout quand on sait que 50% des étudiants qui suivent des cours de réalisation dans les écoles de cinéma sont des femmes. Ce n'est pas leur envie qui manque. Elles n'ont juste pas les opportunités. Les femmes réussissent très bien lorsque les équipes sont réduites – dans le documentaire, par exemple –, quand elles n'ont pas à commander des centaines de personnes. Je crois qu'en partie, le problème vient du fait qu'inconsciemment, les gens ont encore en tête une vision très surannée de ce qu'est un réalisateur – un gros mec bruyant ! Il faut que ça change."



Susanna White se dit "chanceuse d'avoir pu faire des projets de plus grande envergure", mais elle est tout de même confrontée à un problème de taille : elle aime les univers masculins, ceux que seule Kathryn Bigelow semble avoir le droit d'aborder. Un exemple ? En 2008, elle réalise les quatre épisodes de la mini-série de David Simon GENERATION KILL, consacrée à la guerre d'Irak de 2003. "J'ai toujours été intéressée par ces univers, en effet. Sur GENERATION KILL, le cast était à 100% masculin et j'avais adoré pouvoir observer ça." Avec UN TRAÎTRE IDÉAL, rebelote : Susanna White aborde un genre, le thriller d'espionnage, que l'on associe plus généralement aux hommes – allez savoir pourquoi, cela doit venir de cinquante années de James Bond Girls à moitié nues. Qu'une femme dirige UN TRAÎTRE IDÉAL, dans lequel tous les personnages féminins souffrent des décisions de leurs hommes, pourrait presque avoir l'air d'un statement. "C'est intéressant, nous répond White. Au moment où je dirigeais UN TRAÎTRE IDÉAL, Susanne Bier était engagée sur la mini-série de la BBC, THE NIGHT MANAGER *(elle aussi adaptée de John Le Carré, ndlr)*. Ce sont deux projets aux histoires contemporaines. C'était peut-être un choix conscient des producteurs de choisir des femmes pour adapter ces livres-là car, vous avez raison, ce n'est pas un choix usuel. Il y a déjà peu de femmes réalisatrices, alors deux qui font des thrillers d'espionnage en même temps !"

UN TRAÎTRE IDÉAL n'est que le deuxième film de Susanna White, dont la carrière a débuté au milieu des années 80. Passée par le documentaire puis la fiction télé, elle se fait définitivement remarquer en 2005 avec la mini-série BLEAK HOUSE, adaptée de Dickens, pour laquelle elle dirige Gillian Anderson, Charles Dance ou Carey Mulligan et qui lui vaut un BAFTA. Suivent la mini-série JANE EYRE, quelques téléfilms, GENERATION KILL. Ses années passées à la télé n'ont pourtant pas été toujours un choix. "Pour être parfaitement honnête, j'étais fatiguée d'attendre les propositions… Cela m'a pris du temps avant d'obtenir mon premier projet de cinéma après BLEAK HOUSE." En l'occurrence, cinq années : en 2010, White dirige son premier long-métrage, NANNY MCPHEE ET LE BIG BANG. "À l'époque, j'avais trouvé que ce n'était pas franchement le projet le plus évident à me proposer juste après GENERATION KILL ! *(Rires.)* Un film pour enfants après une mini-série sur la guerre ! Bien sûr, j'aurais aimé faire plus de cinéma, même si je considère la télé comme un médium très intéressant, surtout aujourd'hui qu'elle

« Les gens ont encore en tête une vision très surannée de ce qu'est un réalisateur - un gros mec bruyant ! Il faut que ça change.

Susanna White

n'est plus stigmatisée comme avant." Mais même après être 'passée' au cinéma, Susanna White a continué à… attendre les propositions et a donc patienté à la télé. On la voit au générique de BOARDWALK EMPIRE ou MASTERS OF SEX. Elle se charge de PARADE'S END, mini-série prestige avec Benedict Cumberbatch et Rebecca Hall.

Puis vint enfin UN TRAÎTRE IDÉAL, projet auquel fut tout d'abord attaché Justin Kurzel (LES CRIMES DE SNOWTOWN, MACBETH), dont les idées n'auraient pas contenté la famille de John Le Carré. Lorsque Susanna White a été contactée, elle n'a eu aucun mal à s'approprier le projet : "Certains thèmes du



script me parlaient intimement. Au départ, j'ai eu connaissance d'UN TRAÎTRE IDÉAL via une première version du script écrite par Hossein Amini. Le réalisateur précédent l'avait fait réécrire par un autre car il voulait aller dans une direction différente, qui s'éloignait du roman. Mais moi, il y avait beaucoup de choses qui me parlaient dans ce script d'Hossein et qui n'auraient pas été nécessairement dans le film que [Justin Kurzel] voulait faire. Des choses sur la masculinité, sur ce que cela représente d'être un homme en 2016. Je pense même que ces thèmes étaient davantage présents dans le script que dans le roman. Et j'ai encore poussé dans cette direction. Au final, j'ai apporté beaucoup de moi-même. Quand vous vous saisissez d'un matériau aussi iconique que l'œuvre de John Le Carré, le mieux que vous puissiez faire est d'apporter votre sensibilité. C'est d'ailleurs une des premières choses que m'a dites John. Selon lui, les meilleurs films tirés de son œuvre sont ceux sur lesquels les réalisateurs se sont appropriés les livres. Prenez CONSTANT GARDENER, qui est sans doute une de mes adaptations préférées d'un bouquin de Le Carré : le film est très différent du roman, il y a moins de politique, il est davantage concentré sur l'histoire d'amour."

Venant du documentaire, Susanna White n'aurait-elle pas également apporté à UN TRAÎTRE IDÉAL un certain réalisme lo-fi – utile quand on adapte Le Carré, auteur anti spectaculaire au possible ? N'aurait-elle pas un œil particulièrement entraîné pour savoir quand un film doit être réaliste et quand il doit lâcher prise et se laisser aller à la pure fiction ? Pour preuve, son choix très malin d'engager Anthony Dod Mantle, chef opérateur dont l'un des talents a toujours été de savoir esthétiser l'organique, de mélanger baroque et réalisme. White approuve : "Ce que j'aime chez Anthony, c'est sa poésie visuelle. J'avais en tête cette séquence en ralenti pour le début du film et, pour modèle, j'avais cette scène d'amour qu'il avait filmée, au début d'ANTICHRIST. Je savais qu'il avait cette sensibilité. Mais je voulais aussi qu'UN TRAÎTRE IDÉAL puisse être très contemporain et je savais qu'Anthony avait également cette énergie – il suffit de voir les films qu'il a faits avec Danny Boyle. En ce qui concerne mon background dans le documentaire… il m'a fait réaliser que je comprenais les gens et cela m'a beaucoup aidée, notamment dans le travail avec les acteurs. D'un point de vue pratique, le documentaire m'a appris le calme. Le tournage d'UN TRAÎTRE IDÉAL était très dense et nous n'avions pas beaucoup de temps pour mettre en boîte certaines scènes. Dans le docu, on n'a qu'une seule chance pour filmer une scène ! *(Rires.)* Du coup, je ne panique jamais dans les situations de rush."

Quelle est la prochaine étape pour Susanna White ? Encore inconnue. Parmi ses projets en développement citons BLOWBACK (des anciens soldats se réunissent pour un casse), qui lui donnera l'occasion de renouer avec les univers masculins qu'elle affectionne et, à l'autre opposé du spectre, WOMAN WALKS AHEAD, dont Jessica Chastain pourrait être la vedette. "C'est vraiment le film que je veux faire maintenant. Il raconte le destin de Caroline Weldon qui, partie pour faire le portrait de Sitting Bull, devint sa confidente. Cette histoire doit être racontée. C'est important pour moi de faire des films qui importent, qui disent des choses." Mais pas uniquement. Lorsqu'en rangeant nos affaires on lui parle de super-héros et de blockbusters, son regard s'illumine. "Est-ce j'aimerais en faire ? J'adorerais !" Maintenant, espérons qu'elle n'ait pas à attendre de nouveau les propositions… ●

EWAN McGREGOR

UN TRAÎTRE IDÉAL, spy movie lo-fi adaptant John Le Carré, sied bien à Ewan McGregor, acteur qui, en privilégiant les projets modestes, est devenu une star mondiale. Avec lui, on a discuté de ce parcours paradoxal, mû par les rencontres, les personnages et l'envie de ne surtout pas faire ce que l'industrie attend de lui. PROPOS RECUEILLIS PAR AURÉLIEN ALLIN



uand on a un peu moins de 40 ans et qu'on a été ado dans les années 90, Ewan McGregor s'apparente peu ou prou à une légende. Il a été Renton, le toxico romantique de TRAINSPOTTING – sans doute le film générationnel le plus important des 90's – et un très crédible Obi-Wan Kenobi dans une bien moins crédible prélogie STAR WARS. Pourtant, il n'a pas nécessairement l'aura écrasante d'autres stars ayant éclos en même temps que lui – Leonardo DiCaprio ou Brad Pitt en tête. Sans doute parce qu'Ewan McGregor est écossais et qu'il n'a jamais vraiment cherché les honneurs ou les premières places. Certes, il s'est brouillé avec Danny Boyle parce que le cinéaste lui avait préféré DiCaprio (tiens, tiens) pour LA PLAGE. Et quand il a endossé la robe d'Obi-Wan, il l'a fait dans une trilogie entièrement financée et conçue en parfaite indépendance par le démiurgique George Lucas, ainsi totalement protégé de l'ingérence agressive des studios. De film en film, Ewan McGregor s'est bâti une carrière hors-normes, jamais dictée par le succès et surtout pas par la rentabilité. Il a bossé avec des cinéastes révérés – de Boyle à Woody Allen, en passant par Tim Burton, Roman Polanski, Peter Greenaway, Todd Haynes, Steven Soderbergh ou Ridley Scott. Il a chanté pour Baz Luhrmann, affronté les explosions de Michael Bay, donné leur chance à des cinéastes européens comme David Mackenzie ou Ole Bornedal, est tombé amoureux de Jim Carrey pour Ficarra & Requa (I LOVE YOU, PHILLIP MORRIS), fait le salopard pour Gavin O'Connor. D'aucuns diraient que tout ceci est trop foutraque pour avoir du sens. Alors comment Ewan McGregor conduit-il sa carrière? La réponse, c'est maintenant.

UN TRAÎTRE IDÉAL résume un peu votre carrière : vous êtes une star internationale et vous avez le statut de 'leading man' alors qu'en fait, vous campez souvent des mecs ordinaires ou tout du moins, très réalistes. En un sens, vous transformez des rôles de premier plan en 'character acting'…
Oui, je suis assez d'accord avec ça… Je crois que je vois les personnages que j'incarne comme des gens. Des vrais gens. Mais ce n'est pas quelque chose que je recherche consciemment. En fait, avant toute chose, je cherche à être convaincant dans un rôle, à comprendre un personnage, qui il est, pourquoi il fait ce qu'il fait. J'ai toujours eu un instinct chanceux pour tout ça. Je ne fais pas énormément d'efforts, je ne fais jamais beaucoup de recherches par exemple. En revanche, je cherche à ce que les choses aient l'air réelles à l'écran. Je suppose que j'ai une sorte d'aversion pour les personnages de cinéma typiques, les rôles de 'leading man'. A priori, je ne sais pas trop ce que c'est et quand j'en vois à l'écran, je n'y crois pas. Je ne sais pas qui sont ces gens. Le mec typique des productions hollywoodiennes, dur à cuire, taiseux, qui fait se pâmer les filles… Je ne sais pas qui est ce type, je ne l'ai jamais rencontré ! Et si je l'ai rencontré, j'ai sans doute pensé que c'était un connard. Du coup, je n'ai pas envie de le jouer. Je ne saurais pas comment le jouer, de toute façon. Ce serait comme incarner le méchant en ayant l'intention d'incarner le méchant. Ce serait une erreur : le méchant ne pense pas qu'il est le méchant. Et si c'est le cas, il s'en fout car il aime faire le mal ! Dans la vie, personne ne joue un stéréotype : les gens sont des êtres humains, ils sont eux-mêmes, ils sont complexes. Donc j'aime ce que vous me dites car si c'est comme ça que vous voyez ma carrière, tant mieux, j'en suis très fier.

J'ai le sentiment que, dans la conduite de votre carrière, vous êtes davantage attiré par l'aspect humain – rencontrer puis travailler avec des gens…
Oui.

Comment cela-t-il influencé vos choix au fil des ans ?
Cela m'a influencé de diverses façons, mais je dois dire que rien n'est plus important que le scénario. Rien n'est plus important que l'instinct que vous pouvez avoir pour un projet lorsque vous le lisez. Bien sûr, quand vous recevez un script signé Woody Allen, vous le lisez peut-être d'une manière différente que si vous ne saviez pas qu'il était de Woody Allen. Pareil pour Tim Burton ou d'autres. Mais quand bien même : vous devez aimer le scénario. Je ne crois pas avoir jamais fait un film sans avoir eu la sensation que je pouvais y trouver quelque chose à jouer. J'ai fait des gros trucs hollywoodiens comme JACK LE CHASSEUR DE GÉANTS. Pourtant, dans ce film et dans ce rôle, il y avait quelque chose que je n'avais jamais joué auparavant. Et je pensais que cela pouvait être fun à faire. Au final, il s'est avéré que ce n'était pas très fun. Mais cela n'a pas vraiment d'importance car mon interprétation de ce personnage était quelque chose que je n'avais jamais fait avant – quelque chose lorgnant vers Errol Flynn ; un mec exubérant qui, justement, pense être un stéréotype de cinéma ! *(Rires.)* Je cherche toujours quelque chose comme ça dans un rôle. Après, c'est agréable qu'un réalisateur me demande de collaborer de nouveau avec lui. Ou de rencontrer un acteur lors d'un festival, réaliser qu'on adorerait bosser ensemble et se dire qu'on devrait être attentifs à des projets pouvant aller dans ce sens. Stellan *(Skarsgård, son partenaire dans UN TRAÎTRE IDÉAL, ndlr)* et moi, par exemple, on s'était croisés sur le film de Ron Howard ANGES ET DÉMONS et on avait vraiment envie de travailler de nouveau ensemble. Il y a quelques années, il m'avait envoyé un script mais je n'avais pas franchement ➤



accroché. J'avais beau avoir envie de bosser avec lui, j'ai été honnête, il a compris et on a continué à chercher. Et nous voilà dans UN TRAÎTRE IDÉAL. Je suis persuadé qu'on travaillera encore ensemble dans le futur, parce que je l'adore.

Vous faites beaucoup de petits films singuliers qu'Hollywood ne fait plus, ou presque, comme BEGINNERS, PERFECT SENSE, I LOVE YOU PHILLIP MORRIS ou LAST DAYS IN THE DESERT. Ces films existent grâce à votre nom. Est-ce un fardeau d'avoir ce pouvoir de vie ou de mort sur des projets ? Ou cela reste-t-il une chance à vos yeux d'aider des films à se monter ?
Je dirais que c'est une chance. Mais vous savez, si je n'avais pas fait ces films, ils auraient pu se monter grâce à des tas d'autres acteurs. Il existe énormément de comédiens qui ont une réputation ou un nom. Cela dit, c'est agréable si je peux permettre à des films d'exister. Je n'y pense pas beaucoup, à vrai dire. En revanche, vous avez raison sur un point : je trouve ça très dommage que tout un pan de cinéma dans lequel j'ai passé toute ma carrière soit en train de disparaître. Il migre peu à peu vers la télé. C'est super pour la télé… et peut-être que je vais devoir suivre et aller à la télé moi aussi, j'en sais trop rien *(depuis, il a signé pour être le héros de FARGO, saison 3, ndlr)*. Mais c'est vraiment déplorable ce qui se passe au cinéma en ce moment. Surtout que je ne pense pas que le public de ces films ait disparu. C'est juste que les comic book movies, les gens vont les voir douze fois en salles ! Ils sont allés voir et revoir et revoir le dernier STAR WARS. Alors que les films que j'ai le plus envie de faire, les spectateurs n'iront les voir qu'une seule fois au cinéma. Forcément, les blockbusters font plus d'argent : ils génèrent de multiples visionnages. Du coup, tout le business – puisque c'est un business – repose sur ça : les dollars amassés. C'est vraiment dommage.

Vous faites effectivement très peu de blockbusters. À une époque de votre carrière, vous êtes-vous consciemment dit que vous ne deviez pas vous faire avoir par l'illusion hollywoodienne ?
Non, pas vraiment, parce que je n'ai jamais réellement voulu faire ce genre de films. J'ai toujours bien aimé l'idée de me diversifier… Être au cinéma, au théâtre. Les gros films peuvent être fun aussi mais généralement, c'est assez ennuyeux à faire – cela met trop de temps à se tourner. Sur JACK LE CHASSEUR DE GÉANTS, je me souviens qu'on pouvait passer une journée entière à faire et refaire constamment le même plan. Dans ce genre de cas, vous vous arrachez les cheveux d'ennui. Je regardais autour de moi et personne ne trouvait ça bizarre. Sauf que moi, j'ai passé ma vie sur des films fauchés où vous êtes obligé de mettre en boîte huit scènes par jour, dans quatre décors différents. *(Il claque des doigts, ndlr)* Vous devez bouger, bouger, bouger. C'est une excellente énergie, c'est excitant. Quand on vous donne 200 millions de dollars pour faire un film, vous avez le loisir de passer votre journée sur un seul et même plan. Mais c'est tellement chiant ! Je n'ai jamais cherché à devenir quoi que ce soit. Bien sûr, je réfléchis à ma carrière et je veux que des cinéastes que je respecte pensent à moi. Par exemple, j'aimerais bien bosser avec les frères Coen un jour. Ou Wes Anderson. Parfois je regarde un film et je me dis : 'Mince, c'est dommage que je n'aie pas été au courant de ce projet !' *(Rires.)* Mais je ne suis pas mû par l'envie d'être au top d'Hollywood, surtout que je ne pense pas que cela existe encore. OK, il doit encore y avoir un petit groupe d'acteurs – on sait tous qui ils sont – qui forment le top de la liste A d'Hollywood. Je ne suis pas sur cette liste, donc je trouve du boulot ailleurs ! *(Rires.)*

Même si vous campez souvent des hommes ordinaires ou réalistes, vous n'êtes jamais allé vraiment du côté du socioréalisme. Vous avez fait LES VIRTUOSES dans le genre comédie sociale à l'anglaise, mais c'est tout… Pourquoi ?
Vous trouvez que c'est un genre si répandu que ça ?

Il y a quand même Ken Loach ou Mike Leigh, notamment…
Je n'ai jamais reçu de propositions de l'un ou de l'autre. J'adorerais bosser avec Loach. Je ne sais pas si j'aimerais le processus de travail de Mike Leigh – je ne pense pas. Et puis je ne pense pas que lui aimerait travailler avec quelqu'un comme moi.

Pourquoi ?
Je ne sais pas… Peut-être parce qu'il penserait que je suis trop connu et que j'apporterais trop de 'bagage' à un personnage. Cela dit, il bosse avec certains acteurs très connus, donc je ne sais pas trop pourquoi je pense ça. En tout cas, il ne m'a jamais rien proposé. Je ne sais pas si je pourrais suivre sa méthode de tournage en impro pendant six mois, sans rien savoir de mon personnage. Je ne crois pas que ce soit pour moi… Cela dit, j'ai quand même fait des petits films réalistes en Écosse, comme YOUNG ADAM ou PERFECT SENSE, que vous citiez tout à l'heure…

« Quand on vous donne 200 millions de dollars pour faire un film, vous avez le loisir de passer votre journée sur un seul et même plan. Mais c'est tellement chiant !



Oui mais David Mackenzie, leur réalisateur, refuse l'idée selon laquelle ses films seraient socio réalistes…
En tout cas, je n'ai jamais fait le choix conscient de ne pas faire de films socio réalistes. On ne m'en a juste pas proposé. Et puis, vous savez, je ne suis pas sûr qu'il s'en fasse autant que ça, en fait. À part Ken Loach et Mike Leigh, je ne sais pas trop qui est sur la liste! *(Rires.)* Donc ce n'est pas un choix de ma part. Mais vraiment, j'adorerais travailler avec Loach. Récemment, j'avais beaucoup aimé LA PART DES ANGES, c'était fun. J'aime aussi énormément MY NAME IS JOE, avec Peter Mullan, c'est un putain de grand film. J'adore KES. Loach est un cinéaste brillant, c'est un maître.

Cette année, vous allez tourner la suite de TRAINSPOTTING, vingt ans après le premier. Voyez-vous ça comme une manière un peu méta de regarder votre carrière ou de tourner une page, peut-être? De comprendre avec le recul ce que vos films ont pu représenter culturellement?
Oui, je crois que ça va être fort en termes de… *(Il s'interrompt)* Cela va être ésotérique de faire ce film. Bien sûr, nous avons tous 20 ans de plus, mais nous revenons à des personnages que nous avons joués à ce moment précis de nos vies, quand nous étions des jeunes hommes et femmes, à une époque qui a été nos sixties. Les années 1990 en Grande-Bretagne, c'était Blur, Oasis, Pulp. Et nous, nous étions le film qui représentait cette époque – avec quelques autres. Si vous demandez aux gens quel film représente le mieux la Grande-Bretagne cool des 90's, ils vous diront TRAINSPOTTING. Je crois que la nostalgie que va représenter ce regard en arrière sera douce et agréable. Quand nous en arriverons à tourner le film, cela sera sans doute un peu méta, oui… ●

OBI-WAN OU BIEN ?

Lorsqu'il a été appelé par J.J. Abrams pour participer au RÉVEIL DE LA FORCE, Ewan McGregor n'a pas hésité. "Il a été génial (…), puis il est reparti sur sa moto. Il a été littéralement l'acteur vocal le plus cool de l'Histoire", a expliqué le réalisateur. En ressuscitant Obi-Wan le temps d'une réplique et sans apparaître à l'image, McGregor rappelait ce qu'il a toujours clamé depuis le retour programmé de STAR WARS: revenir à la saga le botterait. En mars dernier, il réitérait en déclarant au site Collider: "J'aimerais beaucoup tourner [dans un film solo consacré à Obi-Wan]. Je crois qu'il y a une histoire à raconter entre les EPISODE III et IV. S'il y a un film [sur Kenobi] à faire, il est là. Celui qui ferait le lien entre mon Obi-Wan et celui d'Alec [Guinness]." Pourtant, en dépit du fait qu'on verrait d'un très bon œil un tel projet – à la condition qu'il soit confié à un vrai cinéaste comme, rêvons un peu, Jeff Nichols, avec Joel Edgerton de retour en Oncle Owen –, rien ne serait prévu chez Lucasfilm. Quelques semaines après ses propos, McGregor précisait, de nouveau à Collider: "Si on me demandait de faire ce film, je serais très heureux. Mais je ne veux pas avoir l'air de faire campagne pour qu'il se fasse. C'est juste qu'on me pose constamment la question. Ce n'est jamais moi qui mets de mon propre chef le sujet sur le tapis. Je réponds juste aux questions qu'on me pose. Donc non, je ne sais rien sur un tel projet. Personne ne m'a approché en ce sens, en tout cas." Lucasfilm serait bien idiot de ne pas le faire…



CONJURING 2

Interview de James Wan

En 2004, il déboulait dans le cinéma sans un sou mais avec des idées, des plus saugrenues aux plus géniales. Depuis SAW, James Wan, 39 ans aujourd'hui, aligne les films d'horreur d'une qualité quasi-inattaquable. Des INSIDIOUS pour l'écurie Jason Blum aux CONJURING pour Warner en passant par le cinéma mainstream de FAST & FURIOUS 7 et bientôt AQUAMAN, il a imposé sa vision, jusqu'à être l'un des réalisateurs les plus convoités d'Hollywood. Entretien avec un homme très recherché.

De James Wan. Sortie le 29 juin

Propos recueillis par Emmanuelle Spadacenta

Pouvez-vous nous parler de la manière dont vous adaptez votre style visuel à l'époque à laquelle se déroule l'histoire que vous racontez ?
Je voulais vraiment capturer la saveur et la sensibilité de la mise en scène des films d'horreur des 70's. Les CONJURING ne sont pas des films d'époque uniquement dans leur production design ou dans leurs costumes et leurs coiffures. Il nous fallait nous replonger dans la manière dont le cinéma était fait à l'époque. On prend du temps pour raconter l'histoire, pour développer les personnages… Il y a un rythme tellement différent de celui d'aujourd'hui. Une manière de bouger la caméra différente, aussi. Et en même temps, il fallait toujours garder en mémoire que je faisais ce film pour un public moderne, un public d'aujourd'hui. C'est un énorme facteur.

Comment vous expliquez qu'un film d'horreur d'époque a intrinsèquement de l'impact ? Pensez-vous qu'il y ait quelque chose d'anxiogène dans l'esthétique, les mœurs ou dans la politique des 70's ou au contraire, est-ce le cinéma qui a rendu cette époque flippante ?
(Rires.) Je crois que c'est un peu des deux. Les films qu'on a vus de cette époque ont clairement complexifié cette période. Vous savez, en plus, mes films sont inspirés de gens qui ont réellement existé et mes histoires sont donc historiquement précises. Il y a donc quelque chose d'authentique et de réaliste, qui agit comme un accélérateur de peur.

Diriez-vous que vous utilisez ce que le public connaît des codes des films d'horreur de cette époque-là pour le manipuler ?
Tout à fait. Le public d'aujourd'hui est assez sophistiqué et il a grandi avec de nombreux excellents films. Ces vingt dernières années, les ados ont pu voir davantage de bons films que les ados des deux décennies d'avant. La technologie a fait un bond inouï et aujourd'hui les spectateurs en ont une telle maîtrise… Le boulot d'un réalisateur, c'est en grande partie se rendre compte d'à quel point son public est éduqué. Je trouve ça marrant, moi, d'analyser ce que les gens connaissent et pensent connaître, qu'il s'agisse des tropismes ou du style, et de les surprendre en leur prouvant le contraire. Je pense que c'est ça qui plaît dans mes films, c'est que j'essaie de les rendre un peu imprévisibles.

Lorsqu'on avait parlé à John Leonetti pour ANNABELLE, il nous avait dit que, malgré son amour de la pellicule, le numérique était crucial au genre horreur, car la caméra pouvait capturer l'obscurité comme jamais auparavant. Vous qui filmez si bien le noir, travaillez-vous davantage l'obscurité sur le plateau ou en post-production ?
Dans CONJURING 2, j'avais quelques nœuds dramatiques absolument cruciaux et qui impliquaient des personnages scrutant le noir. Et vous n'êtes pas sûr qu'il y ait quelque chose dans cette obscurité, ils peuvent très bien délirer tout seul. Ça, ce sont des trucs d'horreur que j'adore faire ! Parce que vous projetez dans cette obscurité votre propre terreur. Là, la photographie est capitale. En fait, on ne filme jamais le noir complet sur tout l'écran. Le noir ne marche que s'il y a, pas loin, une zone éclairée qui peut détourner l'attention du public. C'est un peu comme un tour de magie. Dans un tour de magie, on parle souvent de fumée, de réflexion… Moi, la manière dont je construis mes scènes d'horreur creepy repose sur la prestidigitation : je leur montre quelque chose avec une main, pendant que de l'autre, je prépare mon coup. Pour ➤

LE PITCH

"Traumatisée par son expérience au plus près du Mal à Amityville, Lorraine Warren (Vera Farmiga) demande à son mari Ed (Patrick Wilson) de s'éloigner des affaires paranormales. Mais bientôt un cas de hantise à Enfield, en Angleterre, va changer la donne. L'Église charge en effet les Warren d'observer les lieux et de rédiger un rapport sur les phénomènes horribles que traverse la famille Hodgson."



« Vous projetez dans cette obscurité votre propre terreur. »





répondre à votre question, c'est autant un travail sur le plateau qu'en postproduction. Je filme le tour de magie et je l'affine en postproduction. La colorisation, c'est quelque chose que je prends aussi très au sérieux. La direction de la photographie est une part énorme de la réalisation de mes films. Conjointement avec le montage. Comment tourner ? Et comment monter ? Ce sont deux points absolument cruciaux pour moi. Et pour le genre horreur, bien sûr. Tout le suspense repose sur la manière dont on bouge une caméra et comment on agencera les plans au final.

Sur CONJURING 2, c'est la première fois que vous travaillez avec le chef opérateur, Don Burgess. Or Don est un collaborateur célèbre de Robert Zemeckis, qui est un réalisateur populaire mais surtout un visionnaire en matière de technologie. Qu'a apporté Don à votre film d'horreur ?
D'abord, c'est un mec super. Ensuite, techniquement, c'est un talent hors-norme. Comme vous le disiez, Don est à l'origine de certains des mouvements de caméra les plus inouïs de l'Histoire du cinéma. Avec quelqu'un comme lui à mes côtés, j'ai pu imaginer les angles les plus fous et les mouvements les plus dingues, rien ne lui fait peur ! Il est toujours partant et plus c'est tordu, plus il cherche des solutions ! *(Rires.)* Ça a été génial de travailler avec lui. En plus, s'il a gardé l'esprit stylistique du premier CONJURING, il a apporté sa propre saveur au film. Ce qu'il fait est vraiment joli.

Le silence est crucial dans un film d'horreur. À quel point le silence dans les films d'horreur a-t-il changé en 40 ans ?
À l'époque, les spectateurs étaient plus patients. Aujourd'hui, en partie en raison des films avec lesquels ils ont grandi, les jeunes le sont beaucoup moins. Il y a aussi la télé, YouTube, toute la culture web… Le public jeune veut des choses plus rapides et plus… 'in your face'. J'ai un copain qui dit toujours qu'aujourd'hui, si les personnages s'arrêtent de parler pendant un film, les ados sortiront leur portable. Pour un réalisateur, ça craint ! Vous voulez éviter que les gens se déconnectent de votre film alors il faut toujours trouver un équilibre. Il ne faut pas sacrifier les moments de calme, parce que le calme met la chair de poule. Si l'on est capable d'offrir tous les éléments hyper fun pour lesquels les gens viennent voir votre film alors ils accepteront le silence aussi.

Vous travaillez beaucoup sur l'immobilité et l'élégance dans votre franchise CONJURING et en même temps, vous avez fait tout l'inverse dans FAST & FURIOUS 7, qui est un film de furie et de profusion. Qu'avez-vous utilisé de FF7 sur CONJURING 2 ?
J'aime penser qu'on apprend à chaque film et que ce que j'apprends, je l'utilise dans mes travaux d'après. C'est clair que nous sommes dans deux genres et deux fabrications très différents. Plus le budget est gros, plus, concernant l'histoire, vous devez parfois y aller à l'instinct. J'ai appris

LE JAMES DU FUTUR

En tant que simple producteur, James Wan sortira prochainement les films d'horreur DANS LE NOIR (le 24 août prochain), ANNABELLE 2 et INSIDIOUS: CHAPITRE 4. Il a également produit le reboot de la série télé MACGYVER (qui sera diffusée cet automne sur CBS) sans en réaliser le pilote. En effet, James Wan est trop occupé à la préparation du gros morceau de sa filmographie future : AQUAMAN (sortie en 2018). C'est lui qui a été choisi par Warner pour porter sur grand écran les aventures océaniques du super-héros au trident, incarné par Jason Momoa. Après les mésaventures de BATMAN V SUPERMAN, lancement lucratif de l'univers Justice League au cinéma mais pâtissant d'une image désastreuse, des rumeurs tenaces ont annoncé que Wan avait jeté l'éponge. Mais le metteur en scène a rapidement démenti via Twitter. James Wan serait également attaché à ROBOTECH, adaptation du dessin animé diffusé dans les années 80 (un remontage de trois animés japonais). Au programme, la Terre utilise la technologie alien pour créer des mechas et combattre l'envahisseur extraterrestre. Les pourparlers entre Sony, détenteur des droits de ROBOTECH, et James Wan n'ont pas encore abouti à l'heure où nous bouclons.



« *Certains films méritent plus qu'une bonne histoire.* »

à bâtir une histoire un peu au fur et à mesure. Vous n'avez pas le choix. Il faut se lancer et aller vite. Et j'ai aussi beaucoup appris à installer des choses qui paieront plus tard dans le film. FF7 m'a appris des choses sur ce que je savais déjà… En fait, il a consolidé certaines de mes connaissances… Et vous savez ce qu'il m'a appris ? Il m'a appris à filmer des gens qui conduisent des bagnoles ! *(Rires.)* Je suis devenu maître en la matière.

Vous aviez dit qu'après INSIDIOUS 2, vous en auriez fini avec le cinéma d'horreur. Qu'est-ce qui vous a motivé à y revenir pour CONJURING 2 ?
FAST & FURIOUS 7 m'a vraiment permis de faire une pause car avant cela, j'avais enchaîné trois ou quatre films d'horreur d'affilée. Ça finit par vous fatiguer, de faire la même chose encore et encore. Or, à chaque film, j'essaie de trouver quelque chose de différent qui me permet de rester diverti par mon métier. Quand FAST & FURIOUS 7 est arrivé, j'ai pu m'essayer à de la nouveauté, j'ai pu 'nettoyer' ma palette. J'ai pu enfin exprimer mon envie de faire du gros cinéma d'action. Des mouvements de caméra absurdes, de la vitesse d'exécution… C'est comme ça que ces films sont faits. Après, je me suis dit : 'Tiens, pourquoi pas faire un film où je peux tenir la caméra au moins trois minutes d'affilée ?'. Un truc lent. *(Rires.)* Il y a quelque chose de très libérateur à faire un film d'horreur, car le calme revient. Et puis, je savais aussi que si je faisais CONJURING 2, j'aurais un contrôle presque total sur le film. Et ça, c'est assez agréable pour un réalisateur.



Vous avez montré à l'industrie que vous pouviez faire d'excellents films d'horreur pour des petits budgets. Maintenant, elle considère que les films d'horreur ne doivent plus coûter cher. Quand nous avions parlé à Alexandre Aja, il nous avait dit en riant que vous aviez – je cite – 'mis dans la merde' les réalisateurs de genre. *(Rires.)*

Vous avez l'impression que l'économie du cinéma d'horreur est sous pression ?
Vous savez quoi, j'ai deux films qui sortent. CONJURING 2, que j'ai réalisé, et qui est un budget conséquent. Et un mois plus tard, j'ai DANS LE NOIR, que je produis et qui a été fait dans les conditions avec lesquelles j'ai fait SAW ou INSIDIOUS. Je crois qu'il y a de la place pour les deux. Je ne pense pas que vous pouvez faire les CONJURING avec le budget d'ANNABELLE ou de SAW ou de DANS LE NOIR, car ils ont besoin d'argent. Pour le production design notamment. Ça coûte cher de faire les choses bien. Il faut prendre soin des films qu'on fait, avec une belle production value. Certains films méritent plus qu'une bonne histoire.

BAYWATCH

De Seth Gordon. Avec Dwayne Johnson, Zac Efron, Alexandra Daddario

10.05.2017



L'adaptation d'ALERTE À MALIBU au cinéma était une vieille arlésienne jusqu'à ce que Dwayne Johnson s'engage à mettre ses aptitudes athlétiques au service du sauvetage en mer. Il a décidé qu'il serait le nouveau Mitch Buchannon de toute une génération, quand les plus de 30 ans ont encore le souvenir douloureux des pectoraux poilus de David Hasselhoff souillés de sueur et de sable. Dommage pour nous, alors qu'on commençait presque à nourrir des espoirs cinéphiles – on est notamment assez fan d'Alexandra Daddario, qui jouera Summer dans le film –, on se rappelle que le projet a été confié à Seth Gordon, réalisateur des piètres COMMENT TUER SON BOSS et ARNAQUE À LA CARTE. Oh allez, ce n'est pas bien grave. "Don't you worry / It's gonna be alright", disait la chanson. Bien sûr que voir Dwayne Johnson et Zac Efron (reprenant le rôle de Matt Brody) faire les cons sur une plage, c'est rigolo. Évidemment qu'on rira à les voir courir au ralenti sur cet horrible générique beuglé par Jimi Jamison. Est-ce que le film ira au-delà de la private joke ? Pourquoi le ringard est-il la nouvelle hype ? Vous avez quatre heures.





CANNES

(I HAVE IN ZE BILOUQUE)

Fini le jour par jour, façon sur la route de PACA. Cette année, on explore Cannes par thèmes. De la politique au sexe, des animaux aux chansons pop, du Kukeri aux cannibales. Le tout agrémenté de belles photos et d'instantanés amateurs et conclu par nos palmarès personnels. Le Festival comme si vous y étiez, mais sans faire la queue.




©Olivier Vigerie



RESTONS VERTICAUX

Certains ont dénoncé son prétendu pathos, d'autres, affirmé qu'il ne bouleversait pas la filmo de Ken Loach : comment faire de tels reproches à MOI, DANIEL BLAKE, l'histoire de chômeurs confrontés à l'inhumanité du système et deuxième Palme d'or du cinéaste ? Près de cinquante ans après son premier film, le réalisateur britannique a encore le mérite de s'insurger et, parce que l'état du monde lui était insupportable, sort d'une retraite à laquelle personne ne croyait. Pas étonnant que le jury de George Miller, cinéaste hanté par les dérives d'un monde libéral et globalisé, lui ait offert le prix suprême... "Les personnages qui ont inspiré ce film sont les pauvres de la cinquième puissance mondiale qu'est l'Angleterre", a déclaré Loach en recevant sa Palme, avant de dénoncer les politiques d'austérité "qui risquent de nous mener à la catastrophe". Vaillant à près de 80 ans, Loach a conclu son discours en louant le "cinéma de protestation" et en clamant : "Un autre monde est possible et nécessaire". Cannes, conscient du monde ? Plus que jamais. L'élan de résistance filmé par Loach, Alain Guiraudie l'a résumé avec un titre poétique et claquant comme un coup de fouet : RESTER VERTICAL, slogan parfait d'une époque folle et écrasante, comme le dissèque par l'absurde le délirant APNÉE de Jean-Christophe Meurisse, présenté à la Semaine de la Critique. On l'a aussi ressenti quand, sur les Marches, l'équipe brésilienne d'AQUARIUS a dénoncé la situation politique de son pays, parlant de coup d'État (voir photo ci-dessus). De son côté, TONI ERDMANN fait de la globalisation sa toile de fond et chronique comment un père tente de réveiller l'humour de sa fille, déshumanisée par son ambition et ses responsabilités au sein d'une multinationale. Plus offensif, le très beau western moderne COMANCHERIA peint le violent désespoir d'une Amérique dévastée par la crise, dont les machines agricoles rouillent sur des terres en jachère et qui, pour "rester verticale", n'a d'autre choix que d'assaillir l'ennemi qui pompe ses ressources – deux frères y braquent des banques pour rembourser leurs dettes. Derrière la gaudriole, THE NICE GUYS attaque avec véhémence un système capitaliste qui broie les Hommes, vampirise l'âme et les valeurs de l'Amérique. Malheureusement, dans leur énervement, tous n'avaient pas la justesse de leurs collègues : MA LOUTE croque la lutte des classes en mode 'tous monstrueux' et associe la consanguinité au capitalisme, LA FILLE INCONNUE bégaie l'engagement des Dardenne, AMERICAN HONEY filme l'Amérique pauvre et marginale comme une pub tandis que MONEY MONSTER dénonce les excès du capitalisme en faisant de son prolo preneur d'otages un bouffon. Qu'y a-t-il de pire que de voir un 'film politique' un peu bêta sous les palmiers clinquants de Cannes ? Pas grand-chose.



Kristen Stewart, au photocall de CAFÉ SOCIETY, présenté en ouverture du Festival et hors compétition. L'actrice était aussi l'héroïne de PERSONAL SHOPPER d'Olivier Assayas.



©Olivier Vigerie

Ryan Gosling et **Russell Crowe**,
venus présenter hors compétition
THE NICE GUYS de Shane Black.

LES RÉPLIQUES QUI TUENT


COMANCHERIA


MADEMOISELLE


RESTER VERTICAL


DOGS

✘ "L'époque où l'on pouvait braquer une banque et dépenser l'argent est révolue."
Dans **COMANCHERIA**

✘ "- T'es pas chrétien?
- Si, mais j'suis pas con."
Dans **COMANCHERIA**

✘ "Ayons le piston discret."
Dans **CAFÉ SOCIETY**

✘ "T'es vraiment sûr que les vipères, ça te ferait chier qu'elles disparaissent?"
Dans **RESTER VERTICAL**

✘ "Faut vraiment être con pour rêver de l'Australie."
Dans **RESTER VERTICAL**

✘ "Même que j'aurais envie de toi, j'peux quand même pas baiser avec le grand-père de mon bébé!"
Dans **RESTER VERTICAL**

✘ "J'aime les pays qui ont une classe moyenne. C'est reposant."
Dans **TONI ERDMANN**

✘ "Ne m'oblige plus jamais à toucher ta minable bite!"
Dans **MADEMOISELLE**

✘ "Au moins je mourrai la bite entière!"
Dans **MADEMOISELLE**

✘ "On se bat. On tue. C'est comme ça qu'on s'amuse, ici."
Dans **DOGS**

✘ "J'ai peur de Dieu mais lui aussi a peur de moi."
Dans **DOGS**

✘ "Des Anglais qui se bourrent la gueule et des Russes qui pensent qu'à bouffer. Elle fait pitié cette réalité."
Dans **VOIR DU PAYS**

✘ "Docteur, ne me dites pas que vous vivez seulement de votre salaire…"
Dans **BACCALAURÉAT**

✘ "C'est pas choper, c'est aimer."
Dans **THE LAST FACE**

✘ "Les gens croient ce qu'on leur dit."
Dans **THE NEON DEMON**

✘ "- Dans cinq ans, on roulera tous en Japonaise électrique.
- Les gens sont cons, mais pas si cons…"
Dans **THE NICE GUYS**

CANNE (IBALE)S

Il ne fallait pas être vegan cette année à Cannes, sous peine de tourner de l'œil aux moindres recoins des films. De la barbaque, du sang, des tripes, on en a eu plein l'écran. Comme d'hab ? Pas vraiment. Car si l'homme a toujours été un loup pour l'homme sur les grands écrans de Cannes, cette année il est bien décidé à passer à table. Chez Dumont, les pauvres de MA LOUTE mangent littéralement les riches débiles, qui ne voient rien venir. Dans THE NEON DEMON, (Spoiler) c'est carrément les mannequins qui se bouffent entre elles pour parfaire leur beauté. Un peu chic, vaguement chocs, ces cannibales trop propres pour être honnêtes ont fait pâle figure devant les ados dévoreurs de Julia Ducournau et de Michael O'Shea. Dopant le teen movie au sang, ces deux "premiers longs-métrages" réussissent à saisir chacun à leur manière quelque chose du monde adolescent et de sa déliquescence. Volontairement gore et stylisé, GRAVE de Julia Ducournau ose le cannibalisme comme métaphore de la féminité avec bien plus d'élégance, de puissance et de bizarrerie que les néons toc de Refn. Encensé par la presse, ce premier long sélectionné à la Semaine devrait faire sensation à sa sortie. Plus mineur mais pas moins passionnant, THE TRANSFIGURATION osait, lui, le film de vampires comme film de deuil. Son ado largué y suce le sang de ses victimes pour tenter de comprendre la perte de ses parents. Tordu mais très beau. Plus humains que ceux de Dumont et de Refn, ces ados cannibales ont donné la température d'un jeune cinéma affamé prêt à dévorer ses aînés. Plutôt une très bonne nouvelle, donc.



GRAVE, Semaine de la critique



APNÉE, Semaine de la critique

CANNES À L'HORIZONTAL

Ça faisait longtemps que Cannes n'avait pas été aussi cul. Et puis, pas la petite scène de masturbation de Kristen Stewart dans PERSONAL SHOPPER, avec une caméra qui se retire doucement par pudeur. On vous parle du bon vieux cunnilingus filmé depuis l'entrecuisse d'une aristocrate direction le visage rouge de désir d'une roturière. Il sait y faire Park Chan-wook. Dans son MADEMOISELLE, il excite l'imaginaire avec le doux son de boules de geisha qui s'entrechoquent et réinvente le poulpe d'OLD BOY en symbole phallique (les tentacules, leurs mouvements lascifs et leur substance collante). AQUARIUS a aussi droit à une ou deux petites scènes de sexe oral, ça entretient. Dans RESTER VERTICAL, au sexe à l'ancienne des premières bobines – le cunnilingus (hétéro cette fois) est filmé sans détour mais de manière assez traditionnelle –, succède une scène de sodomie relativement explicite avec un vieillard. Dans NERUDA de Pablo Larrain, il y a du touche-pipi dans des lupanars – mais c'est la moindre des choses. Et dans TONI ERDMANN, une drôle de séquence un peu sado où l'héroïne exhorte son partenaire à se pignoler sur un petit four. Petit four qu'elle engloutit par la suite, bien sûr. Oh, ça va, on vous entend juger ces petites provocations de festivals. Que dites-vous de ça ? Nicolas Winding Refn a remis la nécrophilie au goût du jour sur la Croisette. Oui, une bonne vieille scène Q entre une vivante et un cadavre. Et enfin, parce que le sexe, on peut aussi en parler à défaut de le faire : dans APNÉE, trois personnages à poil dans une baignoire, en vitrine d'un magasin, discutent de leurs préférences sexuelles. Et vous, vous pensez quoi de l'exhibitionnisme ?



Elle Fanning, héroïne de THE NEON DEMON, le nouveau film de Nicolas Winding Refn, présenté en compétition. L'un des films les plus clivants de la sélection officielle.



LES KIKIS DE CANNES

Tous les ans, Cinemateaser rend hommage à ces bêtes qui, sur l'autel du cinéma, voient leur dignité sacrifiée. OK, c'est du flan. Mais marre qu'on torture les bêtes comme ultime symbole de la cruauté du monde. Cette année, au In memoriam, on a également ajouté ces animaux qui ont échappé à l'ire des metteurs en scène démiurges parce que, souvent, ils jouent mieux que les acteurs. Fou, non?

⇒ **Marvin, bouledogue anglaise** –de son vrai nom Nellie–, est le chien du personnage d'Adam Driver dans PATERSON. Une bête au pipi capricieux et au caractère exclusif. Récipiendaire posthume de la Palm Dog, cette boule d'amour est malheureusement décédée entre le tournage et le Festival de Cannes.

⇒ **Le patou des Pyrénées** de RESTER VERTICAL finit éventré par les loups comme le troupeau dont il s'occupe. RIP poupinet, t'as bien taffé.

⇒ Dans MOI, DANIEL BLAKE, saluons **le chien qui fait ses besoins dans le jardin** de Daniel et **celui qui, sur trois pattes, fouille les poubelles**. Le cinéma social de Ken Loach va parfois trop loin.

⇒ Sans transition, salut **aux corgis péteurs** de la Reine dans LE BGG.

⇒ Le **pitbull** volé à ses proprios par les jeunes d'AMERICAN HONEY (étonnants équivalents américains des punks à chiens jusqu'alors sans chien) est plus un accessoire de mode qu'autre chose. On ne cautionne pas, mais il faut avouer que c'est raccord avec l'ambiance laxiste du film.

⇒ Un petit bisou à **Politia** (Police en langue roumaine, humour), berger belge femelle de DOGS, qui finit pas très fraîche non plus.

⇒ Une petite pensée pour **le chien du maître-chien** de VOIR DU PAYS, mort au combat (le chien, pas le maître) mais hors-champ. Merci aux réalisatrices du film de nous avoir épargné cette horreur.

⇒ Le **gros molosse** (type rottweiler) de Jun Kunimura dans THE STRANGERS ne lâche jamais l'affaire. Ce chien de catégorie 1, pas déclaré aux autorités (bravo), finit mal lui aussi. Façon steak haché. En martyr.

⇒ Big up au caméo du **puma** dans THE NEON DEMON.

⇒ Nos hommages au **moineau** de Xavier Dolan dans JUSTE LA FIN DU MONDE. Et à la beauté du geste. Bon vent, bonhomme.


Politia dans DOGS


Marvin dans PATERSON

LE GOODIES À LA MODE

Rares sont les goodies distribués aux journalistes pendant le Festival – on est là pour l'Art, pas pour rigoler. Mais quand il y en a eu, il s'agissait de clés USB. Une en forme de… clé pour le film singapourien APPRENTICE, l'autre, de cœur pour le JULIETA de Pedro Almodovar. On aurait adoré en avoir une en néon (du démon). Mais non.



William Friedkin et **Willem Dafoe** sont venus présenter, à Cannes Classics, la version restaurée de **POLICE FÉDÉRALE LOS ANGELES.** Le réalisateur donnait, en plus, une Leçon de cinéma pendant le festival.


Kim Min-hee, actrice de MADEMOISELLE
©Olivier Vigerie


Kim Tae-ri actrice de MADEMOISELLE
©Olivier Vigerie


©Olivier Vigerie

CANNES AU FÉMININ

Quand, d'autres années, on se gratte la tête pour attribuer le prix de l'interprète féminine, ce Cannes 2016 a été un festival de rôles marquants pour les actrices. De TONI ERDMANN qui, comme son titre ne l'indique pas, s'attarde autant sur un père aimant que sur une fille malheureuse, à MAL DE PIERRES, porté par une femme amoureuse, en passant par la cannibale de GRAVE, les femmes soldats de VOIR DU PAYS, les danseuses de LA DANSEUSE, les filles qui s'aiment de MADEMOISELLE, l'ancienne chroniqueuse musique d'AQUARIUS, l'assistante/medium de PERSONAL SHOPPER, la PDG d'une boîte de jeu vidéo de ELLE… Et sans compter LOVING, LA FILLE INCONNUE, JULIETA, AMERICAN HONEY… Les femmes étaient en tête d'affiche, portant avec force des personnages complexes. On parle d'une féminisation des films cannois –à noter aussi qu'on avait trois réalisatrices en compétition– mais pas d'un Cannes particulièrement féministe. D'abord parce que ces dames représentent encore une part minoritaire des metteurs en scène invités et, ensuite, parce que les beaux rôles féminins, c'est un pis-aller face à une industrie encore très phallocrate. Bien sûr, on se réjouit de voir les actrices de THELMA ET LOUISE auréolées du Prix Women in Motion (programme à l'initiative du partenaire Kering, destiné à mettre en avant le travail des femmes au cinéma, à travers des conférences). Geena Davis et Susan Sarandon ont bien volontiers accepté ces honneurs. Mais en marge du Festival. Pas avec le même tintamarre que pour l'hommage officiel à Robert De Niro ou la Palme d'honneur à Jean-Pierre Léaud.


©Olivier Vigerie

Susan Sarandon et **Geena Davis** ont reçu le prix Women in Motion, succédant ainsi à Jane Fonda et Megan Ellison. THELMA ET LOUISE fêtait en effet ses 25 ans sur la Croisette.


©Olivier Vigerie



De g. à d. **Kwak Do-won, Chun Woo-hee, Na Hong-jin** et **Jun Kunimura**. Soit l'équipe du film sud-coréen THE STRANGERS, présenté hors-compétition.







ABERRATIONS CANNOISES



THE LAST FACE
de Sean Penn

La citation inaugurale comparant la guerre en Afrique à un amour impossible entre un homme… et une femme (au cas où l'on aurait douté de l'hétérosexualité de ce qui allait suivre) a mis les journalistes à cran. Sean Penn aligne ensuite les maladresses et les mièvreries et ferait passer ses engagements humanitaires pour une technique de drague. Il est évident qu'il n'en est rien, mais THE LAST FACE dessert sa cause. Qui a trouvé malin de jeter ce film "Médecins du monde"/Danielle Steel dans la fosse aux lions de Cannes?



MONEY MONSTER
de Jodie Foster

Nous aussi, nous estimons que Jodie Foster est une réalisatrice importante, en plus d'être une actrice formidable. Mais n'est-ce pas là le pire film qu'elle ait jamais mis en scène? Ce thriller tout droit sorti des années 90, quand raconter le capitalisme et l'infotainment semblait encore être une bonne idée, n'avait pas franchement sa place à Cannes. OK, ça fait un beau tapis rouge.



HANDS OF STONE
de Jonathan Jakubowicz

Pour rendre hommage au grand Robert De Niro, Cannes sélectionne son dernier film en date, HANDS OF STONE, hors compétition. Une fois le festival bien entamé, les producteurs (les Weinstein) et le réalisateur décrètent que les journalistes ne sont plus les bienvenus et les projections presse sont annulées. C'est que ça doit être vraiment nul.



THE STRANGERS
de Na Hong-jin

Après avoir été sélectionné en séance de minuit (THE CHASER) puis à Un Certain Regard (THE MURDERER), Na aurait pu être promu. Mais non. Comme si le cinéma de genre n'avait droit de cité que s'il avait le doigt sur la braguette, THE STRANGERS a été présenté hors compétition. Sa générosité, sa profusion d'images, de cris, ses 2h40 de course-poursuite hallucinée et terrifiée avec le Diable ne semblent pas rivaliser avec les films étirés concourant à la Palme. Pourtant, Cannes a terriblement besoin de cinéma de qualité et populaire. Ce que THE STRANGERS est entièrement. Avec cette politique, OLD BOY courrait toujours après son Grand Prix.


©Olivier Vigerie


©Olivier Vigerie

AMAZING AMAZON

Le nom qui était sur toutes les lèvres cette année à Cannes ? Amazon. Le mastodonte de la vente qui, depuis quelques années, s'est lancé dans la production et/ou la distribution d'œuvres audiovisuelles –souvent avec succès, confer les séries TRANSPARENT et BOSCH–, représentait cinq films à Cannes. Et pas des moindres, puisqu'ils étaient tous en sélection officielle, dont trois en compétition : THE NEON DEMON de Nicolas Winding Refn, PATERSON et GIMME DANGER de Jim Jarmusch, MADEMOISELLE de Park Chan-wook et CAFÉ SOCIETY de Woody Allen –qui a récemment écrit et tourné sa première série pour la firme. Certes, Amazon Studios ne distribue ces films que sur le territoire américain, mais le logo de la société n'en était pas moins présent en début de générique de chacun d'eux –à la projection de presse de PATERSON, son apparition a même déclenché quelques rires et timides huées. La présence d'Amazon Studios à Cannes a été d'autant plus remarquée qu'elle contrastait avec l'absence totale de son concurrent principal, Netflix. L'an dernier, BEASTS OF NO NATION de Cary Fukunaga n'avait pas atteint la sélection cannoise. Cette année, le WAR MACHINE de David Michôd n'était visiblement pas prêt. L'an prochain, on sera curieux de voir si OKJA de Bong Joon-ho se fait recaler. En attendant, Cannes n'a d'yeux et de mots doux que pour Amazon Studios. Le patron de la branche cinéma de la firme, Jason Ropell, a même été invité à un colloque sur "le financement de la création", organisé sur la Croisette par… le ministère de la Culture. Dans les pages du Hollywood Reporter, Thierry Frémaux a assuré qu'Amazon "était bon pour le cinéma" et que ses patrons étaient "des cinéphiles". Nicolas Winding Refn a déclaré à Variety qu'Amazon était "le facteur clé pour sauver le cinéma indépendant". Ted Sarandos, le responsable des contenus de Netflix, n'a jamais eu droit à tant d'honneurs –en 2015, il s'était même fait violemment apostropher par un journaliste à une conférence tenue au Marché du Film. Mais pourquoi cette différence de statut et de traitement ? Elle tient en une phrase de Ropell : "Nous ne perturbons pas l'écosystème de la salle de cinéma, auquel nous croyons." En effet, Amazon Studios distribue ses acquisitions au cinéma et s'est engagé auprès des exploitants américains à respecter une fenêtre de 90 jours avant de proposer ses films en ligne sur sa plateforme SVOD – là où Netflix, quand elle choisit d'assurer une exploitation salles, la combine à une mise en ligne simultanée, comme ce fut le cas pour BEASTS OF NO NATION. Pour le moment, Amazon Studios peut avoir le beau rôle en France : sa plateforme n'étant pas encore opérationnelle chez nous (elle pourrait l'être avant la fin de l'année), la firme n'achète pas encore de droit de distribution sur le territoire français. Quand ce sera le cas, sera-t-elle vraiment prête à respecter notre sacro-sainte –et terriblement obsolète– chronologie des médias, dans laquelle la fenêtre entre la salle et la SVOD passe de 90 jours à… 36 mois ? Et si elle se rebelle, comme le fait Netflix, ses futurs line-up cannois seront-ils aussi pléthoriques ? Les réponses sont sans doute déjà dans les questions.

Troisième sélection officielle pour **Nicolas Winding Refn**, après **DRIVE** et **ONLY GOD FORGIVES. THE NEON DEMON** est reparti bredouille.



©Olivier Vigerie





La montée des marches de TONI ERDMANN


Les Kukeris dans APNÉE

KUKERI
(STACH-STACH)

Qu'est-ce qui fait qu'on a vécu des décennies entières sans soupçonner l'existence même du Kukeri et que la même année, au même endroit, à quelques jours d'intervalle, deux cinéastes de nationalités différentes décident d'en faire spectacle ? L'histoire d'amour entre nous et ce grand machin nonchalant et soyeux a démarré dans TONI ERDMANN, où la bête poilue (c'est un costume dans lequel s'est glissé un acteur) a fait irruption dans une assemblée de gens à poil. Au lendemain de la projection de presse, le Kukeri se promène sur la Croisette, pose au photocall, monte les marches et les festivaliers excavent l'Internet et toutes les informations relatives à la bête (Wikipedia carbure à plein). Ce truc vient d'Europe de l'Est, apparemment de Bulgarie, où il participe à des danses folkloriques vouées à faire fuir le Malin. Lorsque deux Kukeri débarquent au beau milieu d'APNÉE (le film de la troupe des Chiens de Navarre présenté à la Semaine de la Critique), dans un village désertique de Corse et face à un facteur chevauchant un âne, les journalistes se font du coude. Ils connaissent l'animal, ils ont déjà vu la bête. Complicité. De cette silhouette dégingandée et gracieuse, naissent l'absurde, le partage et la bonté. De la poésie.

FEEL GOOD

À Cannes, on ne se demande pas si "ça va", on s'interroge entre festivaliers pour savoir si "on tient le coup". Parce que d'ordinaire, on ne rigole pas beaucoup dans le grand palais Lumière. Les films d'auteurs sélectionnés se font souvent le témoin des petites et grandes horreurs du monde. Il faut croire que l'actualité déprimante de ces derniers mois a donné envie aux différents comités de nous épargner un peu. On s'est gondolé à Cannes en 2016. Le grand vainqueur : TONI ERDMANN. L'outsider allemand a renversé de rire une salle de journalistes qui, pour certains, redécouvraient sûrement l'usage de leurs muscles faciaux. Bien plus humaine et généreuse que l'affreux MA LOUTE, cette odyssée comique et urbaine entre un père clown et une fille coincée nous a fait un bien fou avec son humour tendre et loufoque qui donne envie de se mettre à poil, dans tous les sens du terme. Rire pour aller mieux, voilà le programme de ce film injustement boudé par le jury. Étrangement, c'est la Palme d'or en colère de Ken Loach, MOI, DANIEL BLAKE, qui répondait aussi à cet appel au sourire. Un rire plus nerveux, plus tragique, parce qu'il révélait l'absurdité de la société contemporaine, mais un rire salvateur avant les sanglots inévitables. Même chose avec le portrait loufoque et burlesque du deuil dans le très beau ONE WEEK AND A DAY d'Asaph Polonsky, présenté à la Semaine de la Critique. L'éclat de rire permanent de ce film lumineux aboutit à des larmes salutaires. On a aussi pleuré, mais de rire, avec APNÉE, premier film joyeusement foutraque et subversif. On n'en attendait pas moins de Jean-Christophe Meurisse et de ses déchaînés Chiens de Navarre. Dézinguant tout sur son passage avec une poésie absurde, grossière et vraiment hilarante, ce petit film d'1h15 fut une leçon de "feel good" à la cannoise. La colère quand elle est joyeuse, parfois, ça fait du bien.

Na Hong-jin présent à Cannes pour défendre son troisième long-métrage, **THE STRANGERS,** projeté hors-compétition. C'est l'un des meilleurs films qu'on ait vus pendant cette quinzaine.

COUPEZ !

Cette année, les longs-métrages cannois jouaient la carte de l'épique. Si l'on ne s'est pas plaint de passer 2h36 devant THE STRANGERS ou 2h25 devant MADEMOISELLE, la durée de certains autres apparaissait plus problématique. Pas pour le confort de nos jambes engoncées dans des rangées trop étriquées, mais bien pour des raisons cinématographiques. Certains se sont délectés du "suspense" rigolard au centre de SIERANEVADA (une famille roumaine en deuil va-t-elle enfin réussir à déjeuner ?). Mais le propos de Cristi Puiu méritait-il de s'étirer sur 2h53 ? Souffrant de redondances, SIERANEVADA avait tout de l'expérience factice d'aliénation auteuriste. Moins laborieux à suivre, AMERICAN HONEY et ses 2h42 n'en demeuraient pas moins complaisants. Alignant les plans malickiens superflus et les scènes répétitives, Andrea Arnold dilate son film comme pour anesthésier le spectateur par la durée. Sauf qu'au lieu de créer une quelconque immersion, elle finit par nuire à son film et amoindrit la portée de ses quelques fulgurances. Selon nos sources, la cinéaste avait décidé de resserrer son montage après les reproches cannois. Un vœu pieux maintenant que le film a remporté le Prix du Jury. Bien plus réussi, TONI ERDMANN de Maren Ade affichait lui aussi une durée de 2h42. Si quelques coupes n'auraient pas été de trop – notamment pour élaguer une fin trop distendue – TONI ERDMANN pose surtout problème en cela qu'il semble refuser toute forme de cinéma populaire. Maren Ade ne bâtit-elle pas un pur 'film de festival' et ne sacrifie-t-elle pas le potentiel commercial de TONI ERDMANN ? Pour la presse, comment convaincre le grand public qu'un drame allemand de 2h42 mérite le coup d'œil ? Car c'est le cas, promis. Ce repli sur soi, on le constate, sous une autre forme, dans DOGS. D'une durée 'normale' de 104 minutes, le film promet par sa mise en scène une explosion finale que le réalisateur Bogdan Mirica décide de 'couper au montage'. Un refus de donner au public ce qu'il lui a pourtant promis qui sonne profondément artificiel. La 'politique de l'auteur' trouverait-elle là ses limites ? Peut-être. D'autant que cette année, on a aussi croisé deux films qui pâtissaient du statut démiurgique de leur réalisateur-star : THE NEON DEMON de Nicolas Winding Refn et THE LAST FACE de Sean Penn. Tous deux souffrent ainsi du même mal : le manque de recul de leurs auteurs, dont les excès et errements semblent n'avoir rencontré aucun contradicteur. Et si, pour tous ces films, ce qui avait manqué, c'était un producteur un peu plus dirigiste ?



Avec ses Stooges, **Iggy Pop** était le sujet du nouveau documentaire de Jim Jarmusch, GIMME DANGER [Hors compétition]



©Olivier Vigerie

MORGAN

De Luke Scott. Avec Kate Mara, Anya Taylor-Joy, Paul Giamatti

PROCHAINEMENT

Après Ridley, Tony, Jake et Jordan, un autre membre de la famille Scott passe derrière la caméra : Luke, le fiston de Ridley. Pour son premier long-métrage, il ne se facilite pas la tâche puisqu'il s'aventure peu ou prou sur un territoire exploré par son pater dans BLADE RUNNER, à savoir la SF questionnant l'âme d'une vie artificielle. MORGAN suit en effet une consultante en gestion des risques qui doit évaluer si, oui ou non, un laboratoire de recherche doit mettre fin à l'existence de la mystérieuse Morgan. Le script, signé Seth Owen, avait échoué en 2014 sur la Black List – qui catalogue les meilleurs scénarios circulant à Hollywood sans avoir été encore produits. Un bon point, donc. Mais ce n'est pas le seul : Luke Scott a réuni un très joli casting composé de Kate Mara, Anya Taylor-Joy (la révélation de THE WITCH, voir p.46), Jennifer Jason Leigh, Paul Giamatti, Toby Jones et Boyd Holbrook et a convaincu Max Richter, compositeur du déchirant score de la série THE LEFTOVERS, de se charger de la musique originale. Il n'y a plus qu'à espérer que MORGAN ne soit pas un sous EX_MACHINA.





Concert surprise d'une seule chanson ("True Colors") sur la scène de Debussy pour Anna Kendrick et Justin Timberlake, les deux voix stars de TROLLS (le nouveau film d'animation de DreamWorks)

PLAYLIST CANNES 2016

Les tubes pop ont encore fleuri dans les films cannois…

√ "Choices (Yup)" de E-40 dans **AMERICAN HONEY**

√ "We Found Love" de Rihanna feat. Calvin Harris dans **AMERICAN HONEY**

√ "American Honey" de Lady Antebellum dans **AMERICAN HONEY**

√ "Fade Into You" de Mazzy Star dans **AMERICAN HONEY**

√ "Dream Baby Dream" de Bruce Springsteen dans **AMERICAN HONEY**

√ "Another One Bites The Dust" de Queen dans **AQUARIUS**

√ "Away" de Wall of Death dans **RESTER VERTICAL**

√ "Safe & Sound" de Capital Cities dans **TONI ERDMANN**

√ "The Greatest Love of All" de Whitney Houston dans **TONI ERDMANN**

√ "Plain Song" de The Cure dans **TONI ERDMANN**

√ "Livin' La Vida Loca" de Ricky Martin dans **TWO LOVERS & A BEAR**

√ "Seven Nation Army" de The White Stripes dans **TWO LOVERS & A BEAR**

√ "Track of Time" de Anna Von Hausswolff dans **PERSONAL SHOPPER**

√ "Home Is Where It Hurts" de Camille dans **JUSTE LA FIN DU MONDE**

√ "Genesis" de Grimes dans **JUSTE LA FIN DU MONDE**

√ "I Miss You" de Blink-182 dans **JUSTE LA FIN DU MONDE**

√ "Dragostea Din Tei" d'Ozone dans **JUSTE LA FIN DU MONDE**

√ "Natural Blues" de Moby dans **JUSTE LA FIN DU MONDE**

√ "Waving Goodbye" de Sia dans **THE NEON DEMON**

√ "Otherside" de Red Hot Chili Peppers dans **THE LAST FACE**

√ "Boogie Oogie Oogie" de A Taste of Honey dans **THE NICE GUYS**

√ "Love and Happiness" de Al Green dans **THE NICE GUYS**

√ "Lonely Boy" de Andrew Gold dans **THE NICE GUYS**

√ "Ooh my head" de Ritchie Valens dans **LOVING**

√ "The Look" de Metronomy dans **VICTORIA**

√ "True Colors" par Justin Timberlake et Anna Kendrick dans **TROLLS**

√ "Le Douanier Rousseau" de La Compagnie Créole dans **APNÉE**

√ "Bella" de Maître Gims dans **L'ÉCONOMIE DU COUPLE**

√ "All That She Wants" de Ace of Base dans **SIERANEVADA**



©Olivier Vigerie

Veronica Ezell et **Shia LaBeouf** au photocall d'AMERICAN HONEY. Pour elle, il s'agit de la première expérience devant la caméra et pour lui, de sa meilleure prestation à ce jour.

FAMILLE JE VOUS HAIS



En clôturant cette édition, le MC Laurent Lafitte l'affirmait haut et fort "Non, le cinéma, ce n'est pas une famille". Ça tombe bien, au vu de celle qu'on a croisée pendant douze jours, on aurait plutôt très envie d'être orphelin. Tout a commencé par un cauchemar made in Roumanie. SIERANEVADA de Cristi Puiu, c'est 2h53 d'une réunion de famille apocalyptique filmée en temps réel. Calvaire de cinéma pour les uns, curiosité épuisante pour les autres, ce "cinéma-réalité" nous a rappelé pourquoi on évite souvent les repas du dimanche en famille. Xavier Dolan en a remis une couche, mais cette fois-ci avec plus d'élégance et d'effets. Mortifère et peinturlurée, hystérique et émouvante, la famille étouffante de JUSTE LA FIN DU MONDE donne envie de fuir très loin. C'est toute la puissance du film, récompensée à juste titre d'un Grand Prix, qui travaille le spectateur entre amour et répulsion avec une brochette d'acteurs figurant la famille idéale du cinéma français. Même chose dans le génial ELLE de Verhoeven, qui organise un gigantesque jeu de massacre familial avec humour et méchanceté. On oubliera par contre vite celle de MA LOUTE, grotesque et caricaturale, que Dumont filme à grands coups de grimaces et de gags éculés. On préfère décidément le lyrisme plein d'afféteries de Dolan, l'humour tordu de Verhoeven à la misanthropie lourdingue de Dumont. À l'opposé de l'ode à l'amour familial du sublime LOVING de Jeff Nichols, le jury a préféré récompenser la nervosité et la mise en scène étouffante de Cristian Mungiu pour son BACCALAURÉAT, sur les compromissions d'une famille. À la Quinzaine, ce sont les orphelins et les enfants maltraités de MA VIE DE COURGETTE qui, sublimés par l'animation, ont emporté l'adhésion de la Croisette. La Queer Palm a couronné la famille la plus heureuse et la plus apaisée, réunie autour d'une militante féministe et LGBT: LES VIES DE THÉRÈSE, portrait d'une fin de vie, émeut par l'amour et la simplicité du regard d'une tribu sur une mère devenue un symbole.



Mel Gibson, acteur principal de **BLOODFATHER**, projeté en séance de minuit le dernier samedi du Festival. Le film est signé Jean-François Richet.





En bas des marches du Palais, le soir du palmarès, **George Miller** immortalise ses jurés.



LE PALMARÈS DE CINEMATEASER

J#1

Caméra d'Or
nspp

Prix Un Certain Regard
COMANCHERIA de David Mackenzie

Prix d'interprétation féminine
Hayley Squires pour MOI, DANIEL BLAKE

Prix d'interprétation masculine
Shia LaBeouf pour AMERICAN HONEY
Adam Driver pour PATERSON

Prix de la mise en scène
Olivier Assayas (PERSONAL SHOPPER)

Prix du scénario
Paul Laverty pour MOI, DANIEL BLAKE

Prix du jury
TONI ERDMANN de Maren Ade

Grand Prix
MADEMOISELLE de Park Chan-wook

Palme d'Or
LOVING de Jeff Nichols

J#2

Caméra d'Or

Prix Un Certain Regard
THE HAPPIEST DAY IN THE LIFE OF OLLI MÄKI de Juho Kuosmanen

Prix d'interprétation féminine
Kristen Stewart pour PERSONAL SHOPPER
Sandra Hüller pour TONI ERDMANN

Prix d'interprétation masculine
Adam Driver pour PATERSON

Prix de la mise en scène
Paul Verhoeven (ELLE)

Prix du scénario
Paul Laverty pour MOI, DANIEL BLAKE

Prix du jury
JUSTE LA FIN DU MONDE
de Xavier Dolan

Grand Prix
MADEMOISELLE de Park Chan-wook

Palme d'Or
LOVING de Jeff Nichols

J#3

Caméra d'Or
DIAMOND ISLAND de Davy Chou

Prix Un Certain Regard
THE TRANSFIGURATION de Michael O'Shea

Prix d'interprétation féminine
Kristen Stewart pour PERSONAL SHOPPER

Prix d'interprétation masculine
Joel Edgerton pour LOVING

Prix de la mise en scène
Pedro Almodovar (JULIETA)
Xavier Dolan (JUSTE LA FIN DU MONDE)

Prix du scénario
Paul Laverty pour MOI, DANIEL BLAKE

Prix du jury
TONI ERDMANN de Maren Ade

Grand Prix
PATERSON de Jim Jarmusch

Palme d'Or
ELLE de Paul Verhoeven

ABONNEZ-VOUS À CINEMA TEASER

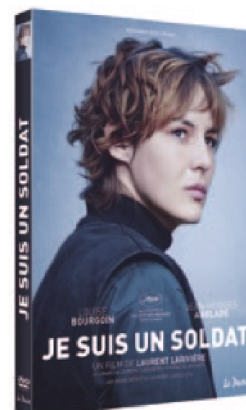


FILM © 2015 – Mon Voisin Productions – Saga film

ABONNEZ-VOUS POUR 1 AN

(SOIT 10 NUMÉROS) ET RECEVEZ **le DVD de**

JE SUIS UN SOLDAT



Pour vous abonner, une seule adresse, un seul clic sur :

www.cinemateaser.com/abo

Et toujours disponible, l'offre abonnement simple : 10 numéros pour 39€

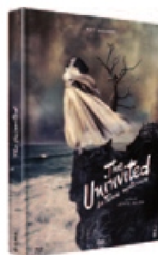
Vous pouvez également vous abonner par courrier en adressant un chèque libellé à l'ordre de **3615 EDITIONS** à : **CINEMATEASER - Service Abonnements** - 74, rue de la Colonie, 75013 Paris.

Offre valable jusqu'au 5 juillet 2016 uniquement en France métropolitaine, pour un premier abonnement et dans la limite des stocks disponibles. Vous pouvez acquérir chaque numéro de Cinemateaser au prix unitaire de 4,90 euros TTC. L'édition DVD de "JE SUIS UN SOLDAT" est disponible dans le commerce au prix public indicatif de 19,99 euros. Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification des données que vous nous avez transmises, en adressant un courrier à CINEMATEASER. Les informations requises sont nécessaires à CINEMATEASER pour la mise en place de votre abonnement. Votre Blu-ray sera envoyé séparément et ultérieurement, lors de votre premier mois d'abonnement.

THE UNINVITED

WILD SIDE EXHUME DES TRÉSORS CACHÉS DE L'HOLLYWOOD CLASSIQUE UN FILM DE MAISON HANTÉE ÉTRANGE ET APAISÉ, ET DATANT DE 1944. UNE CURIOSITÉ PASSIONNANTE.

De Lewis Allen.
Wildside
DISPONIBLE



Les films de maison hantée sont aussi vieux que le cinéma. Si la photo a essayé de prouver l'existence des fantômes, le cinéma a très tôt, lui, choisi de les regarder en face. De les raconter, avec plus ou moins d'effets, plus ou moins de réalisme, en cherchant à produire chez le spectateur un frisson glacé de terreur. Sur le papier, on rangerait le film dans la catégorie des séries B qu'Hollywood produisait en masse à l'époque de ses doubles programmes : un film de genre, pas de grandes stars, un réalisateur inconnu, le noir et blanc. Pourtant, THE UNINVITED est un film de catégorie A qui vise à en mettre plein la vue d'une manière singulière. Il y a quelque chose de profondément déroutant dans ce film de fantôme presque atone, plutôt léger et pourtant entêtant comme ce parfum de mimosa qui annonce l'arrivée des spectres. Cette frivolité apparente vient sûrement des deux personnages principaux, un frère et une sœur qui s'entichent sur un coup de tête d'un manoir surplombant une falaise rongée par la mer. Ray Milland et Ruth Hussey composent un étonnant duo de Londoniens frivoles qui semblent s'amuser follement devant les fantômes qui gâchent leurs nuits. Comme une sorte de Mulder et Scully fraternels, le duo enquête et s'étonne sans jamais basculer dans l'hystérie ou la terreur. Peut-être parce qu'au fond, si THE UNINVITED est véritablement un film d'horreur avec ses manifestations angoissantes et ses jeux d'ombres issus de l'expressionnisme allemand, c'est aussi et peut-être surtout une comédie romantique. Cette dualité donne au film un étrange ton badin où l'amour, jamais mélodramatique, se niche au cœur d'un cri d'épouvante. Film de deuil et de reconnaissance, THE UNINVITED a comme un parfum de psychanalyse. Il s'agit pour les personnages de démêler les jeux des identités et d'écouter plus profondément les messages de leur inconscient. Si, bien plus tard, Dario Argento fera de ses épopées intimes des opéras sanglants comme dans LES FRISSONS DE L'ANGOISSE, le film de Lewis Allen le fait en 1944 avec une élégance et une délicatesse fascinantes. C'est un chien qui aboie, un chat qui prend peur, une sensation de froid, des sanglots diffus, un vertige devant un tableau, toute une toile d'éléments symboliques de laquelle il faut se mettre à l'écoute. Si d'apparence, le film s'inscrit dans le genre de l'horreur suggestif façon LA FÉLINE (1942), il dissout la menace dans l'espace pour mieux faire apparaître l'invisible. Tout est à la fois inquiétant et charmant, tragique et léger, virtuose et humble. Comme un résumé parfait des paradoxes de la beauté folle du style hollywoodien classique des 1940's.

R.C.

X-FILES - SAISON 10

SÉRIE

"LA VÉRITÉ EST *ENCORE* AILLEURS", CLAME LA JAQUETTE DE CETTE SAISON 10. UNE RESUCÉE QUASI PARODIQUE DE LA MYTHIQUE PUNCHLINE QUI RÉSUMERAIT PRESQUE LE CARACTÈRE BANCAL ET INÉGAL DE CETTE NOUVELLE SALVE D'ÉPISODES.

Créée par Chris Carter
20th Century Fox
LE 15 JUIN



Après neuf années d'existence, X-FILES prenait fin en 2002, son image ternie par deux saisons de trop durant lesquelles la mythologie – une conspiration visant à cacher les plans de colonisation de la Terre par les aliens – se dilua jusqu'à en devenir indigente. Lors de son grand final, le double épisode "The Truth", X-FILES finissait même par prendre une voie extrêmement décevante : celle du didactisme, du sur explicatif. Un dernier souffle ayant forcément déçu les amateurs de la série qui, pendant des années, avait justement su jouer la carte du non-dit et du mystère, de l'élégance suspendue, laissant souvent son spectateur réfléchir sur ce qu'il venait de voir et en décoder les implications. X-FILES avait été précurseur, s'était hissé au rang d'exemple et, restera donc toujours un des monuments transformateurs du medium série, tant pour sa capacité à mixer le feuilletonnant et le procedural que pour avoir rendu grand public des genres auparavant réservés à une niche. Pour beaucoup, X-FILES aurait dû prendre fin avec "Requiem", ultime épisode de la saison 7 dont la conclusion – Mulder, enlevé par une boule de lumière à l'endroit même où se déroulait le pilote – renvoyait son héros à sa quête initiale : retrouver sa sœur. Un baroud d'honneur qui faisait passer Mulder d'acteur à sujet, en une pirouette aussi poétique que pertinente. D'aucuns auraient sans doute hurlé de voir X-FILES se conclure sans réponse. Mais, à la lumière des deux saisons qui ont suivi – et du reste –, "Requiem" ne peut qu'avoir les atours de fin parfaite.

Flashforward : 2016. Quatorze ans après "The Truth" et huit ans après un deuxième film (RÉGÉNÉRATION) boudé par le public, la presse et les fans, X-FILES revient pour ce que les chaînes américaines aiment appeler une "saison événement". De l'eau a coulé sous les ponts et Chris Carter peine à concrétiser ses projets – dont la série THE AFTER, au pilote pourtant prometteur, commandée puis annulée par Amazon. Alors peut-être était-ce l'occasion pour lui de raviver avec succès sa création star, de démontrer qu'il a appris de ses erreurs. David Duchovny et Gillian Anderson ont tous deux survécu

L'échec global du retour de X-FILES tient dans la volonté illusoire de Chris Carter de brutalement reformater la série.



à X-FILES – lui avec des séries comme CALIFORNICATION ou AQUARIUS, elle à coup de pièces de théâtre, de télé (THE FALL, HANNIBAL) ou de cinéma européen (SHADOW DANCER, LE DERNIER ROI D'ÉCOSSE) – et semblaient sincèrement prêts à rempiler, pour le plaisir de retrouver des rôles qu'ils connaissent mieux que quiconque. Croire en la qualité de cette saison 10 était d'autant plus permis que, point fondamental, trois des meilleurs scénaristes de la série étaient de la partie : James Wong, Glen Morgan et Darin Morgan. Le tout pour six épisodes mélangeant mythologie et loners – ces segments consacrés au "monstre de la semaine".

Cette saison 10 est au final à l'image de sa scène introductive qui, en une voix off explicative, tente de résumer neuf saisons et deux films. L'échec global du retour de X-FILES tient dans la volonté illusoire de Chris Carter de brutalement reformater la série. En deux épisodes ouvrant et fermant la saison, "La Vérité est ailleurs Partie 1" et "La Vérité est ailleurs Partie 2", il décale maladroitement la mythologie, essaie de refaire l'Histoire. Un YouTubeur assure à Mulder avoir de nouvelles révélations sur la conspiration extraterrestre. À la lumière des événements, le FBI décide de rouvrir les Affaires Non Classées… Cette façon qu'a la saison 10 de questionner les croyances de Mulder – et la foi de Scully – n'a rien de neuf (cf "Le Baiser de Judas" fin saison 4, notamment) mais ici Chris Carter, qui n'a jamais été le scénariste le plus subtil de la série, est tout bonnement trop gourmand. Ce qui auparavant aurait été l'objet de six ou huit épisodes se voit ici condensé en deux segments de 42 minutes : la dramaturgie se fait totalement incohérente et l'évolution psychologique ou émotionnelle des personnages, erratique. Comment accepter que, dans "La Vérité est ailleurs Partie 2", la simple vision d'une plaie sur le bras d'un homme pousse la scientifique qu'est Dana Scully à sombrer dans la panique et à conclure à la va-vite à l'arrivée imminente de l'Apocalypse ? Si Carter a le mérite d'observer ici le monde d'aujourd'hui, celui de la surveillance perpétuelle dénoncée par Snowden, il le fait sans subtilité, multipliant les rebondissements forcés et les longues scènes dialoguées aussi sentencieuses que dénuées de suspense. "La Vérité est ailleurs Partie 1" et "La Vérité est ailleurs Partie 2" sont une quasi catastrophe dépourvue d'atmosphère, de chair ou de profondeur, où même le jeu de Duchovny et Anderson trébuche, abasourdis qu'ils semblent être par la somme d'infos à transmettre.

Avec le recul, la mythologie n'apparaît plus comme ce qui a fait la vraie légende de X-FILES. Les visionnages répétés de la série ont fini par souligner la qualité souvent supérieure des loners, hissés par leur liberté de ton et d'exécution. À bien des égards, cette saison 10 confirme cette constatation, bien que les quatre "monstres de la semaine" s'avèrent profondément inégaux. "Les Enfants du chaos" de James Wong a le mérite de renouer avec une certaine vision graphique de l'horreur – des scènes censurées par M6 lors de la diffusion télé –, pour un récit plutôt efficace et prenant. "Esprit vengeur" de Glen Morgan se regarde avec plaisir mais aurait sans doute été vu comme un épisode passable s'il avait été diffusé au cours des sept premières saisons. Que dire de "Babylon" de Chris Carter, si ce n'est que ses errances psychédéliques et son humour semblent dépassés, et son discours sur la foi bien trop didactique ? Reste "Rencontre d'un drôle de type", écrit et dirigé par Darin Morgan. Grand pourvoyeur de chefs-d'œuvre décalés et méta par le passé, le scénariste signe le meilleur épisode de cette saison. De très loin. Un délire comme lui seul sait les écrire, déconstruisant la série, ses enjeux, ses recettes et son héritage avec un brio indéniable. "Rencontre d'un drôle de type" est hilarant, mal élevé, un peu con et puéril, mais aussi bouleversant de simplicité quand il rend hommage au réalisateur Kim Manners – décédé en 2009, il avait dirigé 51 épisodes dont les mythiques "La Main de l'Enfer" ou "La Meute". Il serait évidemment impossible qu'une saison ne soit faite que d'épisodes aussi fous – et, soyons honnêtes, guère accessibles au très grand public – mais sans doute que cette dixième fournée de X-FILES aurait gagné à être un peu plus débridée. Peut-être trop ambitieuse, cette saison 10 a le défaut de vouloir trop en faire et, en conséquence, ne parvient jamais à lâcher prise, comme paralysée par l'enjeu. Darin Morgan, dans ses élans de sale gosse, a compris et rappelé que la grandeur de X-FILES ne venait pas uniquement de sa rigueur mais aussi de sa capacité à ne pas se laisser dompter par les éléments extérieurs – qu'il s'agisse de l'attente des fans ou des exigences de l'industrie. Espérons que la saison 11, prévue mais pas encore confirmée, saura s'en souvenir.

A.A.

PANIQUE À NEEDLE PARK

CLASSIQUE

1971. LOIN DU FLOWER POWER ET DES UTOPIES HIPPIES, JERRY SCHATZBERG REMET LA DROGUE À SA PLACE DANS *PANIQUE À NEEDLE PARK*, CHRONIQUE D'UNE VIE DE COUPLE TOXICOMANE.

De Jerry Schatzberg
Carlotta
LE 22 JUIN



Avant de se lancer dans la réalisation avec PORTRAIT D'UNE ENFANT DÉCHUE, Jerry Schatzberg était photographe de mode. "La photographie a exercé mon œil", confie-t-il à Positif en novembre 1971 (une interview disponible avec d'autres textes dans le livre accompagnant cette nouvelle restauration), alors que son deuxième film, PANIQUE À NEEDLE PARK vient de sortir en France et que son premier s'apprête à atteindre nos écrans avec un temps de retard. Le style de Schatzberg n'est pourtant ni superficiel, ni artificiel. Au Festival de Cannes 1971, PANIQUE À NEEDLE PARK a révélé un metteur en scène de la vérité. Le film immerge le spectateur à New York, à Needle Park, un repère de dealers et de camés. Un climat de déchéance morale et physique où, quand la panique survient (ce moment de pénurie de drogue dans les rues), il n'y a plus aucune décence, aucune dignité. C'est la première fois que le public international découvre Al Pacino. La production aurait couru en vain après Jim Morrison et Robert De Niro aurait poursuivi le rôle tout aussi vainement. Mais Schatzberg s'accroche à Pacino, comédien de théâtre déjà tatillon dans ses choix – il a refusé plusieurs films avant d'accepter PANIQUE. À l'époque, son déficit de notoriété (tout comme celui de sa partenaire Kitty Winn) permet au film d'avoir "des héros anonymes" et d'accentuer encore plus sa dimension documentaire. Mais Schatzberg nuance, au micro de Michel Ciment : "Si c'était fait comme un documentaire, le public ne se sentirait pas si concerné ; il est concerné parce qu'il a un contact avec les deux personnages qui ont pourtant un genre de vie difficile à comprendre." Quarante-cinq ans après, PANIQUE À NEEDLE PARK provoque le même électrochoc que REQUIEM FOR A DREAM, mais sans les provocations formelles. Surtout, si le film d'Aronofsky est ancré dans son époque, celui de Schatzberg a traversé le temps, drapé dans une universalité inouïe. "Entraînés dans une logique de dépendance et de retrait, [les personnages] limitent eux-mêmes aux frontières de leur univers le monde qui nous est donné à voir. Et ainsi s'efface, dans la logique même de la dramaturgie, l'horizon réaliste dans lequel semblait naître le film." Voilà comment, en 2000, l'essayiste et critique Vincent Amiel synthétisait la fulgurance du film. On n'aurait pas mieux dit, hein.

R.P.

> ***"Si c'était fait comme un documentaire, le public ne se sentirait pas si concerné..."***
>
> *Jerry Schatzberg, dans Positif*

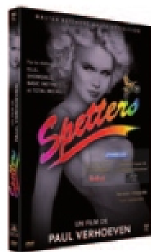


SPETTERS

RARETÉ

RÉVÉLATION D'UN TRÉSOR CACHÉ DE VERHOEVEN. SUR LES TRACES DES BRÛLOTS DE FASSBINDER, *SPETTERS* LÈVE LE VOILE SUR LA JEUNESSE HOLLANDAISE DES 80'S.

De Paul Verhoeven
BQHL
LE 8 JUIN



Si Paul Verhoeven est parti faire carrière aux États-Unis, c'est en partie à cause de SPETTERS. En 1980, cette chronique de la jeunesse hollandaise fait tellement scandale dans le pays natal du cinéaste qu'elle lui vaudra d'être honni, même par les producteurs du film, pour y véhiculer une image dégradante. Il faut dire que Verhoeven n'y va pas avec le dos de la cuillère dans ce portrait de trois petits loulous de banlieue, qui passent leur temps entre moto, bitures et défonce. L'arrivée dans leur ville de leur idole, un champion de moto-cross, va changer leur vie, mais pas comme ils l'espéraient. SPETTERS et ses rêves de gloire qui virent au cauchemar a des airs de cousin européen de LA FIÈVRE DU SAMEDI SOIR, sans la B.O disco. Le film de Verhoeven est plutôt porté sur l'âpreté rock'n'roll (on y danse sur Iggy Pop) de sa bande de prolos, jusque dans les blousons de cuir que portent Rien, Hans et Eef. L'anti-romantisme du cinéaste et de son scénariste fétiche Gerard Soeteman fera office de poésie du bitume. SPETTERS est probablement le film le plus rugueux de ces deux-là, faisant passer LE CHOIX DU DESTIN, leur opus précédent (ode à un groupe de résistants pendant la guerre), pour une blague. Agressive jusqu'à être taxée d'être nihiliste, c'est pourtant avant tout une œuvre engagée qui démasque la Hollande d'alors et sa qualité de vie de façade. Cynique ? Ce requiem pour une génération perdue est plutôt d'une tristesse et d'une colère insondables, un immense crève-cœur.

A.M.

ROCK THE KASBAH

VOD

ET SI BILL MURRAY N'ÉTAIT PAS UN ACTEUR MAIS UNE ROCK STAR ?

De Barry Levinson. Sony Pictures H.E.
LE 15 JUIN



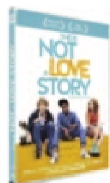
Dans l'improbable comédie ROCK THE KASBAH, Bill Murray joue un imprésario coincé à Kaboul qui va dégoter la première femme autorisée à participer à la version afghane du célèbrissime télé-crochet American Idol. L'histoire de cette concurrente est authentique, mais le scénario s'en fout un peu – il faut bien une heure de film pour y arriver. Seul compte le show délirant auquel se livre Murray, formidable en escroc jamais remis de ses années LSD. Même Danny McBride, pourtant une fois de plus génial, ne parvient jamais à lui faire de l'ombre. Dommage pour la part subversive d'une fable sur la liberté d'expression, un peu éclipsée. Tant mieux pour les fans du comédien qui seront probablement aux anges.

A.M.

AGENDA DVD



LEGEND
Mal aimé par la critique et le public, LEGEND reste une démonstration de force de Tom Hardy, dans la peau de deux frères mafieux, un peu dingues. À découvrir.
Studiocanal. Disponible



THIS IS NOT A LOVE STORY
Derrière ce prototype du film Sundance, se cache une grande histoire d'amitié sur fond de maladie entre trois ados contraints de grandir vite.
20th Century Fox. Le 1er juin



LA 5E VAGUE
Eh bien, cela faisait longtemps qu'une nouvelle franchise de la vague (pardon) des Young Adult n'avait pas été produite. Et malheureusement, ce n'est pas la meilleure.
Sony Pictures. Disponible



JANIS
Un documentaire par la réalisatrice Amy Berg sur la grande chanteuse rock, ses états d'âme, ses amours, ses frustrations et ses addictions. Mieux vaut être fan tout de même...
Blaq Out. Disponible



45 ANS
Un super film (WEEK-END), une série géniale (LOOKING) : Andrew Haigh est un auteur à suivre. Son nouveau long-métrage sort ce mois-ci en DVD.
Ad Vitam. Le 7 juin



EL CLAN
Pablo Trapero plonge dans l'horreur des exactions post-dictature de l'Argentine. Et plus précisément des kidnappings perpétrés par un père de famille.
Diaphana. Le 21 juin



LA CHUTE DE LONDRES
Après l'infernale CHUTE DE LA MAISON BLANCHE sorti en 2013, voici la suite : LA CHUTE DE LONDRES. Le guide touristique du mauvais film continue.
M6 Vidéo. Le 6 juillet



LA POUPÉE DIABOLIQUE

RARETÉ

LA DÉCOUVERTE D'UN PETIT MAÎTRE CANADIEN DU NANAR ANGLAIS PASSE PAR LA RÉAPPARITION D'UN DE SES RARES FILMS RÉUSSIS. MÊME INVOLONTAIREMENT.

De Lindsay Shonteff. Artus
DISPONIBLE



Jusque-là, Lindsay Shonteff était un secret d'initiés. Un nom que les fans de films bis se passaient sous le manteau, espérant débusquer dans un Cash Converter ou une brocante une VHS de BIG ZAPPER ou d'ADIEU CANAILLE. Autant de trésors témoignant de l'existence d'un effarant cinéma de contrebandiers, ces œuvres d'exploitation anglaise déformant les codes du film de genre. Shonteff pouvait transformer la pelouse d'un square public londonien en jungle africaine (CURSE OF SIMBA), faire passer une starlette de troisième zone pour une Mike Hammer en jupons (BIG ZAPPER) ou reconstituer le Vietnam dans son jardin (HOW SLEEP THE BRAVE). Le résultat est généralement un grand n'importe quoi mais l'inextinguible bonne volonté du cinéaste, tenant à la fois de Roger Corman et d'Ed Wood Jr, force l'admiration. Il n'y eut pourtant pas que d'inénarrables nanars dans cette filmographie délirante. Ainsi en 1964, ce Canadien doit remplacer à la dernière minute son collègue Sidney J. Furie (futur réalisateur de L'EMPRISE) sur LA POUPÉE DIABOLIQUE. Cette histoire de ventriloque enfermant l'âme d'un ancien assistant dans son pantin n'a évidemment demandé aucune permission pour piller un des sketchs d'AU CŒUR DE LA NUIT, l'un des grands classiques de la "Brit Horror". Ni pour pousser la "Brit Horror", justement, dans des zones plus troubles. Une tension sexuelle hors de la bienséance des 60's associée au jeu hasardeux des comédiens fait basculer cette série B dans une fascinante bizarrerie. Un effet renforcé dans le montage anglais du film : expurgé des scènes horrifiques pour déjouer la censure, il procure une sécheresse inattendue, quasiment avant-gardiste, qui vaudra à Shonteff le surnom de "Kubrick du cinéma d'exploitation". On ne lui fera peut-être pas tant d'honneurs… mais au-delà de son statut de curiosité, cette perle accidentelle du cinéma fantastique anglais, bousculant ses rites – ici, la poupée est plus une victime qu'une créature maléfique –, permet la (re)découverte d'un réalisateur involontairement doué à ses heures.
A.M.

RARETÉ

LA TOUR DU DIABLE

QUI EÛT CRU QUE LA MATRICE DES *VENDREDI 13* ÉTAIT NÉE EN ANGLETERRE ?

De Jim O'Connolly. Artus
DISPONIBLE



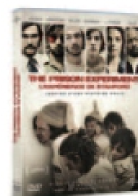
Double dose de ciné anglais pour l'(excellent) éditeur Artus, plus connu pour exhumer le cinéma bis italien. Produit, comme LA POUPÉE DIABOLIQUE (ci-contre), par Richard Gordon, LA TOUR DU DIABLE rappelle que ce dernier fut un des artisans de la transition entre les whodunnit et le film de psycho-killer. L'intrigue – sur une petite île, des chercheurs de trésors sont traqués par un maniaque – commence chez Agatha Christie et se termine en slasher. La réalisation, étonnante, embraye le pas ; l'atmosphère (gothique, se dissipant pour aller vers des effets gore primitifs) achève de poser les marques de tous les VENDREDI 13 et consorts à venir – du rigolo catalogue de techniques de meurtres à la charte morale du tueur dont les victimes s'adonnent à la drogue ou au sexe. Le vieil ancêtre britannique a encore de beaux restes.
A.M.

DTV

THE PRISON EXPERIMENT

DES ÉTUDIANTS 'JOUENT' AUX GARDIENS ET AUX PRISONNIERS : PESANT.

De Kyle Patrick Alvarez. Universal Pictures
DISPONIBLE



En 1971, le professeur en psychologie Philip Zimbardo lance à Stanford une expérimentation inédite : il paie des étudiants pour reproduire sous son contrôle un milieu carcéral. Certains seront des gardiens, d'autres des prisonniers. Au bout de six jours, il doit tout interrompre. De cette histoire vraie, célébrissime fiasco prouvant que l'on ne peut laisser à l'être humain une once de pouvoir sans qu'il en abuse, Kyle Patrick Alvarez tire un long-métrage redoutablement documenté et minutieux dans sa reconstitution. Loin de se limiter à reproduire les faits, il pose aussi un vrai regard sur son sujet, notamment sur les excès de Zimbardo, et propose une mise en scène qui glisse lentement mais sûrement vers la folie. Une vision dérangeante sur une situation parfois incompréhensible, bien aidée par les prestations d'un impressionnant groupe de jeunes acteurs – Tye Sheridan, Ezra Miller, Thomas Mann, Michael Angarano, Johnny Simmons, James Frecheville ou Jack Kilmer.
A.A.



ÉCRIT SUR DU VENT

BLU-RAY

RESSORTIE EN BLU-RAY D'UN CHEF-D'ŒUVRE DU ROI DES MÉLODRAMES, DOUGLAS SIRK. INDISPENSABLE.

De Douglas Sirk.
Elephant Films
DISPONIBLE



Les films de Douglas Sirk sont les plus beaux du monde. Porté aux nues par toute une génération de cinéastes, de Fassbinder à Todd Haynes en passant par Almodovar ou Ozon, ce grand créateur de mélodrames a une influence tellement grande sur le cinéma actuel qu'il est essentiel de se plonger dans son œuvre. Longtemps perçu comme ironique, son amour du mélodrame est au contraire la démonstration sincère et virtuose de la puissance du cinéma américain. ÉCRIT SUR DU VENT (1956) est la meilleure porte d'entrée pour pénétrer ce cinéma passionnant, complexe et immédiat, véritable rempart au cynisme ambiant. Dès l'ouverture, Sirk nous demande de nous laisser aller : une voiture qui file à vive allure, un conducteur éméché qui pénètre dans un gigantesque manoir, un coup de feu, le regard paniqué de Lauren Bacall, un coup de vent, un flash-back. Tout ça tient du pur cinéma, du plaisir complice de l'artifice hollywoodien que Sirk manipule avec une élégance et une dextérité qui transcendent le mélodrame. C'est de la tragédie américaine. Le drame programmé et l'explosion de cette famille enrichie par le pétrole sont racontés par Sirk avec un sens du grandiose et de l'excès, porté par le Technicolor flamboyant du chef opérateur Russell Metty. D'une beauté sidérante. Centré sur un quatuor amoureux entre Rock Hudson, Lauren Bacall, Robert Stack et Dorothy Malone (géniale en sœur nymphomane), le film sera la matrice des grands soap operas du soir comme DALLAS. À la fois profondément lyrique et inquiet, le film capture les conflits de classe et les égarements d'une bourgeoisie américaine pleine de regrets et d'obsessions. Culminant notamment dans une ébouriffante scène de rumba mortifère, la mise en scène de Sirk est à la hauteur de la folie de ses personnages. Dézinguant le poids des bonnes mœurs et du patriarcat, le film crée surtout de puissants personnages féminins, libres et déjà condamnés, face à ces hommes en pleine crise. Une radiographie virtuose et indémodable des démons de l'Amérique que le cinéma contemporain cherche encore à exorciser.

R.C.

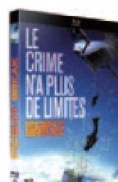
AGENDA BLU-RAY



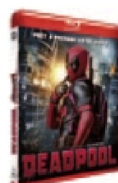
JANE GOT A GUN
Avec le paquet d'incidents qui a plombé la production du film, c'est un miracle que JANE GOT A GUN n'ait que de vagues soucis de narration. Magnifique.
TF1 Vidéo. Disponible



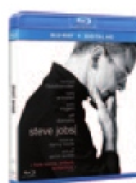
SPOTLIGHT
Sur les traces de films comme LES HOMMES DU PRÉSIDENT, SPOTLIGHT est un excellent film sur le journalisme et en a récolté un Oscar.
Warner Bros. Le 8 juin



POINT BREAK
Remake du film culte de Kathryn Bigelow, ce nouveau POINT BREAK est interprété par Edgar Ramirez et Luke Bracey, en lieu et place de Swayze et Keanu.
M6 Vidéo. Le 8 juin



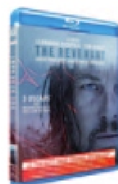
DEADPOOL
Gros succès en salles, DEADPOOL risque aussi de faire un carton en DVD. Il marque un tournant dans le comic book movie qui rit désormais de lui-même.
20th Century Fox. Le 17 juin



STEVE JOBS
Sur scénario du maître Aaron Sorkin, Danny Boyle livre ce vrai/faux biopic de Steve Jobs, cocréateur d'Apple. Un film formellement fascinant.
Universal Pictures. Le 21 juin



AVÉ CÉSAR
Alden Ehrenreich (qui jouera Han Solo jeune) livre la grande prestation de cette nouvelle comédie des frères Coen. Léchée, délicate, hilarante et tellement bien interprétée.
Universal Pictures. Le 28 juin



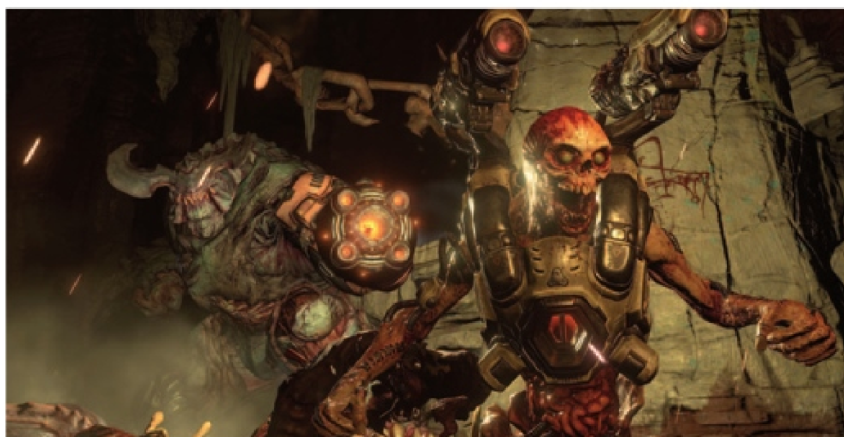
THE REVENANT
Vous pensiez en avoir fini avec les histoires et anecdotes sur le tournage béni des dieux de THE REVENANT ? Dommage, le film fait encore l'actu.
20th Century Fox. Le 1er juillet



DOOM

FRANCHISE AYANT, QUASIMENT À ELLE SEULE, ACCOUCHÉ DU GENRE FIRST-PERSON SHOOTER (FPS), DOOM EST REBOOTÉE DANS L'OPTIQUE DE BRASSER MODERNITÉ DES LICENCES REINES ET FONDAMENTAUX DE LA BARBARIE VÉLOCE. MALGRÉ QUELQUES ÉCUEILS, DOOM VERSION 2016 EN A SUFFISAMMENT DANS LA PÉTOIRE POUR DONNER LE CHANGE FACE À SES HOMOLOGUES MILITARISÉS.

id Software / Bethesda Softworks
DISPONIBLE SUR PC, PS4 ET XBOX ONE



Plus qu'une simple licence, DOOM est un mythe, à l'origine du genre qui allait régner en maître au début de notre siècle : le FPS. Si DOOM n'est pas historiquement le premier stricto sensu, le jeu sorti en 1992 se démarquait par sa violence primaire, cathartique… et incroyablement fun. Alors qu'aujourd'hui les stars des bacs sont les FPS militarisés livrés avec barre de vie auto-régénérante et message implicite à la bannière étoilée, il est bon de se souvenir à quel point s'embarquer dans une partie du DOOM fondateur s'apparentait à une plongée dans un chaos infernal. Anti-cinématographique au possible (pas un hasard si le film éponyme d'Andrzej Bartkowiak est un incroyable navet), l'ADN de DOOM consistait en un vaste défouloir où exploser de la carcasse de créatures peu ragoûtantes et sorties tout droit de l'Enfer alimentait la joie du gamer assoiffé de sang. Sur ce point, ce reboot a tout compris.

L'Histoire n'est qu'un vague prétexte pour chatouiller le système digestif de gros monstres sitôt lancé le mode solo. Il y a bien un contexte avec un laboratoire de recherches implanté sur Mars et dirigé par l'Union Aerospace Corporation dont la principale directive est de puiser l'énergie de l'Enfer afin d'alimenter la Terre. Mais l'idée première, celle qui constitue le fuel de DOOM, est un territoire hostile, une armure de soldat spatial, un flingue et vogue la galère. Sur des océans d'hémoglobine démoniaque de préférence. DOOM cuvée 2016 prodigue d'entrée ce doux arôme old school et "technogore" où la maîtrise du gameplay passe par le retour impératif aux réflexes du siècle dernier : une mobilité de tous les instants dans des arènes larges et une fuite en avant avec évitements latéraux, avant le contact ennemi et l'éclatement par décharge de plombs. Car l'intelligence du bestiaire ennemi a beau taper dans les valeurs négatives, ce dernier a pour lui une rapidité de mouvement qui tranche singulièrement avec le tout-venant du FPS. La seule défense qui compte dans DOOM, c'est l'attaque…

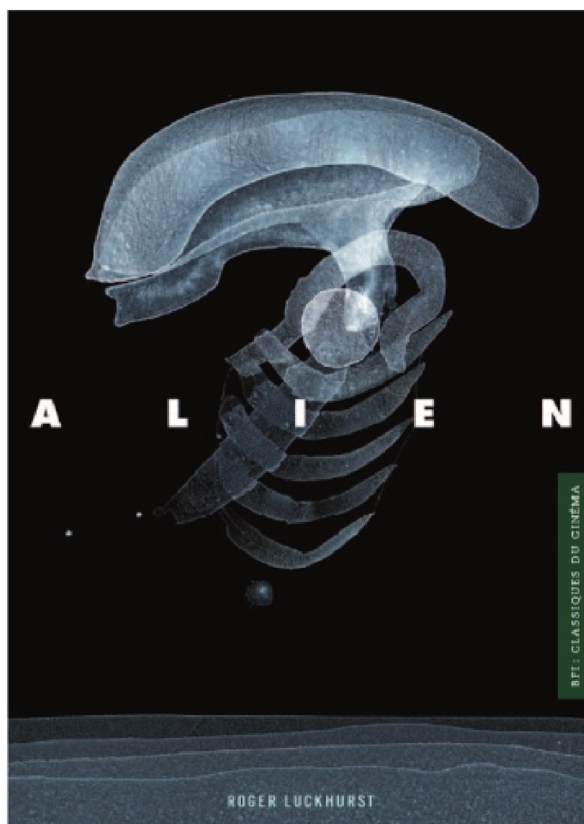
L'exemple le plus frappant de cette fusion de modernité et de old school ? Les glorious kills. DOOM malmène la barre de vie lorsque l'on fait connaissance avec le surnombre et la pugnacité réelle des démons. Et la quête de kits de survie de devenir une priorité. Le timing est la grande révolution de ce DOOM, justement : mortellement atteints, les ennemis se mettent à clignoter, le joueur a alors la possibilité de les exécuter à mains nues (de la façon la plus gore envisageable) pour en extraire des recharges d'énergie, de munitions et de points d'expérience nécessaires pour améliorer armements et compétences. Tout dans DOOM découle de cette mécanique, entre faufilages et annihilations aussi rapprochées que brutales. Pas un hasard si le fusil à pompe demeure l'outil de choix au sein du vaste coffre à jouets. Pas un hasard non plus si la sauvagerie jubilatoire de DOOM prend réellement son sens sur PC avec une souris et un clavier pour le surplus de réactivité et de précision.



Loin de nous l'idée de nous adonner à la guerre puérile entre consoles et PC. Pourtant omettre les origines "pécéistes" de DOOM serait malhonnête. Car le jeu contient également deux piliers supplémentaires : un multijoueur et SnapMap, un outil de création de contenu. Si le premier est anecdotique, le second se révèle, lui, bien plus intéressant puisque id Software fournit aux level designers en herbe les clés pour créer des campagnes de coopération jusqu'à quatre joueurs et des cartes d'affrontements multijoueur plus classiques. En d'autres termes, le studio offre la possibilité de prolonger l'expérience DOOM indéfiniment via des didacticiels bien ficelés. Et lorsque l'on connaît l'imagination fertile de bien des programmeurs PC sur des titres anciens comme QUAKE II ou COUNTER-STRIKE encore aujourd'hui, on peut penser que DOOM dispose de tous les atouts pour vivre l'Enfer éternel sur la scène compétitive. ●

J.F.

COLLECTION DE LIVRES "LES CLASSIQUES DU CINÉMA"





Une nouvelle série de bouquins sur le cinéma ? Venant du prestigieux British Film Institute ? On ne va pas s'en priver. L'éditeur français Akileos a eu la bonne idée d'acheter les droits de la collection "BFI : Film Classics" pour la publier dans nos contrées. La première salve, apparue en librairies le 2 juin, frappe fort avec trois ouvrages consacrés à ALIEN de Ridley Scott, SHINING de Stanley Kubrick et BRAZIL de Terry Gilliam. Dans le premier, Roger Luckhurst "explore la manière dont ALIEN nous pousse à réfléchir à l'altérité" et, dans le deuxième, il "offre de nombreuses pistes pour naviguer dans les méandres de SHINING, film énigmatique". Quant au troisième, écrit par Paul McAuley, il "étudie la relation que BRAZIL entretient avec le courant dystopique qui dominait le genre de la science-fiction dans les années 70 et 80". Chaque ouvrage compte une centaine de pages et affiche des couvertures particulièrement réussies. En espérant que cette collection s'installe durablement chez nous puisque la série anglaise originelle compte des dizaines de références, dans tous les genres, de STAR WARS à MATRIX en passant par ANNIE HALL ou CHINATOWN.

BFI : Les Classiques du Cinéma.
Akileos
11,90€ par tome
Disponible



CINEMA MONSTER CLUB

LA COLLECTION DES MONSTRES SACRÉS DU CINÉMA



5 Films inédits enfin disponibles en Versions Longues Remasterisées

La créature emblématique des studios Universal pour la premiere fois en version restaurée.

Présentation exclusive de chaque œuvre et du mythe de la Momie par Jean-Pierre Dionnet.

Le livret collector *Momies en folie* par Damien Aubel rédacteur en chef Cinéma de *Transfuge*.

LA MOMIE ressurgit en DVD et Combo Blu Ray + DVD Collector

LE 22 JUIN 2016

DÉJÀ DISPONIBLES





www.elephantfilms.com



FAST & FURIOUS 8

De F. Gary Gray. Avec Vin Diesel, Michelle Rodriguez, Charlize Theron

12.04.2017

Il y a d'heureuses coïncidences. Le jour-même où, à Cannes, la presse s'acharnait sur THE LAST FACE, sous-mélo signé Sean Penn avec son ex, Charlize Theron, au casting (ambiance sur la Croisette), Universal publiait la première photo de l'actrice dans FAST & FURIOUS 8. Car oui, la sculpturale comédienne sud-africaine tentera d'humilier Vin Diesel rien qu'avec un t-shirt Metallica dans le prochain opus de la grande saga de la chambre à air. Comme quoi, Charlize est totalement pertinente pour les jeunes et aime aussi le cinéma populaire. Film bling par excellence, ce huitième opus s'aventurera en terres communistes (c'est drôle) puisque, c'est historique, des prises de vues sont organisées à Cuba – il n'a pas fallu attendre longtemps après la poignée de main entre Obama et Castro pour qu'Hollywood mette le grappin sur l'île. Une raison de plus pour laquelle on aime déjà FAST & FURIOUS 8 d'un amour badass ? Il est mis en scène par F. Gary Gray, réalisateur de STRAIGHT OUTTA COMPTON, film "populaire" et "pertinent". Entre les mains de celui qui l'avait dirigée dans BRAQUAGE À L'ITALIENNE, Charlize est bien.



TROLLS

De Mike Mitchell et Walt Dohrn.
Avec les voix d'Anna Kendrick, Justin Timberlake

19.10.2016





TROLLS est voué à être le film le plus musical que Dreamworks Animation ait jamais fait. Et pour avoir une BO du diable, et que celle-ci soit éventuellement le moteur qui amènera les gens en salles, le big boss du studio Jeffrey Katzenberg et son équipe – les réalisateurs Mike Mitchell et Walt Dohrn – ont embauché deux icones du micro : Anna Kendrick, qui prêtera sa voix à la princesse Poppy au centre du film – la comédienne est devenue l'idole des ados depuis PITCH PERFECT ; et Justin Timberlake qui, non content de doubler le héros Branch, supervise toutes les chansons du film et vient de sortir le premier tube de TROLLS, "Can't stop the feeling". Voilà qui devrait intéresser petits et grands à ce projet qui n'avait à la base pas grand-chose pour plaire. En effet, qui avait envie de voir les Trolls, ces affreuses figurines chevelues, sur grand écran ? Clairement pas nous. Mais à Cannes, on a pu nous montrer vingt minutes d'extraits drôles, tendres, émotionnellement riches. Et spectaculaires : Branch se défend d'une attaque ennemie en lançant ses cheveux comme un fouet. Autant vous dire qu'on a retourné notre veste.





MANCHESTER BY THE SEA

De Kenneth Lonergan. Avec Casey Affleck, Michelle Williams, Kyle Chandler

23.11.2016

La carrière de Kenneth Lonergan, scénariste de MAFIA BLUES et GANGS OF NEW YORK, repart sur les chapeaux de roue. Après les déboires connus par son précédent long-métrage de réalisateur, MARGARET – tourné en 2005, il n'est sorti qu'en 2012 après de multiples remontages et démêlés juridiques –, son nouveau film, MANCHESTER BY THE SEA, a fait sensation au dernier festival de Sundance. Au point qu'Amazon Studios, désormais incontournable dans le monde du cinéma d'auteur (voir p.92), en a acheté les droits de distribution américaine pour la bagatelle de 10 millions de dollars. Au casting, Casey Affleck a remplacé Matt Damon un temps pressenti – il est toutefois resté producteur – et campe un homme qui revient dans sa ville natale pour s'occuper du fils de son frère défunt. Prévu en fin d'année, MANCHESTER BY THE SEA se positionne déjà comme un des drames indés à battre durant la saison des awards.

THE AGE OF SHADOWS

De Kim Jee-woon. Avec Song Kang-ho, Gong Yoo, Han Ji-min

PROCHAINEMENT



Après un passage remarqué – mais généralement mal aimé – par Hollywood avec LE DERNIER REMPART, Kim Jee-woon retrouve le cinéma sud-coréen pour THE AGE OF SHADOWS, anciennement titré SECRET AGENT et premier film local produit, financé et distribué par Warner Bros. Ce thriller d'espionnage conte comment, dans les années 1920, la résistance s'organise contre l'occupant nippon. Un officier servant le Japon questionne ses allégeances alors que divers espions tentent de trafiquer des explosifs, cruciaux pour leurs prochaines missions. Pour camper cet homme en plein dilemme, Kim Jee-woon a choisi l'une des plus grandes stars de son pays, l'immense Song Kang-ho (THE HOST), qu'il a déjà dirigé trois fois – dans THE QUIET FAMILY, THE FOUL KING et LE BON, LA BRUTE ET LE CINGLÉ. Connaissant Kim et la propension des cinéastes sud-coréens à explorer frontalement les sujets les plus délicats, on envisage déjà un grand spectacle aussi élégant qu'énervé.


東